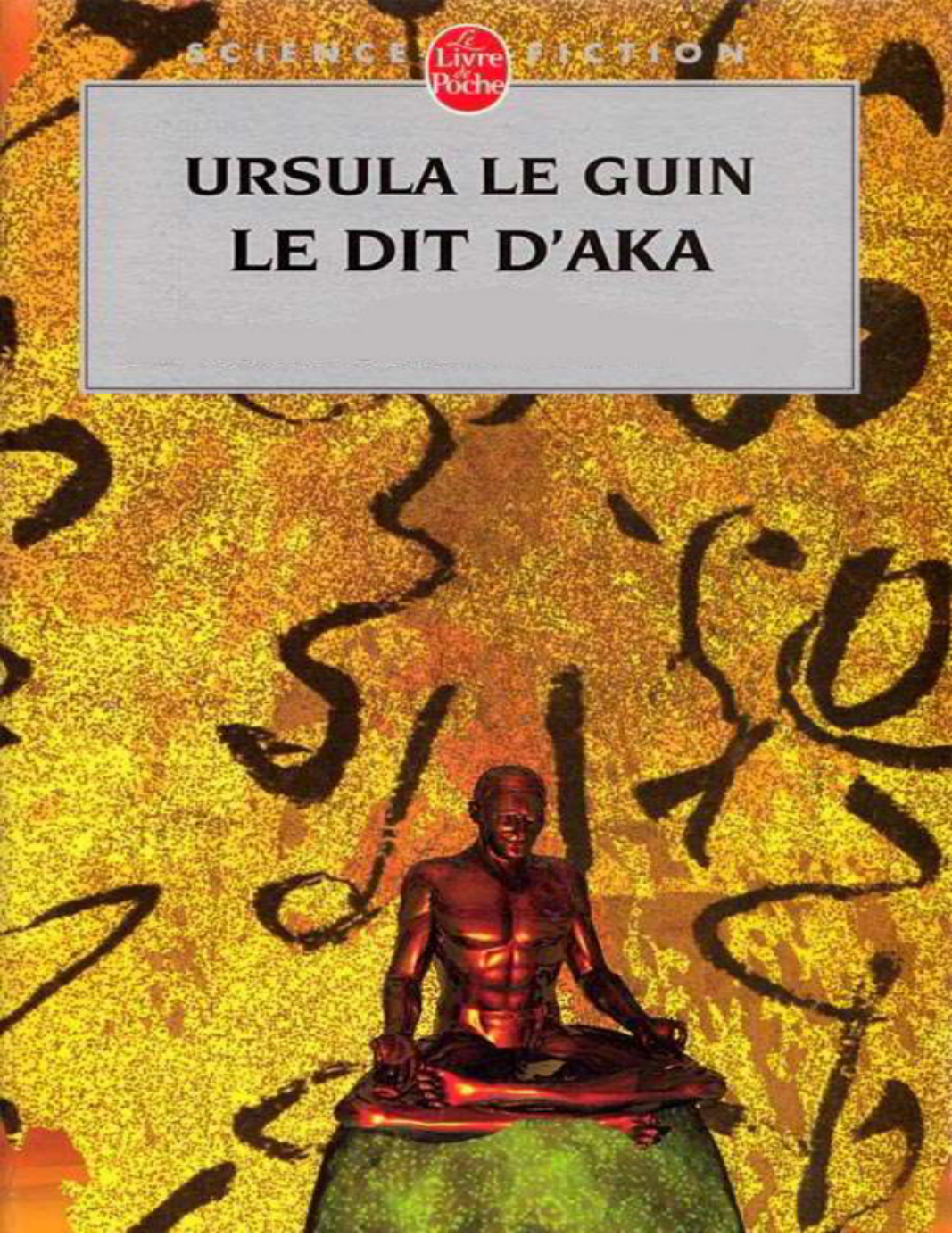
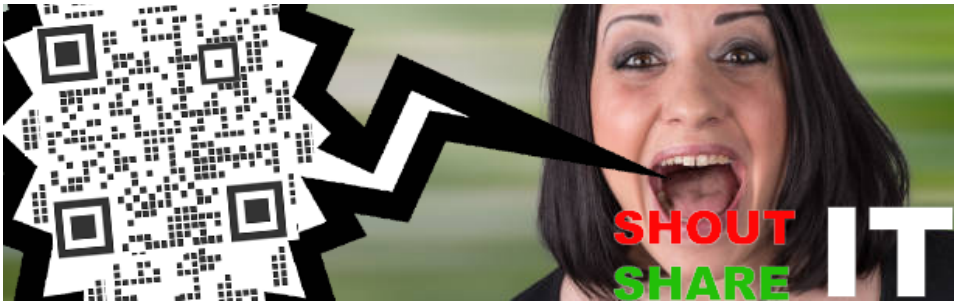
SCIENCE FICTION

Le Livre de Poche

URSULA LE GUIN
LE DIT D'AKA




SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Sutty, l'Indienne, a été envoyée par l'Ekumen, cette confédération galactique de peuples organisée par les Hainiens, sur une planète récemment contactée, l'Aka.

Aka connaît un équilibre fragile. L'arrivée des envoyés de l'Ekumen, la découverte du vol interstellaire et de l'existence d'une civilisation galactique ont tiré ce monde d'une culture statique depuis des millénaires. Une société furieusement scientiste a entrepris de rattraper ce qu'elle tient pour son retard et banni les usages du passé, allant jusqu'à détruire les anciens contes et livres.

Des livres et des contes qui contenaient dans ses infinies variations Le Dit d'Aka, le trésor des récits, des poèmes et des savoirs, qui constituait toute la sagesse ancienne.

Sutty vient de la Terre, un monde qui lui-même a connu une violente réaction fondamentaliste et antiscientifique dont il s'extrait à peine. Peut-être est-elle la mieux placée pour retrouver et sauver ce qui peut l'être de la vieille culture d'Aka…

- Ursula Le Guin
  - 1.
  - 2.
  - 3.
  - 4.
  - 5.
  - 6.
  - 7.
  - 8.
  - 9.
- notes
  - 1

Ursula Le Guin
Le Dit d'Aka

Le jour de ma naissance, je commis ma première erreur, et c'est en suivant cette voie que j'ai depuis recherché la sagesse.

Le Mahabharata

1.

De jour, quand Sutty retournait sur Terre, c'était toujours au village. De nuit, c'était dans l'Enclave.

Le jaune du cuivre, le jaune du curcuma et du riz au safran, l'orange du souci, la teinte orangée de la poussière en suspension au-dessus des champs à la tombée du jour, le rouge du henné, le rouge de la passiflore, le rouge du sang séché, le rouge de la boue : telles étaient les nuances de la lumière du soleil durant la journée. Un parfum d'ase fétide. Le gazouillis de la voix de Tata qui cancanait avec la mère de Moti sur la véranda. La main brune immobile d'oncle Hurree posée sur une page blanche. L'œil de Ganesh, petit, porcin, gentil. Une allumette qu'on gratte, l'épaisse volute grise de la fumée d'encens, âcre, piquante, dissipée. Odeurs, visions fugitives, échos qui tramaient ou miroitaient dans sa tête tandis qu'elle parcourait les rues, mangeait, se reposait des vagues de sensations infligées par les quasis auxquels elle devait commuciper, de jour, sous l'autre soleil.

Mais la nuit reste la même, quel que soit le monde. Une absence de lumière, rien de plus. Et, l'obscurité venue, c'est dans l'Enclave qu'elle se retrouvait. Pas en rêve, jamais. À l'état de veille, avant de s'endormir, ou à l'issue d'un rêve, quand, tendue, désorientée, elle ne trouvait plus le sommeil. Une scène se déroulait, non par simples bribes, toutes de douceur et d'éclat, mais dans ses moindres détails, dans la plénitude de l'endroit et du moment ; et, une fois le souvenir lancé, elle ne pouvait pas l'arrêter. Elle devait le vivre jusqu'à ce qu'il la libère. Peut-être s'agissait-il d'une punition, d'un châtiment pareil à celui des amants de l'Enfer de Dante, condamnés à se rappeler leur bonheur enfui. Mais ces amants avaient de la chance ; ils revivaient ce souvenir ensemble.

La pluie. Le premier hiver, sous la pluie de Vancouver. Le ciel, qui pesait telle une chape de plomb sur le sommet des immeubles, qui aplatissait les énormes montagnes noires derrière la ville. Au sud, grossis par la pluie, les flots gris du Sound sous lesquels gisait Old Vancouver, engloutie par la montée des eaux bien longtemps auparavant. Du verglas sur le goudron miroitant des chaussées. Le vent, le vent qui la faisait gémir comme un chien et sursauter, tremblante de peur et d'exultation, tant il soufflait fort, ce vent froid issu de l'Arctique, souffle glacial de l'ours blanc. Il transperçait son manteau léger, mais elle était au chaud dans ses grosses bottes, d'affreuses bottes en plastique noir, à patauger dans les caniveaux, et elle serait bientôt rentrée. On se sentait en sécurité, dans ce froid terrible. Haines et passions gelées, les gens se pressaient, sans se soucier les uns des autres. Elle aimait le Nord, le froid, la pluie, cette

belle ville lugubre.

Tata avait l'air si menue, ici, menue et éphémère, papillon minuscule. Un sari en coton orange et rouge, de fins anneaux de cuivre à ses poignets d'insecte. Il y avait beaucoup d'indiens et d'Indo-Canadiens, ici, de nombreux voisins, et, même parmi eux, Tata semblait menue, exilée, déplacée. Son sourire paraissait étranger, contrit. Elle devait sans cesse porter chaussettes et chaussures. Ce n'était qu'au moment où elle se préparait pour la nuit que ses pieds réapparaissaient, des pieds menus et bruns, de fort caractère, qui, au village, étaient une partie d'elle-même autant que ses mains et ses yeux. Ici ses pieds disparaissaient, emmaillotés, amputés par le froid. Elle marchait peu, ne courait pas dans la maison, ni ne s'affairait dans la cuisine. Elle restait assise près du radiateur dans la pièce de devant, emmitouflée dans une couverture de tricot passée et élimée, papillon retourné à son cocon. Peu à peu, elle s'éloignait, sans pourtant faire un pas.

Sutty avait désormais plus de facilité à connaître Père et Mère, qu'elle n'avait presque pas vus durant les quinze dernières années, que Tata, dont le giron et les bras avaient longtemps constitué son refuge. Elle éprouvait un vif plaisir à découvrir ses parents : la sagacité, l'intelligence généreuse de sa mère, la maladresse des témoignages d'affection de son père. Discuter avec eux en adulte et se savoir aimée de cet amour irrationnel qu'on porte à son enfant… facile, oui, et plaisant. Ils parlaient de tout, s'exploraient mutuellement. Tandis que Tata se racornissait, et, sans paraître aller nulle part, s'éloignait pourtant, retournait au village, à la tombe de l'oncle Hurree.

Le printemps arriva, et la peur. Le soleil revint dans le Nord – long et pâle, ici, tel un adolescent, en un éclat argenté diffus. Les petits pruniers éclataient de bourgeons roses tout au long des petites rues du voisinage. Les Pères déclarèrent le traité de Pékin contraire à la Doctrine du destin unique et réclamèrent son abrogation. Selon les Pères, il fallait ouvrir les Enclaves, laisser les habitants recevoir la Sainte Lumière, combattre l'incroyance dans leurs écoles, purifier celles-ci des erreurs et des déviances d'origine extraterrestre. Quant à ceux qui s'entêteraient dans le péché, on les rééduquerait.

Mère qui, chaque jour, allait aux bureaux de la liaison ansible rentrait le soir tard, l'air sombre. C'est le dernier avertissement, disait-elle ; après ça, il ne nous restera que la clandestinité.

À la fin mars, une escadrille de l'Armée de Dieu venue du Colorado bombarda durant quatre heures la Bibliothèque du Congrès : des siècles d'histoire et des millions de livres réduits en poussière par les rotations incessantes des avions. La ville de Washington n'avait pas le statut d'Enclave, mais jamais le superbe bâtiment ancien, souvent fermé, interdit aux visiteurs et placé sous bonne garde, n'avait été

attaqué ; il avait survécu aux émeutes, aux périodes troublées, aux guerres, aux révolutions, pour enfin succomber sous les coups de la Purification. Le commandant en chef des Armées du Seigneur, annonçant le bombardement tandis que celui-ci se poursuivait, le qualifia de pédagogique. Il n'y avait qu'une seule Parole, qu'un seul Livre. Les autres paroles, les autres livres n'étaient qu'obscurantisme. Mensonges, et souillures. *Pour la gloire du Seigneur !* clamaient les pilotes en tenue immaculée et masque miroir rentrés à l'église de leur base du Colorado, campés face aux caméras, face aux foules prises d'une frénésie extatique. *Balayons la souillure pour la gloire du Seigneur !*

Pourtant, le nouvel Envoyé, arrivé de Hain l'an passé, discutait avec les Pères. Ceux-ci avaient admis Dalzul dans le Sanctuaire. Il y avait des quasis, des holos et des 2-D de lui sur la toile et dans *Les Foudres divines*. Il semblait que le commandant en chef des Armées n'ait pas reçu des Pères l'ordre de détruire la Bibliothèque de Washington. L'erreur ne venait pas du commandant en chef, bien sûr. Un Père ne commet pas d'erreur. Mais les pilotes avaient montré un zèle excessif et agi sur leur propre initiative. Le Sanctuaire décréta qu'ils devaient être punis. On les punit donc : on les amena face aux troupes, face aux foules, face aux caméras, on les dépouilla de leurs armes, de leurs uniformes blancs. On leur retira leurs masques, pour laisser leurs visages à nu. On les expédia, sous l'opprobre, en rééducation.

Il y en avait plein la toile, bien que Sutty pût assister aux événements sans commuciper, Père ayant déconnecté les senseurs RV. *Les Foudres divines* ne parlait que de ça, aussi. Et du nouvel Envoyé. Dalzul était terrien. Né sur la Terre divine. Cet homme comprenait les hommes de la Terre comme aucun extraterrestre. Il était venu des étoiles pour s'agenouiller face aux Pères et parler de la mise en application des intentions pacifiques du Saint Office et de l'Ékumen.

— Beau spécimen, dit Mère en plissant les paupières. Un homme blanc ?

— Extraordinairement blanc, dit Père.

— Où est-il né ?

Nul n'en savait rien. En Islande, en Irlande, en Sibérie ; chacun sa version. On s'accordait à dire qu'il avait quitté la Terre pour poursuivre ses études sur Hain. Vite parvenu au rang d'Observateur puis à celui de Mobile, il avait alors été réexpédié chez lui : le premier Envoyé terrien sur Terre.

— Il est parti il y a plus d'un siècle, dit Mère. Avant que les Unistes s'emparent de l'Asie occidentale et de l'Europe. Avant qu'ils représentent quoi que ce soit en Asie orientale. Il doit trouver sa planète natale bien changée.

Quelle chance il a, se dit Sutty. Quelle grande chance ! Il a fui cet endroit, il est parti sur Hain, il a fréquenté l'École sur Vé, il est allé là où il y a plus que Dieu et la haine, là où l'Histoire couvre un million d'années et où on la comprend tout entière !

Ce soir-là, elle avertit Père et Mère qu'elle envisageait de s'inscrire à l'École préparatoire afin de passer l'examen d'entrée à la Faculté ékuménique. Elle leur parla d'une voix timide ; elle s'attendait à ce qu'ils expriment du désarroi ou du moins de l'étonnement, mais ils la prirent au dépourvu.

— Le moment est venu de quitter cette planète, oui, dit Mère.

Ne comprennent-ils donc pas qu'ils ne me reverront jamais si je réussis l'examen et qu'on m'envoie sur un autre monde ? songea-t-elle lorsqu'ils accueillirent sa décision avec autant de calme que d'approbation. Cinquante, cent ans, des siècles, les voyages spatiaux aller et retour duraient rarement moins, et souvent davantage. Est-ce qu'ils s'en moquaient ? Elle dut attendre plus tard dans la soirée, alors qu'elle contemplait le profil de son père assis à table, lèvres pleines, nez crochu, cheveux grisonnants, visage sévère aux traits délicats, pour se rendre compte que, si on l'envoyait sur un autre monde, elle ne les reverrait pas, non plus. Ils y avaient réfléchi avant elle. De brefs instants de présence, de longues périodes d'absence, c'est tout ce qu'ils avaient eu, elle et eux. Et ils en avaient profité de leur mieux.

— Mange, Tata, dit Mère.

Tata se contenta de tapoter son morceau de naan du bout de ses doigts semblables à des antennes de fourmi, sans le porter à sa bouche.

— Personne ne saurait faire du bon pain, avec une farine pareille, dit-elle, dédouanant le boulanger.

— On t'a gâtée quand tu vivais au village, lui dit Mère pour la taquiner. On ne trouve pas mieux au Canada. Poudre de plâtre et paille hachée de premier choix.

— Oui, j'étais gâtée, admit Tata avec un sourire venu d'un pays lointain.

Les slogans anciens étaient gravés sur les façades : PRÉLUDE AU FUTUR. LES PRODUCTEURS-CONSOMMATEURS D'AKA MARCHENT VERS LES ÉTOILES. D'autres, plus récents, couraient sur les immeubles en rubans électroniques aux couleurs chatoyantes : LA PENSÉE RÉACTIONNAIRE EST L'ENNEMI VAINCU. Si l'affichage fonctionnait mal, ils devenaient énigmatiques : EU EST IN. Les derniers, holoprojetés, planaient au-dessus des rues (LA SCIENCE PURE DÉTRUIT LA CORRUPTION. PLUS HAUT, PLUS LOIN, PLUS VITE), soutenus par un accompagnement musical rythmé, polyphonique. Un chœur invisible scandait : *Tout droit, tout droit vers*

les étoiles ! à l'adresse des véhicules immobilisés au carrefour, dont le robotaxi de Sutty. Celle-ci monta le son pour noyer l'antienne.

« La superstition est un cadavre pourrissant, déclara le système audio d'une chaude voix mâle. Les pratiques superstitieuses polluent les jeunes esprits. Il est du devoir de chaque citoyen, qu'il soit adulte ou étudiant, de signaler les cours réactionnaires et de porter à l'attention des autorités l'identité des enseignants qui autoriseraient la sédition ou introduiraient l'irrationnel ou la superstition dans leur salle de classe. À la lumière de la Science Pure, nous savons que la coopération fervente de chacun constitue la première des conditions requises à… »

Sutty baissa le volume au minimum. *Vers les étoiles ! Vers les étoiles !* tonna de nouveau le chœur, tandis que le robotaxi s'ébranlait pour avancer d'environ la moitié de sa longueur. Encore deux soubresauts comparables, et il aurait une chance de traverser le carrefour au changement de flux.

Sutty fouilla les poches de sa veste pour y chercher une digélule, mais elle les avait toutes absorbées. Elle avait mal à l'estomac. La faute à toute cette mauvaise bouffe dont elle mangeait trop depuis trop longtemps, aliments de synthèse bourrés de protéines, de condiments et de stimulants. La faute à ces fichus embouteillages dus à ces fichues voitures qui tombaient en panne à la moindre occasion. La faute au bruit incessant, aux slogans, aux chansons, à ce matraquage, à ces gens qui se poussaient eux-mêmes à commettre toutes les erreurs commises auparavant par les autres populations passées en mode d'Avance technologique rapide… Erreur.

Elle portait des jugements. Elle avait tort de laisser ses frustrations colorer ses réflexions et ses perceptions. Tort de reconnaître ses préjugés. Regarder, écouter, noter : observer. Tel était son travail. Ici, elle n'était pas chez elle.

Mais elle était sur ce monde, dans ce monde, comment l'observer sans prendre le recul qu'il interdisait ? Il fallait qu'elle étudie l'hyperstimulation des quasis ou la clameur de la rue : elle n'avait nulle part où se réfugier pour fuir les assauts constants de la propagande, sauf à rester seule dans son appartement et à se couper du monde qu'elle était venue observer.

En fait, elle n'avait aucune aptitude à être Observatrice ici. Autrement dit, elle avait échoué dans sa mission. Elle savait que l'Envoyé l'avait convoquée pour le lui signifier.

Elle arriverait en retard à son rendez-vous. Le robotaxi eut un nouveau soubresaut, avançant de quelques mètres, et le volume du système audio monta ; les communiqués de la Corporation annulaient les réglages effectués. On ne pouvait pas couper le son. Pleine d'énergie et d'assurance, une voix féminine dit :

« Une annonce du Bureau d'Astronautique ! »

Sutty plaqua ses mains sur ses oreilles et cria :

— La ferme !

— Les portes du véhicule sont closes, dit le robotaxi de la voix monocorde assignée aux mécanismes répondant à des commandes vocales.

Quoique sensible à l'ironie de la situation, Sutty ne parvint pas à en rire. Le communiqué se poursuivit tandis qu'au-dehors les voix aiguës continuaient de chanter : *Toujours plus haut, toujours plus loin, vers les étoiles !*

L'envoyé de l'Ékumen, un Chiffewarien aux yeux de biche appelé Tong Ov, arriva encore plus en retard, ayant été retenu à la sortie de son immeuble par une défaillance du système de lecture des LIZ qui le mettait en joie.

— Le système a égaré la micromèm que je comptais vous donner, dit-il en triant ses fichiers. Je l'avais codée puisque, bien entendu, ils examinent mes fichiers, et mon code a brouillé le système. Mais je sais que je l'ai là-dedans, quelque part… Bon, en attendant, racontez-moi comment vous vous en sortez.

— Eh bien…

Et Sutty de s'interrompre. Elle parlait dovzien et pensait dans cette langue depuis des mois. Elle dut passer ses propres fichiers mentaux en revue : hindi, non… anglais, non… hainien, oui.

— Vous m'aviez demandé un rapport sur la langue et la littérature contemporaines, reprit-elle. Mais l'évolution de la société durant mon transit… bref, puisque, à part le dovzien ou le hainien, il est désormais illégal de parler ou d'étudier une langue quelconque, je ne peux pas travailler sur les autres. Pour autant qu'il en subsiste. Quant au dovzien, les Premiers Observateurs en avaient effectué une analyse linguistique complète, à laquelle je ne peux guère ajouter que des points de détail et de vocabulaire.

— Et en ce qui concerne la littérature ? demanda Tong.

— Tous les textes en langues anciennes semblent avoir été détruits. S'il en existe encore, je ne sais pas en quoi ils consistent, car le ministère en interdit l'accès. Je n'ai donc pu travailler que sur la littérature orale moderne. Composée selon les spécifications de la Corporation. Elle apparaît très… elle apparaît standardisée.

Elle regarda Tong Ov pour voir si ses lamentations l'ennuyaient, mais, même s'il continuait de chercher son fichier déplacé, il donnait l'impression de l'écouter avec un vif intérêt.

— Tout est oral, donc ?

— À part les manuels de la Corporation, on n'imprime pratiquement rien, sinon des tirages papier pour les sourds, des premiers livres de cours accompagnant les documents sonores à

l'intention des jeunes écoliers… La campagne contre les formes idéographiques anciennes paraît avoir été extrêmement appuyée. De ce fait, peut-être les gens ont-ils peur d'écrire ou se méfient-ils de l'écriture en général. Ou refusent-ils d'employer l'alphabet hainien. À moins qu'ils ne préfèrent le bruit… heu, l'audio, simplement. Donc, tout ce que j'ai pu me procurer en matière de littérature, ce sont des bandes sonores et des quasis. Produits par le ministère mondial de l'information et le ministère central de la Poésie et des Arts. La majorité est plus informative ou pédagogique que ce que je conçois comme poétique ou littéraire. Même si la plupart des quasis abordent des problèmes pratiques ou éthiques et y apportent des solutions en termes fictionnels…

Elle s'évertuait à ne porter aucun jugement au point qu'elle s'exprimait d'une voix parfaitement atone.

— L'ennui total, dit Tong qui poursuivait ses recherches dans ses dossiers.

— Cette esthétique m'indiffère. Trop profondément, trop… trop ouvertement politique. Tout art est politique, bien sûr. Mais quand il n'est *que* didactique, qu'au service d'un système de croyances, je lui désiste… heu, pardon, je lui résiste… malgré moi. J'ai essayé de rester ouverte, mais j'y suis insensible. Étant donné que cette révolution sociale et culturelle toute récente impliquait de faire table rase de leur histoire, peut-être que… Lorsqu'on m'a envoyée ici, on ne pouvait pas savoir ce qui se passerait, évidemment, mais je crois… Enfin, j'en viens à me dire que, peut-être, pour cette mission d'observation-ci, il aurait mieux valu dépêcher quelqu'un d'autre qu'un Terrien. Vu que, sur Terre, on vit le futur d'un peuple qui a renié son passé.

Choquée d'avoir tenu un tel discours, elle s'interrompit.

Tong, sans marquer de surprise, tourna la tête vers elle.

— Je ne m'étonne pas que vous pensiez avoir échoué à une tâche impossible, dit-il. Mais il me fallait votre opinion. Cette étude m'a donc été utile, même si je regrette que vous soyez épuisée. Un changement s'impose.

Ses yeux noirs se mirent à briller.

— Que diriez-vous de remonter le fleuve ? lança-t-il.

— Le fleuve ?

— C'est leur expression pour « un trou perdu », n'est-ce pas ? En fait, je parle de l'Éréha.

Quand il prononça le nom, elle se souvint qu'un large fleuve coulait dans la capitale, mais partiellement recouvert et si souvent caché par des bâtiments et des jetées qu'elle ne se rappelait pas l'avoir jamais vu ailleurs que sur des plans.

— Vous voulez dire quitter Dovza-Ville ?

— Oui, dit Tong. Quitter la ville ! Sans guide officiel ! Pour la

première fois depuis cinquante ans !

Il rayonnait, tel un enfant qui ferait un cadeau ou une belle surprise à un ami.

— En deux ans, j'ai soumis quatre-vingt-une requêtes visant à obtenir la permission d'envoyer un membre de notre personnel habiter ou séjourner hors de Dovza-Ville, Kangnégné ou Ert. Pour toute réponse, j'avais obtenu des refus polis, assortis d'offres de visiter une fois encore les installations du programme spatial ou d'admirer la beauté du printemps sur les îles Orientales. Je continuais de les soumettre par habitude, par devoir. Et voilà soudain que l'une d'elles est accordée ! Oui ! « Un membre de votre personnel est autorisé à passer un mois à Okzat-Ozkat. » Ou Ozkat-Okzat, peut-être ? Une petite ville, en amont, dans les contreforts. L'Éréha naît dans la chaîne des Hautes-Sources, à environ mille cinq cents kilomètres à l'intérieur des terres. J'ai demandé cette région, Rangma, sans oser un seul instant espérer voir ma requête aboutir, et elle a abouti !

Il était bel et bien radieux.

— Pourquoi là-bas ?

— J'ai entendu parler d'une population qui pourrait se révéler intéressante.

— Un groupe ethnique ? demanda Sutty.

Elle reprenait espoir. Lorsque, au début de son séjour, elle avait fait la connaissance de Tong Ov et des deux autres Observateurs affectés à Dovza-Ville, ils avaient discuté du monoculturalisme absolu de l'Aka moderne, du moins dans les grandes villes, seuls endroits où les rares outremondains admis sur la planète avaient le droit de résider. Tous quatre estimaient que la société akienne présentait des variantes régionales, et ils rongeaient leur frein, faute de pouvoir les découvrir.

— Cultuel plutôt qu'ethnique, j'imagine. Une secte. Les derniers pratiquants clandestins d'une religion interdite.

— Ah, dit-elle, tâchant de garder l'air intéressé.

Tong fouillait toujours ses fichiers.

— Je cherche le peu que j'ai réuni à ce sujet. L'essentiel provient en fait de documents d'État. De rapports du Bureau sociopolitique sur des vestiges d'activités criminelles antiscientifiques sectaires… Ainsi que de rumeurs et de récits de rites occultes parlant de fidèles capables de marcher sur l'air, d'effectuer des guérisons miraculeuses et de prédire l'avenir. Rien d'inhabituel.

Quand on héritait de trois millions d'années d'histoire, on ne risquait guère de trouver quoi que ce soit d'inhabituel au comportement ou à l'imaginaire humain. Si les Hainiens le portaient sans effort, ce fardeau pesait sur leurs descendants divers et variés, conscients de ce qu'ils auraient bien du mal à découvrir un fait

nouveau, voire une rumeur nouvelle sous un soleil ou un autre.

— Dans les documents que les Premiers Observateurs ont expédiés d'ici sur Terre, reprit Tong, figurait-il quoi que ce soit sur la religion ?

— Seule l'analyse linguistique étant arrivée intacte, il a fallu extrapoler le reste des données à partir du vocabulaire.

— Toute cette information venue des seules personnes à avoir jamais eu l'autorisation d'étudier Aka sans restrictions perdue par la faute d'une panne ! dit Tong qui s'adossa à sa chaise pour laisser se terminer une recherche dans ses fichiers. Quel coup du sort ! Mais était-ce bien une panne ?

À l'instar de tous les Chiffewariens, Tong Ov était totalement imberbe – un chihuahua, en argot de Valparaiso. Pour masquer son caractère outremondain, ici, où on ignorait presque la calvitie, il arborait un chapeau ; mais, les Akiens ne portant guère de couvre-chefs, il paraissait encore plus déplacé ainsi coiffé. C'était un homme doux, simple, direct, qui savait mettre Sutty à l'aise autant que possible ; mais il se montrait si peu envahissant qu'il paraissait inamical, et demeurait pareillement avare d'informations le concernant. Elle lui était tout aussi reconnaissante d'accepter qu'elle garde ses distances que de garder les siennes, ce qu'il avait fait jusqu'alors. Néanmoins, elle jugea sa question déloyale. Il devait savoir que cette fameuse panne de transmission n'avait rien d'accidentel. Pourquoi devrait-elle l'expliquer ? Elle avait clairement indiqué qu'elle voyageait sans bagage, pour ainsi dire, comme tout Observateur et Mobile envoyé dans l'espace depuis des siècles. Elle n'avait certes pas à répondre de l'endroit qu'elle avait laissé soixante années-lumière derrière elle. Elle n'était pas responsable de la Terre et du saint terrorisme pratiqué sur cette planète.

Mais le silence s'éternisait.

— L'ansible de Pékin a été saboté, dit-elle enfin.

— Saboté ?

Elle se contenta de hocher la tête.

— Par les Unistes ?

— Vers la fin du régime, il y a eu des attaques contre la plupart des installations de l'Ékumen et contre les territoires délimités par le traité. Les Enclaves.

— Les destructions ont-elles été considérables ?

Il essayait de la faire sortir de sa réserve. De l'amener à évoquer ces événements. La colère, la rage envahirent Sutty. Sa gorge se serra. Incapable de parler, elle resta muette.

Un long moment passa sans qu'un mot soit prononcé.

— Donc, la transmission ne concernait que le langage, dit Tong.

— Presque.

— Quel coup du sort ! répéta-t-il. Que les Premiers Observateurs, des Terriens, aient envoyé leur rapport sur Terre plutôt que sur Hain n'a rien de choquant, bien sûr. Il n'empêche, quelle malchance ! Sans doute doit-on déplorer davantage que les transmissions par ansible *depuis* la Terre soient toutes passées sans incident. La totalité des données techniques requises par les Akiens leur a été envoyée de la Terre sans qu'on se pose de questions ni qu'on impose de restrictions… Pourquoi, *pourquoi* les Premiers Observateurs ont-ils accepté une ingérence culturelle aussi importante ?

— Et s'ils ne l'avaient pas acceptée ? Si c'étaient les Unistes qui avaient envoyé ces données ?

— Pourquoi les Unistes auraient-ils lancé la marche d'Aka vers les étoiles ?

Elle haussa les épaules.

— Par prosélytisme, peut-être.

— Pour persuader d'autres personnes de partager leurs croyances ? Le progrès technologique industriel comptait-il au nombre des enseignements de la religion uniste ?

Elle réprima un nouveau haussement d'épaules.

— Donc, durant la période pendant laquelle les Unistes ont refusé tout contact ansible avec les Stabiles sur Hain, ils auraient… *converti* les Akiens ? Sutty, croyez-vous qu'ils aient pu envoyer des… comment dit-on… des missionnaires ici ?

— Je l'ignore.

Il n'essayait ni de la sonder ni de la piéger. Décidé à mener ses propres réflexions, il lui demandait simplement, à elle, une Terrienne, d'expliquer ce que les Terriens avaient fait, et pourquoi ils l'avaient fait. Mais elle ne voulait pas, et ne pouvait pas, s'exprimer au nom des Unistes ou expliciter leurs actes.

Comprenant son refus d'émettre des hypothèses, il dit :

— Oui, oui, je regrette. Bien sûr, vous n'étiez pas dans la confidence des chefs unistes ! Mais je viens d'avoir une idée, voyez-vous… s'ils ont envoyé des missionnaires ici, et que ceux-ci ont transgressé les codes akiens d'une façon ou d'une autre… vous me suivez ? Cela expliquerait la loi de Limitation.

Il parlait de la décision soudaine, prise un demi-siècle auparavant et toujours en vigueur, qui limitait le nombre d'outremondains résidant sur Aka à tout moment à quatre individus et qui les cantonnait aux villes.

— Ainsi que la proscription de toute religion quelques années plus tard ! ajouta-t-il.

Échauffé par sa théorie, il demanda d'un ton presque implorant :

— Avez-vous jamais entendu parler d'un autre groupe que la Terre aurait envoyé ici ?

— Non.

Il soupira, s'adossa à sa chaise. Au bout d'une minute, il rejetait ses propres spéculations d'un petit geste de la main.

— Soixante-dix ans sur cette planète, et tout ce que nous connaissons de sa culture, c'est son vocabulaire.

Il oubliait la Terre, au profit d'Aka. Sutty se détendit. Elle retrouvait ses marques. Elle choisit bien ses mots, mais s'exprima avec la prolixité que confère le soulagement.

— Au cours de ma dernière année de formation, on a reconstitué, en fac-similé, une partie des éléments transmis et endommagés. Des images et quelques extraits de livres qui paraissaient indiquer une culture plus homogène que la norme, dotée de certains thèmes dominants que l'on pourrait interpréter comme religieux. Les vocabulaires pointaient dans la même direction. Mais, bien sûr, vu la situation actuelle, je n'ai rien découvert sur les institutions antérieures à l'État corporatiste. J'ignore même quand on a proscrit la religion. Il y a quarante ans ?

L'intonation de sa voix lui semblait mielleuse, forcée. Erreur.

Tong hocha la tête.

— Trente ans après le premier contact avec l'Ékumen. La Corporation a publié le premier décret qui proscrivait « toute pratique religieuse et tout enseignement religieux », et, en l'espace de quelques années, institué des sanctions effroyables… Le plus étrange, ce qui me donne à penser que l'impulsion initiale a pu venir d'outre-monde, c'est que le mot désignant la religion dans ces divers décrets dérive du Hainien. N'y avait-il pas de terme indigène ? En connaissez-vous un ?

— Non, dit-elle après avoir réexaminé le vocabulaire dovzien ainsi, en outre, que ceux de plusieurs autres langues akiennes apprises à Valparaiso. Aucun.

Une grande part du vocabulaire dovzien récent venait bien sûr d'outre-monde, dans le sillage des technologies industrielles ; mais que ces gens soient obligés d'emprunter un mot à une langue étrangère pour désigner une institution indigène qu'ils voulaient proscrire n'avait aucun sens. Elle aurait dû le remarquer. Elle l'aurait remarqué, si elle n'avait détourné ses réflexions du mot, du concept, du sujet chaque fois qu'elle l'avait rencontré. Erreur, de nouveau. Erreur.

Tong s'était désintéressé de la discussion ; sa recherche avait enfin retrouvé le fichier égaré, et il réglait le noteur en mode acquisition et décodage. Cela lui prit quelque temps.

— Le microarchivage akien laisse à désirer, dit-il en tapotant une dernière touche.

— « Tout tombe en panne selon les prévisions », dit Sutty. C'est la seule plaisanterie akienne que je connaisse. Le problème, c'est qu'elle n'est que trop vraie.

— Tout de même, songez à ce qu'ils ont accompli en soixante-dix ans ! dit l'Envoyé qui, retrouvant une humeur causante, s'adossa une fois de plus, son chapeau de travers. À tort ou à raison, on leur a fourni la recette d'un G86.

Dans le jargon des historiens hainiens, l'abréviation désignait une société en mode technologique industriel accéléré.

— Et ils n'ont fait qu'une bouchée de ces informations, continua-t-il. Refaçonner leur culture, établir l'État mondial corporatiste, atteindre Hain en vaisseau spatial… le tout en l'espace d'une vie humaine ! Des gens étonnants, vraiment. Une unité et une discipline étonnantes !

Sutty acquiesça comme il se devait.

— Ils ont pourtant dû rencontrer des résistances au cours de ce processus. Cette obsession antireligieuse… Même si nous l'avons déclenchée avec l'expansion technologique…

Tong était poli de dire « nous », songea-t-elle, comme si l'Ékumen avait motivé l'intervention de la Terre sur Aka. On retrouvait l'élément hainien fondateur de toute la pensée ékuménique : *Prenez vos responsabilités.*

Il poursuivit son raisonnement.

— Les mécanismes de contrôle sont si envahissants et si efficaces qu'ils ont sans doute été institués pour contrecarrer une opposition puissante, vous ne croyez pas ? La résistance à l'État corporatiste a pu s'organiser autour d'une religion… une religion établie, très répandue. D'où la mise au ban des pratiques religieuses par la Corporation. Et l'instauration du Théisme national. La Raison déifiée. Le Marteau de la Science pure. Au nom duquel détruire les temples, interdire les prêches. Qu'en pensez-vous ?

— Cela me paraît concevable.

Ce ne devait pas être la réponse qu'il attendait.

Ils gardèrent le silence pendant une bonne minute.

— L'écriture ancienne, idéographique… vous la lisez couramment ? demanda enfin Tong.

— Je ne pouvais pas en apprendre d'autre, en formation. C'était la seule existante sur Aka il y a soixante-dix ans.

— Certes, dit-il avec le geste chiffewarien désarmant qui signifiait *Veuillez excuser cet idiot.* Comme ma planète ne se situe qu'à douze ans de distance, j'ai seulement appris la graphie moderne.

— Il serait étrange que je sois la seule personne sur Aka à savoir lire les idéogrammes. Parfois, je me suis demandé si c'était le cas. Sûrement pas.

— Sûrement pas, non. Quoique les Dovziens soient des gens méthodiques. Si méthodiques qu'en plus de bannir la graphie ancienne, ils ont méthodiquement détruit les textes préexistants :

poèmes, pièces de théâtre, manuels d'histoire ou de philosophie. Quelque chose a-t-il pu leur échapper ?

Elle se rappela sa perplexité grandissante durant ses premières semaines à Dovza-Ville : elle n'acceptait pas la pauvreté, la vacuité de ce qu'on appelait des bibliothèques, ni les impasses où la conduisaient ses recherches, alors qu'elle croyait toujours qu'il devait bien subsister, quelque part, des vestiges de la littérature d'un monde entier.

— Aujourd'hui encore, s'ils découvrent des livres ou des textes, ils les détruisent, dit-elle. Un des départements principaux du ministère de la Poésie, le Bureau de recherche des livres, les trouve, les confisque et les fait réduire en pâte à papier pour l'industrie du bâtiment. On appelle les vieux livres des pulpes. La pulpe de papier sert à l'isolation. Une employée de bureau m'a dit qu'on allait la muter parce qu'il n'y avait plus de pulpes à Dovza. Tout était propre, d'après elle. Purifié.

Notant la tension dans sa propre voix, elle détourna le regard et tâcha de décrisper ses épaules.

Tong Ov demeurait serein.

— Toute une histoire perdue, effacée, comme à la suite d'un désastre, dit-il. Extraordinaire !

— Moins inhabituel qu'on ne le pense, grinça-t-elle.

Erreur. Elle baissa de nouveau ses épaules, inspira et expira, et reprit la parole un ton plus bas.

— La possession des quelques poèmes et dessins akiens que nous avions reconstitués au centre ansible terrien serait tombée sous le coup de la loi, ici. J'en avais des copies sur mon noteur. Je les ai effacées.

— Oui. Oui, vous avez eu raison. Nous ne pouvons pas risquer de nous opposer à leurs souhaits.

— Je m'en voulais. J'avais un sentiment de collusion.

— La marge entre collusion et respect peut se révéler étroite. Ici, hélas, c'est là qu'il nous faut nous situer.

L'espace d'un instant, elle sentit en lui une gravité et une noirceur inhabituelles. Il regardait ailleurs, au loin.

Puis il revint auprès d'elle, affable et serein.

— Mais, après tout, on voit encore des inscriptions en graphie ancienne peintes dans toute la ville, n'est-ce pas ? Sans doute les considère-t-on comme inoffensives, puisque plus personne ne sait les lire… Et des tas de choses arrivent à survivre dans des coins reculés. Un soir, je me promenais près du fleuve… le quartier est mal famé, je n'aurais pas dû me trouver là, mais, parfois, on peut errer dans une ville de cette taille sans attirer l'attention de ses hôtes, du moins je l'espère… Bref, j'ai entendu une musique inhabituelle. Des

instruments à vent. Des intervalles illégaux.

Elle lui adressa une question muette.

— L'État corporatiste exige des compositeurs qu'ils utilisent ce que je connais sous le nom d'octave terrienne.

Sutty prit un air stupide.

Tong chanta une octave.

Sutty tâcha de prendre un air intelligent.

— On appelle ça l'échelle scientifique des intervalles, ici, dit Tong.

Comme il ne voyait toujours pas la compréhension se peindre sur son visage, il lui demanda avec un sourire :

— La musique akienne vous paraît-elle plus familière que vous ne l'auriez cru ?

— Je n'y ai jamais réfléchi… Je l'ignore. Je ne sais pas chanter. Je ne connais pas les notes.

Le sourire de Tong s'élargit.

— La musique akienne dans son ensemble me semble ignorer les notes. Eh bien, ce que j'ai entendu près du fleuve ce soir-là, c'était autre chose. Ça ne ressemblait en rien à la musique des haut-parleurs. Des intervalles différents. Des harmonies très subtiles. Les gens du coin appelaient ça « la musique-médecine ». J'ai compris qu'elle était jouée par les guérisseurs. Je me suis arrangé pour en rencontrer un. Il m'a dit : « Nous connaissons quelques-uns des vieux chants, des vieux remèdes. Nous ne connaissons pas les histoires. Nous ne pouvons pas les dire. Ceux qui le pouvaient ont disparu. » J'ai un peu insisté et il a dit : « Il en reste peut-être certains, plus haut sur le fleuve. Dans les collines. »

Tong Ov eut un nouveau sourire, plus mélancolique.

— J'aurais aimé en savoir davantage mais, bien sûr, ma présence le mettait en danger.

Il marqua une longue pause.

— On a parfois le sentiment que…

Une nouvelle pause.

— Que tout est de notre faute, dit Sutty.

Il laissa encore passer un temps.

— Oui, dit-il. Et c'est le cas. Puisque nous sommes là cependant, il faut nous garder de peser trop lourd.

Les Chiffewariens prenaient leurs responsabilités, mais, contrairement aux Terriens, ils ne cultivaient pas leur complexe de culpabilité. Elle savait qu'elle s'était méprise à son égard. Elle savait que ses propos l'avaient surpris. Mais la légèreté lui était étrangère. Elle resta coite.

— Que croyez-vous que le guérisseur avait en tête, en parlant des histoires et de ceux qui peuvent les dire ?

Elle essaya d'envisager la question, en vain. Elle ne parvenait plus à le suivre. Elle connaissait l'expression *être prise à la gorge.* L'étreinte l'étouffait.

— Je croyais que vous me convoquiez pour m'avertir de ma mutation.

— Vous faire quitter cette planète ? Non. Non, non, dit Tong avec étonnement et gentillesse.

— On n'aurait pas dû m'envoyer ici.

— Pourquoi dire une chose pareille ?

— J'ai étudié la linguistique et la littérature. Sur Aka, il n'y a désormais qu'une seule langue et plus de littérature. Je voulais être historienne. Comment faire, sur un monde qui a détruit sa propre histoire ?

— Ce n'est pas facile ! dit Tong avec émotion, avant de se lever pour vérifier l'archiveur. Répondez-moi, Sutty, s'il vous plaît : l'homophobie institutionnalisée vous pose-t-elle un grave problème ?

— J'ai grandi avec.

— Sous les Unistes.

— Pas seulement.

— Je vois.

Tong marqua une pause. Sans se rasseoir, il reprit la parole d'une voix unie, en la regardant, alors qu'elle gardait les yeux baissés.

— Vous avez vécu lors d'une période de graves troubles religieux. De plus je vois la Terre comme un monde dont les religions ont façonné l'histoire. Vous êtes donc selon moi la mieux qualifiée d'entre nous pour enquêter sur la religion de ce monde-ci, à condition qu'il en subsiste des vestiges. Ki Ala n'a aucune expérience dans ce domaine. Garni manque de distance à cet égard.

Une nouvelle pause. Elle ne répondit pas.

— Votre passé, reprit-il, risque de vous influencer à tel point que toute distanciation vous sera difficile. Avoir subi toute sa vie un régime théocratique répressif, et l'agitation et la violence des dernières années de l'Unisme…

Une fois de plus, il s'interrompit. Elle devait répondre, à présent. Elle dit, avec froideur :

— J'estime que ma formation me permettra d'observer d'autres cultures avec le moins de préjugés possible.

— Votre formation et votre tempérament, oui. Je le crois aussi. Mais la pression d'une théocratie agressive, le fardeau que vous avez supporté toute votre vie durant, tout cela a pu vous laisser un résidu de méfiance, de résistance. Si je vous demande – une fois encore ! – d'observer un phénomène qui vous répugne, je vous prie de m'en informer.

Au bout de quelques secondes interminables, elle dit :

— Je ne connais vraiment rien à la musique.

— Je pense que la musique n'est qu'un élément mineur d'un vaste ensemble, dit Tong qui, implacable, la regardait toujours de ses yeux de biche.

— Dans ce cas, je ne vois aucun problème à prévoir.

Elle se sentait transie, hypocrite, vaincue. Et elle avait mal à la gorge.

Tong lui laissa un bref instant pour ajouter quoi que ce soit, puis accepta sa réponse. Il saisit l'enregistrement sur microcristal et le lui donna. Elle le prit par simple réflexe.

— Lisez ceci, écoutez la musique qu'il y a ici dans la bibliothèque, je vous prie, puis effacez-le. Effacer est un art que nous devons apprendre des Akiens. Je ne parle pas à la légère ! Les Hainiens veulent tout garder. Les Akiens, tout jeter. Il existe peut-être un moyen terme ? En tout cas, on tient là notre première chance d'étudier un secteur dont on n'a pas effacé l'histoire aussi minutieusement que d'autres.

— Je me demande si je saurai voir ce qu'il faut voir. Ki Ala vit ici depuis dix ans. Vous avez l'expérience de quatre autres mondes.

Elle avait dit qu'il n'y aurait aucun problème. Qu'elle pouvait mener à bien sa mission. Et voilà encore qu'elle pleurnichait pour essayer de se sortir de cette situation. *Erreur, encore. Tu devrais avoir honte.*

— Je n'ai jamais vécu une grande révolution sociale, dit Tong. Ki Ala non plus. Nous sommes des enfants de la paix, Sutty. J'ai besoin d'un enfant des conflits. En outre, Ki Ala est illettrée. Je suis illettré. Vous, vous savez lire.

— Des langues mortes dans une écriture interdite.

Tong l'observa de nouveau une bonne minute, sans un mot, avec une tendresse aussi intellectuelle et impersonnelle que réelle.

— Sutty, je crois que vous avez tendance à sous-estimer vos capacités. Les Stabiles ont fait de vous l'un des quatre représentants de l'Ékumen sur Aka. Vous devez accepter que votre expérience et votre savoir sont essentiels, et pour moi, et pour notre travail ici. Je vous prie d'y réfléchir.

Il attendit sa réponse.

— Entendu.

— Avant que vous alliez dans les montagnes, si vous y allez, je veux aussi que vous évaluiez les risques. Ou plutôt que vous envisagiez notre ignorance de leur étendue. Les Akiens ne semblent pas violents ; mais c'est un jugement difficile à porter, dans l'isolement qui est le nôtre. Je ne sais pas pourquoi ils nous ont soudain donné leur permission. Ils doivent avoir un motif, un but, mais nous ne le découvrirons qu'en profitant de cette permission.

Il marqua une pause, en gardant les yeux sur elle.

— Il n'a pas été question de vous faire accompagner par des guides ou des chiens de garde. Vous serez seule, ou non. Nous n'en savons rien. Aucun de nous n'a idée de la vie en dehors des villes. Les différences, les ressemblances, ce que vous allez voir, lire, enregistrer, tout compte. Vous êtes une observatrice sensible et impartiale, je le sais. Et s'il reste un pan d'histoire sur Aka, vous êtes le membre de mon équipe le plus apte à le découvrir. À chercher ces « histoires », ou ceux qui les connaissent. Donc, s'il vous plaît, écoutez ces chansons, puis rentrez chez vous, réfléchissez-y, et, demain, faites-moi de ma part de votre décision. O.K. ?

Il prononça le vieux terme terrien sans grâce, mais avec la fierté du devoir accompli. Sutty s'efforça de sourire.

— O.K., dit-elle.

2.

Pendant le trajet de retour en monorail, elle fondit soudain en larmes. Personne ne s'en aperçut. Les passagers, tassés dans la voiture, regardaient tous l'holoprojection au-dessus de l'allée centrale, qui montrait des jeunes gymnastes, des centaines d'enfants en uniforme rouge décochant des coups de pied en l'air et sautant au rythme d'une musique joyeuse. Elle pleura encore tout au long des escaliers menant à son appartement. Elle ne savait pas pourquoi. Elle n'avait aucun motif de pleurer. Il y avait sans doute une raison. Elle devait être malade. Le malaise qu'elle ressentait venait de sa peur, une peur panique qui la réduisait à l'impuissance. Elle était épouvantée. Terrifiée. C'était de la folie de l'envoyer seule en mission. Tong avait perdu la tête. Elle n'y arriverait jamais. Elle s'assit à son plan de travail pour rédiger à son intention une requête de renvoi sur Terre. Les mots hainiens refusaient de venir. Ils sonnaient tous faux.

Elle avait la migraine. Elle se leva, chercha quelque chose à manger. Il n'y avait plus rien dans sa réserve, rien du tout. Quand avait-elle mangé pour la dernière fois ? Pas à midi. Ni le matin même. Ni la veille au soir.

— Qu'est-ce qui cloche, chez moi ? demanda-t-elle à la cantonade.

Pas étonnant qu'elle ait mal à l'estomac. Pas étonnant qu'elle ait des crises d'anxiété et des accès de panique. Elle n'avait jamais oublié de manger de toute sa vie. Même cette fois-là, à son retour au Chili après ce qui lui était arrivé, elle avait préparé des repas, s'était alimentée, s'était forcée d'un jour sur l'autre à absorber, malgré sa gorge serrée, douloureuse, une nourriture salée par les larmes.

— Je refuse de faire ça, dit-elle encore.

Elle ne savait pas ce qu'elle voulait dire. Mais il n'était plus question qu'elle continue de pleurer sans cesse.

Elle redescendit l'escalier, présenta son LIZ à la sortie, remonta dix rues plus loin jusqu'au magasin d'alimentation Corpo-Étoile, présenta son LIZ à l'entrée. Tous les aliments étaient des plats préparés, surgelés, emballés, pratiques, rien de frais, rien à cuisiner. À la vue de ces gondoles remplies de plastique, elle fondit de nouveau en larmes. Furieuse et humiliée, elle acheta un rouleau garni chaud au comptoir de dégustation rapide. Le serveur était bien trop occupé pour la regarder.

Une fois dehors, dans la rue, elle se planta devant la boutique et, le dos tourné aux passants, ingurgita le rouleau, salé par ses larmes, força sa gorge serrée à déglutir, comme en un autre temps, en un autre lieu. Elle avait compris, alors, qu'elle devait continuer. C'était son

travail. Vivre après la joie. Laisser l'amour et la mort derrière soi. Poursuivre son chemin. Le poursuivre seule, et travailler. Et maintenant… maintenant, elle allait demander à être renvoyée sur Terre ? Renvoyée dans un lieu de mort ?

Mâcher, avaler. Des bribes de chansons et de slogans jaillissaient des véhicules qui passaient. Le feu au carrefour quatre rues plus loin était tombé en panne, et les klaxons des robotaxis glapissaient plus fort encore que la musique. Des piétons, producteurs-consommateurs de l'État corporatiste, les plus nombreux en uniforme, les autres vêtus de la veste, de la tunique et du pantalon traditionnel fabriqué par la Corporation, tous portant des chaussures en toile Vers-les-astres, sortaient des parkings souterrains, couraient d'un immeuble à l'autre. Elle mâcha et avala le dernier morceau dur et salé. Elle n'allait pas retourner sur Terre. Elle allait poursuivre son chemin. Le poursuivre seule et travailler. Elle regagna son propre immeuble, présenta son LIZ à l'entrée, et gravit les huit volées de marches. On lui avait attribué un grand appartement sur toit luxueux, ainsi qu'il seyait, apparemment, à une personne considérée comme hôte de marque de l'État corporatiste. L'ascenseur était en dérangement depuis un mois.

Elle faillit manquer le bateau. Le robotaxi se perdit en cherchant le fleuve. Il essaya de l'amener à l'Aquarium, au Bureau des réserves et de la distribution d'eau, puis encore à l'Aquarium. Elle dut annuler et reprogrammer sa destination à trois reprises. Elle courait sur le quai tandis que l'équipage du Transbordeur Éréha numéro Huit hissait la passerelle. Elle poussa un cri, ils ressortirent la passerelle, elle grimpa à bord, laissa choir ses sacs dans sa minuscule cabine et enfin retourna sur le pont pour regarder Dovza défiler.

La ville semblait plus négligée, plus calme, vue du pied des parois des canyons formés par les immeubles et les tours des sociétés et administrations. Au bas des énormes berges en béton, il y avait des quais et des entrepôts en bois noirci par l'âge, des petits bateaux circulant telles des puces d'eau pour traiter des affaires sans doute indignes de l'attention du ministère du Commerce, et des communautés de péniches aménagées, parées de plantes grimpantes en fleur et de linge claquant au vent, et parfumées par la puanteur des égouts.

Un ruisseau courait au fond d'une tranchée obscure pour rejoindre le fleuve. Au-dessus, un pêcheur s'accoudait à la balustrade d'un pont en dos d'âne. Elle avait contemplé un dessin d'une scène semblable dans l'un des livres akiens dont ils avaient récupéré une partie parmi les données de la transmission sabotée.

Avec quel respect elle avait manipulé ces quelques pages – images, vers, fragments de prose –, et avec quelle attention elle les

avait examinées, à Valparaiso, tâchant d'en déduire à quoi ressemblaient ces gens d'une autre planète, mourant d'envie de les connaître ! Elle avait eu bien du mal à décider d'effacer les copies que contenait son noteur, ici ; quoi qu'ait pu dire Tong, elle considérait toujours qu'elle avait mal agi, qu'elle avait capitulé devant l'ennemi. Elle les avait étudiées une dernière fois sur son noteur, avec amour, dans la souffrance, et, alors même qu'elle les détruisait, elle essayait encore de les retenir. « *Et il n'y a pas d'empreintes dans la poussière derrière nous…* » Elle avait fermé les yeux en effaçant ce poème. Ce faisant, elle s'était sentie renoncer à son espoir fou d'apprendre ce dont il parlait, en venant sur Aka.

Mais elle se rappelait ces quatre vers, et cet espoir fou ne l'avait pas quittée.

Les moteurs du Transbordeur numéro Huit ronflaient tout bas ; au fil des heures les quais perdaient de la hauteur, prenaient de l'âge, montraient plus d'escaliers et de jetées. Ils finirent par disparaître, laissant la place à des bancs de vase, à des massifs de roseaux et à des fourrés, et l'Éréha s'étala toujours davantage, jusqu'à atteindre une largeur stupéfiante dans la plaine, échiquier vert et jaune de champs cultivés.

Cinq jours durant, le bateau qui, sous des étoiles et un soleil pareillement cléments, se dirigeait vers l'est sur le cours d'eau fut l'objet le plus haut à la ronde, sauf quand, pour embarquer marchandises et passagers, il faisait étape dans un port et s'amarrait à un vieux quai dominé par des immeubles de bureaux et d'habitation flambant neufs.

Sutty s'étonnait de sa facilité à discuter avec les autres passagers. À Dovza, tout conspirait à la maintenir sur son quant-à-soi. Les quatre outremondains avaient beau disposer d'un appartement et d'une relative liberté de mouvement, la Corporation régissait leurs vies à coups de rendez-vous ; et le travail ainsi que les loisirs étaient programmés et encadrés. Nouer des relations avec les gens semblait impossible. Les citadins étaient très occupés, mus comme par une obsession, de sorte qu'elle hésitait à leur demander de lui consacrer de leur temps, à les interrompre pour leur poser ses questions d'ignorante. Le progrès technologique, sur Aka, s'appuyait sur une discipline très rigoureuse que chacun s'appliquait et exigeait des autres : en ville, on travaillait dur, on travaillait beaucoup, on dormait peu, on mangeait sur le pouce, et on respectait un horaire précis. Tous ceux qu'elle avait croisés aux ministères de la Poésie et de l'information savaient ce qu'ils attendaient d'elle, la façon dont elle devait procéder, et, dès qu'elle s'attelait à sa tâche selon leurs spécifications, ils la plantaient là pour retourner à leur travail. Sans doute les gens qu'elle côtoyait avaient-ils pour instructions de ne

discuter avec elle que le strict nécessaire, afin de laisser à la Corporation le contrôle des informations qu'elle recevait. Si elle avait rencontré beaucoup de gens et apprécié la plupart, elle n'avait eu de véritable conversation avec aucun d'eux en l'espace d'une demi-année. Elle ne connaissait rien de la vie privée sur Aka, à part les dîners collet monté organisés par des bureaucrates et des Corporatistes de haut rang.

Bien que les technologies et les réussites des mondes ékuméniques soient considérées comme de glorieux modèles pour tout Aka, on se gardait bien de faire parader les rares outremondains invités – ou tolérés – sur la planète. On les présentait, en public et dans les quasis, attablés à un banquet corporatiste ou posant sourire aux lèvres non loin d'un chef de bureau. Les ministres craignaient-ils qu'ils ne tiennent pas les propos qu'ils étaient censés tenir au mot près, ou les jugeaient-ils trop ordinaires, trop peu imposants, pour des représentants des civilisations avancées dont Aka s'échinait à se vouloir l'émule ? Peut-être la plupart des civilisations ne paraissent-elles brillantes que vues dans leurs grandes lignes et d'une distance de plusieurs années-lumière.

En tout cas, elle n'avait noué aucune relation d'amitié, et ne savait rien de ceux qu'elle côtoyait sans cesse. Il n'y avait pas de préjugés ni de xénophobie chez eux, les Akiens se signalant par une indifférence marquée envers les questions d'origine. Sans doute fallait-il plutôt blâmer un état d'esprit bureaucratique. Les conversations étaient toutes prévisibles. Aux banquets, on parlait affaires, sport et technologie ; dans les files d'attente, à la laverie, sport et quasis. Les gens évitaient les sujets personnels et suivaient la ligne corporatiste en matière de politique et d'opinions, au point de reprendre Sutty si ses descriptions de sa propre planète contredisaient ce qu'ils avaient appris sur ce monde merveilleux, avancé, plein de ressources qu'était la Terre.

Mais, sur ce bac, les gens parlaient. Ils parlaient sans détour. Ils parlaient de sujets personnels, voire intimes, et ils parlaient tout le temps : accoudés à la rambarde, assis sur le pont, attablés, un verre de vin à la main. Un mot, un sourire de sa part suffisait à ce qu'on l'inclue dans la discussion. Et elle comprit, peu à peu, étonnée qu'elle était : ils ignoraient sa condition d'outremondaine. Ils savaient qu'il y avait des observateurs de l'Ékumen sur Aka, ils les avaient vus dans les quasis, quatre silhouettes lointaines, dénuées de sens, au milieu des ministres et des cadres, étrangers suffisants en compagnie d'individus suffisants, mais ils ne s'attendaient pas à en rencontrer parmi des gens normaux.

Sutty s'était attendue à être non seulement reconnue, mais encore mise à l'écart et tenue à distance pendant son voyage. Pourtant, on ne

lui avait pas proposé de guide, et elle ne voyait pas d'escorte. Il semblait bien qu'on la laissait libre de ses mouvements. Elle l'était aussi en ville, quoiqu'à l'intérieur d'une bulle d'isolation. La bulle avait éclaté. Elle était dehors. Cela avait quelque chose d'effrayant quand elle y réfléchissait, mais elle n'y réfléchissait guère, tant c'était agréable de s'intégrer ainsi : une voyageuse ordinaire parmi des voyageurs ordinaires, une personne comme on en côtoie tous les jours. Ni explication ni prétexte à fournir, car ils ne lui posaient pas de questions. Elle parlait dovzien sans plus d'accent, au pire, que de nombreux Akiens d'autres régions élevés dans des langues natales différentes. Eu égard à son type physique (mince, de petite taille, la peau sombre), les passagers la croyaient originaire de l'est du continent.

— Vous venez de l'est, non ? Ma cousine a épousé un gars de Turu, disaient-ils.

Puis ils continuaient la discussion.

Chacun évoquait qui ses cousins, qui sa famille, qui son travail, qui ses opinions, qui sa maison, qui sa hernie. Ceux qui emmenaient leur animal favori prenaient le bateau, ainsi qu'elle le découvrit en caressant un chienchat, aimable boule de poils flanquée de sa maîtresse. Ceux qui avaient peur de l'avion ou n'aimaient pas voler prenaient le bateau, comme le lui expliqua un vieux monsieur bavard. Ceux qui n'étaient pas pressés prenaient le bateau et se racontaient leur vie. On se confiait plus volontiers encore à Sutty parce qu'elle écoutait son interlocuteur sans l'interrompre, sauf pour un « Vraiment ? » ou un « C'est merveilleux ! » ou un « C'est terrible ! » au moment opportun. Elle écoutait sans relâche, sans répit. Elle ne se lassait pas de ces récits banals et fragmentaires de vies ordinaires. Ils contenaient tout ce que la littérature et la propagande officielles passaient sous silence dans leurs épopées. Entre les héros et les hernies, elle n'hésitait pas une seconde : elle choisissait les hernies.

À mesure que le bac poussait vers l'amont et l'intérieur des terres, des voyageurs d'un autre genre embarquaient, qui utilisaient le bac comme le moyen le plus simple et le moins coûteux d'aller d'une localité à l'autre – monter à bord ici, descendre là-bas. Les villes devenaient des bourgades, sans grands immeubles. À compter du septième jour, les nouveaux passagers s'encombraient non plus d'animaux de compagnie ou de bagages mais de volailles enfermées dans des panières ou de chèvres tenues en laisse.

Il ne s'agissait pas vraiment de chèvres, ni de cerfs, ni de vaches, bref, de bétail terrestre ; c'étaient des éberdines ; par contre, elles bêlaient, montraient un poil soyeux et, dans l'image de l'écologie que se faisait Sutty, elles occupaient la même niche que les chèvres. On les élevait pour le lait, la viande et ce poil soyeux. Dans l'ancien temps,

selon la page colorée d'un livre d'images qui avait survécu à la panne de transmission, les éberdines tiraient des chariots et portaient même des cavaliers. Elle se remémora les bannières bleu et rouge sur le chariot et la légende du dessin : *Départ pour les Montagnes d'Or.* Elle se demanda s'il illustrait une fable pour enfants, ou s'il avait existé jadis une race d'éberdines de plus grande taille. Celles-ci ne lui arrivaient qu'au genou. Le lendemain, elles montaient à bord par troupeaux entiers. Le pont arrière disparaissait sous les toisons laineuses.

Les citadins nantis d'animaux de compagnie et les aérophobes avaient tous débarqué ce matin-là au port d'Eltli, une grande ville depuis laquelle une ligne de chemin de fer partait vers la chaîne des Hautes-Sources du Sud, un lieu de villégiature. Aux abords d'Eltli, l'Éréha franchissait trois écluses, dont une très profonde, et changeait du tout au tout : moins domestiqué, plus étroit, plus rapide. Ses eaux, troubles et d'un marron bleuté en aval, étaient ici claires et de couleur émeraude.

Les longues conversations cessèrent à cette étape, aussi. Les campagnards étaient moins à l'aise en compagnie d'inconnus et, s'ils ne se montraient pas inamicaux, ils ne parlaient guère qu'à leurs relations. Sutty fit bon accueil à sa solitude retrouvée, qui lui laissait le loisir d'admirer la vue. Sur la gauche, tandis que le fleuve virait au nord, défilaient des pics, pierre noire, glace blanche. À l'avant du bateau, on n'apercevait ni montagnes ni repères remarquables ; mais le terrain s'élevait peu à peu. Le Transbordeur numéro Huit, environné de bêlements, de caquètements, des voix calmes des campagnards taciturnes, d'odeurs de fumier, de pain frit, de poissons et de melons, cheminait, ses moteurs silencieux peinant face au courant, entre de larges rives rocheuses et des plaines sans arbres plantées d'herbes duveteuses, fines et pâles. Des rideaux de pluie tirés par de gros nuages lancés à vive allure balayèrent le paysage ; derrière eux, le soleil brilla dans une atmosphère cristalline et un parfum de terre humide. La nuit fut muette et froide sous les étoiles. Sutty veilla tard et se leva tôt. Elle sortit sur le pont. L'est restait d'encre, mais, au-dessus de la plaine occidentale ombreuse, l'aube enflammait les pics lointains un par un, comme des allumettes.

Le bateau fit soudain halte sans qu'il y ait de ville ou de village en vue, ni d'habitation quelconque. Une femme en tunique de molleton et chapeau de feutre conduisit son troupeau bêlant sur la rive en lançant des jurons à son adresse et des adieux tapageurs aux amis qu'elle quittait. Sutty, appuyée au bastingage de poupe, regarda le troupeau s'éloigner sur des kilomètres, tache blême qui rétrécissait sur la plaine d'un gris doré. Tout le neuvième jour passa dans une transe lumineuse. Le transbordeur cheminait sans hâte. Le fleuve, désormais aussi cristallin que l'atmosphère, coulait en silence, de sorte que le

bateau paraissait suspendu au-dessus, entre deux courants aériens. Ce n'étaient alentour que plaques de rocher et herbes pâles, et pâles lointains. Les montagnes avaient disparu, cachées par la houle immobile du paysage. La terre, le ciel et le fleuve s'entremêlaient.

C'est un plus long voyage, se disait Sutty, revenue au bastingage arrière le soir de ce même jour, que celui de la Terre à Aka.

Elle songea à Tong Ov. Au lieu d'effectuer ce voyage, il le lui avait offert ; comment le remercier ? En observant, en décrivant, en enregistrant, oui. Mais elle ne pourrait pas enregistrer son bonheur. Le mot seul détruisait l'émotion.

Elle se dit : Pao devrait être ici. Près de moi. Elle aurait été ici. Elle aurait été heureuse.

L'atmosphère s'assombrit, l'eau retint la lumière.

Il y avait un autre passager sur le pont, le seul, à part elle, resté à bord depuis la capitale ; la quarantaine, taciturne, un cadre de la Corporation en bleu et marron clair. Les uniformes étaient très répandus. Les écoliers portaient des shorts et des tuniques écarlates : des masses, des lignes et des petits points isolés et sautillants rouge vif partout dans les rues de la ville, une vision étonnante, réconfortante. Les étudiants étaient en vert et rouille. Le bleu et le marron clair marquaient l'appartenance au Bureau sociopolitique, qui comprenait le ministère central de la Poésie et des Arts et le ministère mondial de l'information. Sutty avait l'habitude du bleu et du marron clair. Les poètes portaient du bleu et du marron clair, en tout cas les poètes officiels, et aussi les producteurs de bandes et de quasis, et les bibliothécaires, et les bureaucrates des départements qu'elle connaissait moins bien, tel celui de la Pureté éthique. L'insigne que l'homme arborait au revers de sa veste le désignait comme Moniteur, un poste plutôt élevé dans la hiérarchie. Durant ses premiers temps à bord, alors qu'elle escomptait une présence ou une surveillance officielle, chien de garde chargé de superviser son expédition, Sutty avait attendu en vain qu'il s'intéresse à elle ou la tienne à l'œil. Même s'il savait qui elle était, son comportement n'en montrait rien. Muet, hautain, il mangeait à la table du capitaine, ne communiquait qu'avec son noteur et évitait les groupes auxquels elle se joignait pour discuter.

Il se posta près d'elle au bastingage. Sutty le salua d'un hochement de tête et l'ignora, comme il semblait le désirer.

Mais il prit la parole, brisant le silence de cette étendue crépusculaire où seuls les flots murmuraient en opposant une résistance calme et farouche à la proue et aux flancs du bateau.

— Une contrée bien morne, dit-il.

Le son de sa voix réveilla une jeune éberdine attachée à un étai tout près de là. Elle poussa un petit bêlement, *Mèèèè*, et secoua la tête.

— Stérile, ajouta l'autre. Reculée. Vous vous intéressez aux yeux de l'amour ?

Mèèèè ! bêla la petite éberdine.

— Pardon ? demanda Sutty.

— Aux yeux de l'amour… des pierres précieuses, des gemmes.

— Pourquoi leur a-t-on donné ce nom ?

— Par superstition. Une ressemblance imaginaire.

Il croisa son regard, l'espace d'un instant. Jusqu'à présent, lorsqu'elle pensait à lui, ce qui n'arrivait guère, elle le prenait pour un petit égocentrique terne et compassé. La froideur et l'acuité de son regard la surprirent.

— On les trouve le long des torrents, dans les collines. Par là, dit-il en désignant l'amont. Et seulement sur cette planète. C'est donc autre chose qui vous amène ?

Ainsi, il l'avait reconnue et, à en juger par son attitude, il tenait à ce qu'elle sache qu'il désapprouvait sa présence dans les parages, seule et sans surveillance.

— Durant le peu de temps que j'ai passé ici, je n'ai vu que Dovza-Ville. On m'a permis de faire du tourisme.

— En amont, dit l'homme avec un sourire feint.

Il espérait qu'elle s'explique. Elle ressentit la pression de son attente, comme s'il considérait qu'elle lui devait des comptes. Elle refusa de se laisser impressionner.

Il considéra les plaines baignées d'un pourpre qui virait au noir, puis baissa les yeux sur l'eau qui paraissait encore retenir un peu de la lumière du jour.

— Le Dovza est un pays superbe. Riches exploitations, industries prospères, belles villégiatures dans les Sources du Sud. Si vous n'en avez rien vu, pourquoi visiter ce désert ?

— Je viens d'un désert, rétorqua Sutty.

Cela le réduisit au silence pour un temps.

— Nous savons que la Terre est une planète fertile et avancée, dit-il d'une voix lourde de désapprobation.

— Une partie. La majorité reste stérile. Nous en avons trop abusé… C'est un monde entier que le mien, Moniteur. Il y a de la place pour la diversité. Tout comme ici.

Elle perçut la nuance de défi dans sa propre voix.

— Et vous préférez pourtant des terres désolées et des moyens de transport arriérés ?

Il n'y avait rien là du respect frustré et ostentatoire que beaucoup, à Dovza-Ville, lui témoignaient – cette insistance à la traiter en dieu au rabais qu'il fallait préserver de la triste réalité. C'était du soupçon, de la méfiance : on n'aurait pas dû laisser des étrangers voyager seuls. Premier symptôme de xénophobie qu'il lui ait été donné de constater

sur Aka.

— J'aime les bateaux, énonça-t-elle d'une voix enjouée. Et je trouve ce pays magnifique. Austère, mais magnifique. Pas vous ?

— Non.

La réponse claqua comme un ordre. Aucun désaccord toléré. L'intonation officielle, corporatiste.

— Et vous, alors, qu'est-ce qui vous amène en amont du fleuve ? Vous cherchez des yeux de l'amour ?

Elle s'exprimait avec légèreté, sur un mode badin, pour lui permettre de changer de ton, et de cesser cet échange un peu âpre, s'il le souhaitait. Il ne le souhaitait pas.

— Pour affaires, dit-il.

Vizdiat. L'ultime justification pour un Akien, l'objectif incontestable, la seule chose qui compte.

— Il subsiste des poches de cultures fossiles, d'activités réactionnaires, dans la région. J'espère que vous n'avez pas l'intention de quitter la ville, une fois là-haut. Par endroits, là où la rééducation n'est pas terminée, les indigènes sont violents et dangereux. Dans l'exercice de mes fonctions, je dois vous demander de garder le contact avec mon bureau à tout moment, de nous signaler tout délit, et de nous informer des trajets que vous voudrez entreprendre.

— J'apprécie votre sollicitude et tâcherai d'accéder à votre requête, dit Sutty.

Citation reprise des *Exercices avancés de grammaire et de vocabulaire dovziens à l'usage des barbares.*

Le Moniteur hocha la tête, les yeux rivés sur la berge qui défilait peu à peu, peu à peu engloutie par la nuit. Quand elle regarda de nouveau vers l'endroit où il se tenait, il avait disparu.

3.

Cette belle remontée du fleuve à travers le désert s'acheva le dixième jour à Okzat-Ozkat. La ville figurait sur la carte sous la forme d'un point à la lisière d'un fouillis de courbes de niveau : la chaîne des Hautes-Sources. Ce soir-là, elle se signalait par une théorie de murs blêmes dans l'obscurité glaciale, les pâles lueurs de lucarnes placées loin du sol, des relents de poussière, d'excréments, de fruits pourris, l'odeur sèche de l'altitude, des voix chantantes, des bruits de bottes claquant sur les pavés. Peu de véhicules circulaient. La couleur rouille du rai de lumière éclairant une sorte de haut rempart tout juste visible au-dessus des toits ornementés contrastait avec la clarté verdâtre qui mourait dans le ciel à l'ouest.

Des annonces corporatistes et de la musique braillaient sur les quais. Après une décade de voix calmes et de silence sur le fleuve, ce bruit chassa aussitôt Sutty. Il n'y avait pas de guide pour l'attendre. Personne ne la suivit. Personne ne lui demanda de présenter son LIZ.

Encore engluée dans l'état de transe induit par le trajet, intriguée, énervée, sur le qui-vive, elle parcourut les rues au voisinage du port jusqu'à ce que son sac en bandoulière lui pèse et qu'elle sente la morsure du vent. Elle s'arrêta devant une embrasure, dans une petite rue sombre qui gravissait un versant. La femme assise sur une chaise dans la pâle lueur issue de la maison par la porte ouverte donnait l'impression de profiter d'une douce soirée d'été.

— Vous pouvez me dire où trouver une pension ?

— Ici.

Sutty constata alors que son interlocutrice était infirme ; ses jambes ressemblaient à deux bâtons.

— Ki ! lança la femme.

Un garçon d'une quinzaine d'années se montra. Sans un mot, il invita Sutty à entrer et la conduisit dans une grande pièce haute de plafond, meublée d'un magnifique tapis en laine d'éberdine écarlate, orné d'un entrelacs complexe et austère de cercles noirs et blancs. À part le tapis, il n'y avait là qu'une lampe, simple ampoule à la forme particulière, presque carrée, vissée sur un socle fixé entre deux lucarnes placées, ici aussi, loin du sol. Le fil passait par l'une d'entre elles.

— Il y a un lit ?

Le garçon pointa timidement son doigt vers un rideau dans un coin obscur à l'autre bout de la chambre.

— Une salle de bains ?

Il inclina la tête en direction d'une porte. Sutty l'ouvrit. Trois marches, carrelées, descendaient dans une petite pièce, carrelée, qui

recelait divers meubles en bois, en métal ou en porcelaine, étranges mais reconnaissables, brillant à la lueur mordorée d'un chauffage électrique.

— C'est très joli, dit-elle. Combien ?

— Onze haha, murmura-t-il.

— La nuit ?

— La semaine.

La semaine akienne comptait dix jours.

— Oh, c'est très bien, dit Sutty. Merci.

Erreur. Elle n'aurait pas dû le remercier. Les remerciements appartenaient au registre du « discours servile ». Les formules honorifiques, les salutations, les demandes de permission et les expressions de fausse gratitude, tous ces fossiles de l'hypocrisie primitive étaient des obstacles à la franchise entre producteurs-consommateurs. C'est ce qu'elle avait appris, en ces termes, presque dès son arrivée. À force d'entraînement, elle s'était débarrassée de ces mauvaises habitudes acquises sur Terre. Pourquoi ce « merci » grossier avait-il franchi ses lèvres ?

Il murmura une phrase qu'elle dut le prier de répéter : il lui proposait de dîner. Elle accepta sans le remercier.

Une demi-heure plus tard, il avait apporté et dressé une table basse – nappe fantaisie et assiettes en porcelaine rouge sombre. Elle avait déniché des coussins et un épais matériel de couchage derrière le rideau, suspendu ses vêtements à la tringle et aux patères qu'elle avait aussi trouvées derrière le rideau et posé ses livres et ses carnets de note sur le parquet ciré, sous l'unique lampe ; à présent, elle était assise sur le tapis, sans rien faire. Elle appréciait le sentiment d'espace qu'offrait la pièce par sa surface, sa hauteur et sa quiétude.

Le garçon lui servit de la volaille rôtie, des légumes rôtis, des céréales blanches au goût de maïs, et un thé tiède, aromatique. Elle mangea et but le tout, assise sur le tapis soyeux. Deux fois, le garçon passa la tête dans la pièce sans mot dire pour voir si elle avait besoin de quoi que ce soit.

— Dites-moi le nom de ces céréales, s'il vous plaît.

Non. Erreur.

— Mais d'abord, dites-moi votre nom.

— Akidan, chuchota-t-il. Et ça, c'est du tuzi.

— C'est très bon. Je n'en avais jamais mangé. On en cultive par ici ?

Akidan hocha la tête. Il avait un visage doux et fort, encore enfantin, mais qui laissait discerner l'homme qu'il serait.

— C'est bon pour le bois, murmura-t-il.

Sutty acquiesça d'un air sagace.

— Et délicieux, ajouta-t-elle.

— Merci, yoz.

Yoz. Un terme défini par la Corporation comme ressortissant au discours servile et proscrit depuis cinquante ans au moins. Il signifiait à peu près prochain (et prochaine), au sens de compagnon (et compagne). Sutty ne l'avait jamais entendu prononcer, sinon sur les bandes grâce auxquelles elle avait appris la langue, sur Terre. Quant à « bon pour le bois », s'agissait-il également d'une détestable survivance des temps anciens ? Elle le saurait peut-être demain. Ce soir, elle allait prendre un bain, dérouler son lit et dormir dans le noir, dans le silence béni de ces montagnes.

Quelqu'un, sans doute Akidan, donna un petit coup à la porte, la guidant vers le petit déjeuner que contenait un plateau sur pieds posé dans le couloir. Il y avait une grosse tranche de fruit émincée et épépinée, des bouts d'un aliment saumuré, jaune et piquant, dans une soucoupe, un gâteau friable, grisâtre, et une grande tasse sans anse contenant un thé chaud, au goût piquant qu'elle détesta d'abord et finit par trouver agréable. Le fruit et le gâteau, frais, délicats, la régalèrent. Elle laissa les petits morceaux jaunes saumurés. Lorsque le garçon vint chercher le plateau, elle lui demanda le nom de tout, car la nourriture, présentée avec soin, ne ressemblait en rien à ce qu'elle avait mangé à la capitale. L'aliment saumuré, c'était de l'abid, lui dit Akidan.

— C'est pour le matin, pour aider le fruit à passer.

— Il vaut mieux que j'en mange, alors ?

Il sourit, gêné.

— Ça aide à équilibrer.

— Je vois. D'accord, je le mange.

Elle le mangea. Akidan parut satisfait.

— Je viens de très loin, Akidan, dit-elle.

— De Dovza-Ville.

— De plus loin. D'un autre monde. La Terre.

— Ah.

— J'ignore donc la façon dont on vit ici. J'aimerais te poser toutes sortes de questions. Ça ne te dérange pas ?

Il eut un geste très adolescent, mi-hochement de tête, mi-haussement d'épaules. Quel que soit le sens qu'il lui donnait, il acceptait avec aplomb le fait qu'une Observatrice de l'Ékumen, une outremondaine qu'il aurait pu s'attendre à ne voir que sous la forme d'une image électronique émise de la capitale, vive sous son toit. Pas trace de la xénophobie patente chez l'homme désagréable rencontré sur le bateau.

La tante d'Akidan, l'infirme qui semblait toujours percluse de légères souffrances, parlait peu, souriait moins, mais montrait la

même acceptation tranquille, sans équivoque. Sutty prit ses dispositions avec elle pour garder sa chambre deux semaines ou plus. Elle s'était demandé si elle était la seule cliente de la pension ; en visitant la maison, elle ne vit qu'une chambre d'hôte, la sienne.

En ville, l'entrée et la sortie de chaque hôtel, pension, restaurant, boutique, magasin, bureau ou bâtiment officiel lisait votre puce d'identité, le LIZ, un équipement capital qui garantissait votre existence en tant que producteur-consommateur dans les bases de données de la Corporation. On lui avait attribué le sien lors des longues procédures d'admission à l'astroport. Sans lui, l'avait-on avertie, elle n'aurait pas d'identité sur Aka. Elle ne pourrait pas louer de chambre, retenir un robotaxi, acheter à manger au marché ni payer son repas au restaurant, ni pénétrer dans un bâtiment public sans déclencher une alarme. De manière générale, les Akiens se le faisaient implanter dans le poignet gauche. Elle avait choisi de le porter en bracelet. Tandis qu'elle discutait avec la tante d'Akidan dans la minuscule réception, elle se vit chercher du regard le lecteur de LIZ, le bras gauche levé dans la posture universelle. Mais la femme avait fait pivoter son fauteuil vers un comptoir massif garni de douzaines de petits tiroirs. Après quelques erreurs acceptées de bon gré et plusieurs moments de réflexion, elle localisa celui qu'elle cherchait et en sortit un carnet à souche poussiéreux dont elle détacha un formulaire. Elle refit pivoter son fauteuil et tendit le papier à Sutty afin que celle-ci le remplisse à la main. Il était si vieux qu'il avait tendance à se désagréger, mais il comportait bel et bien un emplacement où inscrire son code LIZ.

— Yoz, s'il vous plaît, dit Sutty pour attirer l'attention de la femme avant d'enchaîner par une nouvelle formule tirée des *Exercices avancés*, comment dois-je m'adresser à vous ?

— Je m'appelle Iziézi. S'il vous plaît, comment dois-je m'adresser à vous, yoz et deybériennduine ?

Bienvenue-sous-mon-toit. Un joli mot.

— Je m'appelle Sutty, yoz et gentille aubergiste.

Le second terme, improvisé, parut faire son office.

Les traits tirés du visage mince se décrispèrent un peu. Quand Sutty rendit le formulaire à la femme, celle-ci plaqua ses deux mains jointes sur son plexus solaire, avec une légère inclinaison de tête, très formelle cependant : salut proscrit par-dessus tout. Sutty le lui rendit.

En partant, elle vit Iziézi ranger le carnet à souche et le formulaire dans un autre tiroir. La Corporation, semblait-il, ignorerait, du moins pendant quelques heures, où résidait au juste l'individu /EX/ HH 440 T 386733849 H 4/4939.

J'ai échappé à la toile, se dit Sutty, qui sortit.

Si la pénombre régnait à l'intérieur de la maison, les lucarnes

placées en haut des murs ne montrant qu'un azur éclatant, la clarté du jour l'aveugla. Les murs blancs, les tuiles vernissées, les rues abruptes dallées d'ardoise, tout reflétait la lumière du soleil. Au-dessus des toits, vers l'est, quand elle retrouva une vision normale, elle aperçut un autre mur blanc d'une hauteur vertigineuse – rideau ondulant qui masquait la moitié du ciel. Elle le contempla, interdite, en clignant des yeux. Un nuage ? Une éruption volcanique ? Une aurore boréale en plein jour ?

— La mère, dit un petit homme édenté.

La peau couleur de poussière, il lui souriait au milieu de la rue, campé derrière une charrette à bras à trois roues.

Sutty le regarda en cillant.

— La mère d'Éréha, expliqua-t-il en désignant la paroi lumineuse. Silong. Hein ?

Le mont Silong. Sur la carte. Le point culminant de la chaîne des Sources et du Grand Continent d'Aka. Oui. La pente du terrain le leur avait dissimulé tout le temps qu'ils remontaient le fleuve. D'ici, on en discernait peut-être la moitié supérieure, un éclat en dents de scie au-dessus duquel flottait, plus imposant encore, titanesque, éthéré, un pic cornu qui se fondait presque dans la lumière dorée. À son sommet flottaient des pennons de neige soulevés par le vent incessant.

Tandis qu'ils le fixaient, le charretier et elle, d'autres firent halte pour les aider à regarder. C'est en tout cas l'impression qu'elle en retira. Sachant tous à quoi Silong ressemblait, ils pouvaient l'aider à le voir. Ils prononcèrent le nom de la montagne, l'appelèrent Mère en désignant le fil scintillant du fleuve au bas de la rue. L'un d'eux dit :

— Tu irais sur Silong, yoz ?

Maigres, petits, avec les joues rebondies et les yeux plissés des montagnards, les dents gâtées, vêtus d'habits rapiécés, la peau de leurs longues mains fines et de leurs pieds rendue rugueuse et grossière par le froid et les plaies, ils étaient du même brun qu'elle.

— Là-haut ?

Elle les regarda et, les voyant tous lui sourire, ne put s'empêcher de leur sourire en retour.

— Pourquoi ? ajouta-t-elle.

— Sur Silong, on vit éternellement, dit une femme noueuse dont le sac à dos regorgeait de ce qui ressemblait à des pierres ponces.

— Il y a des grottes, dit un homme au visage jaunâtre couturé de cicatrices. Des grottes pleines d'existence.

— Du sexe bien chouette ! dit le charretier dans un éclat de rire général. Du sexe qui dure trois cents ans.

— C'est trop haut, dit Sutty. Comment monter si haut ?

Ils lui sourirent tous largement et dirent à l'unisson :

— En volant !

— Un avion pourrait se poser là-dessus ?

Ils gloussèrent, secouèrent la tête.

— Nulle part, dit la femme noueuse.

— Aucun avion, dit l'homme jaunâtre.

Et le charretier d'ajouter :

— Après trois cents ans de sexe, n'importe qui volerait !

Ils turent soudain leurs rires, et vacillèrent comme des ombres, et disparurent, et il n'y avait plus que le charretier, déjà à mi-pente, et Sutty qui regardait le Moniteur.

Il semblait immense. Il n'était pas de haute taille, mais ici il dominait tout. Sa peau, sa chair, se démarquait de celle des gens d'ici, plus lisse, comme du cuir, voire du plastique, et avec sa tenue, tunique et jambières bleu et marron clair propres et repassées, cet uniforme pareil à tout uniforme, il paraissait tout aussi déplacé qu'elle à Okzat-Ozkat. C'était un étranger.

— Il est interdit de mendier, dit-il.

— Je ne mendiais pas.

Il marqua une courte pause, puis :

— Vous m'avez mal compris. N'encouragez pas les mendiants. Ce sont des parasites. Il est interdit de donner l'aumône.

— Personne ne mendiait.

Il la salua de son bref hochement de tête – très bien, tenez-le-vous pour dit – et se détourna.

— Merci beaucoup pour votre charme et pour votre courtoisie ! dit Sutty dans sa propre langue natale.

Erreur, erreur. Elle devait éviter le sarcasme, quelle que soit la langue employée, même si le Moniteur n'avait pas remarqué le ton de sa voix. Il était insupportable, mais cela n'excusait pas l'attitude de Sutty. Si elle voulait obtenir des informations, il lui fallait conserver les bonnes grâces des officiels locaux ; si elle voulait apprendre quoi que ce soit, elle devait se garder de porter des jugements. La vieille devise des loinvoyageurs : *L'opinion tue la réceptivité.* Peut-être ces passants étaient-ils, en réalité, des mendiants. Comment aurait-elle pu avoir une certitude ? Elle ne savait rien, rien de cet endroit, rien de ces gens.

Elle partit explorer Okzat-Ozkat avec la détermination, toute d'humilité, de n'avoir aucune opinion à son propos.

Les édifices modernes – prison, préfectures civile et de district, bureaux de l'agriculture, de la culture, des mines, institut de formation des maîtres, lycée – ressemblaient aux bâtiments administratifs des autres villes qu'elle avait vues : des blocs massifs, sans apprêt. Ici, ils n'étaient que d'un ou deux étages, mais ils dominaient tout, comme le Moniteur. Le reste de la ville était petit, subtil, sale, fragile. Des murs de maison bas, peints en rouge ou en orange, des lucarnes placées

juste sous les avant-toits, des toits de tuiles rouges ou vert olive dont les angles s'ornaient de spirales et dont des animaux fantastiques en céramique relevaient les coins en les serrant dans leur gueule ; des échoppes aux murs intérieurs et extérieurs couverts d'inscriptions dans la vieille écriture idéographique, blanchies, mais ressortant sous la chaux, et presque lisibles de manière subliminale. Des rues et des escaliers abrupts dallés d'ardoise, menant à des portes fermées, peintes en rouge et bleu et chaulées. Des ateliers en plein air où des hommes tissaient de la corde ou taillaient de la pierre. Des bandes de jardinets entre les maisons, où des vieilles femmes bêchaient, désherbaient, géraient le flux de leurs minuscules systèmes d'irrigation. Quelques voitures, sur le port ou garées près des grands bâtiments blancs, mais, dans les rues, des piétons, parfois poussant des brouettes ou tirant des chariots à bras. Et, instant d'émerveillement, une caravane arrivant de la campagne : de grandes éberdines qui tiraient des charrettes à deux roues surmontées de toits de tente à franges vertes, et deux autres de ces animaux, plus gros encore, de la taille d'un poney, des cloches nouées à la longue laine de leur cou, montés chacun par une femme en long manteau rouge assise, impassible, sur une haute selle à cornes.

Le défilé, dans un concert de tintements, passa devant la façade de la Préfecture de district, lambeau désinvolte du passé sous le regard aveugle du futur. Mêlée d'exhortations, une musique censée inspirer les foules beuglait depuis le toit du bâtiment. Sutty suivit la caravane sur quelques pâtés de maisons et la regarda s'arrêter au bas d'un grand escalier. Des passants s'arrêtèrent, toujours affables, avec cet air de vouloir l'aider, elle, à regarder, sans mot dire. Des gens sortis par les portes bleu et rouge descendirent l'escalier pour accueillir les cavalières et porter leurs bagages. Un hôtel ? La résidence des propriétaires de la caravane ?

Elle remonta vers l'une des échoppes qu'elle avait vues dans la partie haute de la ville. Si elle avait bien compris les annonces qui entouraient la porte, la boutique vendait des lotions, des onguents, des odeurs et des fertilisants. L'achat d'un peu de crème pour les mains lui laisserait peut-être le temps de lire certaines des écritures anciennes, proscrites, qui s'étalaient sur les murs du sol au plafond. Sur la façade, elles avaient été chaulées, puis recouvertes d'inscriptions en graphie moderne, suffisamment passées pour lui permettre de déchiffrer certains des mots sous-jacents. C'est là qu'elle avait lu « odeurs et fertilisants ». Des parfums, sans doute, et… et quoi ? La fertilité ? Des remèdes contre la stérilité, peut-être ? Elle entra.

Aussitôt, elle se retrouva baignée d'odeurs – fortes, suaves, piquantes, inconnues. Épices et pénombre. Elle eut l'étrange sensation de voir pictogrammes et idéogrammes qui recouvraient les murs de leurs courbes épaisses en noir et bleu roi fluctuer, de les voir non pas

tressauter telle une écriture aperçue du coin de l'œil, mais grandir et rapetisser doucement, régulièrement, comme s'ils respiraient.

La pièce haute de plafond était éclairée par les lucarnes usuelles et garnie de meubles à tiroirs. Une fois accoutumée à l'obscurité, elle avisa un vieil homme maigre debout à un comptoir sur sa gauche. Derrière lui, à hauteur de sa nuque, deux caractères se détachaient nettement du mur. Elle les lut d'instinct et leurs divers sens se manifestèrent plus ou moins en même temps : *éminent/sommet/ chapeau de feutre/baisser les yeux/entamer une ascension,* et *deux/ dualité/côtés/ reins/joindre/séparer.*

— Yoz et deybériennduine, puis-je vous être utile ?

Elle lui demanda un onguent ou une lotion pour la peau sèche. Hochant la tête d'aimable façon, il se mit à fouiller ses milliers de petits tiroirs, de l'air serein de qui finira par trouver ce qu'il veut, comme Iziézi dans son bureau.

Sutty put ainsi lire les murs, mais cette fluctuation illusoire continuait à la gêner, et elle peinait à déchiffrer les inscriptions. Contrairement à ce qu'elle avait cru de prime abord, il ne devait pas s'agir de publicités, mais de recettes, de sorts, de citations. Il était souvent question de racines et de branches. Un symbole qu'elle aurait traduit par *sang*, s'il n'avait été paré d'un qualificatif Élémentaire différent, de sorte qu'il signifiait peut-être *lymphe* ou *sève.* Des termes comme : « les cinq des trois, les trois des cinq ». Alchimie ? Médecine, prescriptions, charmes ? Ce dont elle était sûre, c'était de se trouver en présence de mots anciens, et de sens anciens, de lire le passé d'Aka pour la première fois. Et elle n'y comprenait rien.

À en juger par son expression, le propriétaire trouva un tiroir à sa convenance. Il en fixa le contenu du regard durant un moment d'un air satisfait avant d'en extraire un bocal en argile non vitrifié qu'il posa sur le comptoir. Puis il repartit à fouiller les tiroirs démunis d'étiquettes jusqu'à en choisir un autre qui lui plaisait. Il l'ouvrit, regarda dedans et, au bout d'un moment, en sortit une boîte en carton doré qu'il emporta dans l'arrière-salle. Il finit par revenir porteur de la boîte, d'un pot vitrifié de couleur vive, et d'une cuillère, et il plaça ces objets en rang sur le comptoir. À l'aide de la cuillère, il transféra un peu du contenu du pot non vitrifié dans le pot vitrifié, essuya l'ustensile avec un chiffon rouge qu'il tira de sous le comptoir, versa dans le pot vitrifié deux cuillerées de la fine poudre pareille à du talc que renfermait la boîte dorée, et entreprit de touiller sa mixture avec une infinie patience.

— Cela rendra l'écorce bien lisse, dit-il.

— L'écorce, répéta Sutty.

Il sourit et, posant la cuillère, se lissa le dos de la main avec la paume de l'autre.

— Le corps ressemble à un arbre ?

— Ah, dit-il de la façon dont Akidan l'avait dit.

Un assentiment, assorti d'une certaine réserve. Oui, mais pas tout à fait. Oui, mais on n'utilise pas ce mot. Oui, mais inutile d'en parler. Un oui assorti d'une échappatoire.

— *Dans le nuage noir qui descend du ciel… l'arbre… fourchu… deux fois fourchu… ?*

Sutty s'efforçait de déchiffrer une inscription effacée, mais magnifiquement dessinée, en haut d'un des murs.

Il abattit une main à grand bruit sur le comptoir et se plaqua l'autre sur les lèvres.

Sutty tressaillit.

Ils se dévisagèrent. Le vieil homme abaissa sa main. Malgré sa réaction, il paraissait toujours serein. Peut-être souriait-il.

— Pas à haute voix, yoz, souffla-t-il.

Sutty continua de le dévisager, puis ferma la bouche.

— De vieux décors, voilà tout, poursuivit-il. Du papier peint désuet. Des points et des traits dénués de sens. Il vit des gens désuets par ici. Ils laissent ces vieux décors au lieu de repeindre les murs en blanc tout propre. En blanc muet. Le silence est une chute de neige. Bien, yoz et honorable cliente, cet onguent permet à la peau de mieux respirer. Voulez-vous l'essayer ?

Elle trempa son doigt dans le pot et étala un peu de crème de couleur pâle sur ses mains.

— Oh, parfait. Et quelle bonne odeur ! Comment cela s'appelle-t-il ?

— Le parfum, c'est de l'herbe immimi, la composition de l'onguent, un secret, et le prix, rien.

Sutty avait pris le pot et l'admirait ; il s'agissait sans nul doute d'une pièce antique, en verre massif verni, nantie d'un couvercle qui se vissait, une véritable œuvre d'art.

— Oh, non, non, non, dit-elle.

Mais le vieil homme leva ses mains jointes comme l'avait fait Iziézi et baissa la tête avec tant de dignité qu'elle n'eut pas le courage de protester davantage. Elle imita son geste. Puis elle sourit et demanda :

— Pourquoi ?

— …*l'arbre à foudre deux fois fourchu s'élance du sol*, dit-il d'une voix presque inaudible.

Après un temps, elle leva les yeux vers l'inscription et vit qu'elle s'achevait par les mots qu'il venait de prononcer. Leurs regards se croisèrent de nouveau. Puis il se retira dans son recoin obscur et, son cadeau serré entre ses mains, elle sortit et cilla face à l'éclat du jour.

Elle s'interrogea tout au long du dédale de rues qu'elle descendait

pour regagner son auberge. Il semblait que le Mobile d'abord, le Moniteur ensuite et enfin le Fertiliseur, ou quel que soit son nom, l'avaient cooptée sans difficulté, impliquée dans leur projet sans lui dire de quoi il retournait. Tong : trouvez les gens qui savent les histoires et faites-moi part de vos découvertes. Le Moniteur : évitez les dissidents réactionnaires et faites-moi part de vos découvertes. Quant au Fertiliseur, avait-il acheté son silence ou récompensé ses paroles ? Elle penchait pour la seconde option. Si elle avait une certitude, c'était que son ignorance des tenants et aboutissants de la situation représentait un danger, pour elle-même ou pour d'autres personnes.

Avide de puissance technologique et de liberté intellectuelle, le gouvernement de ce monde avait mis le passé hors la loi. Elle ne sous-estimait pas l'hostilité de l'État corporatiste akien envers les « vieux décors » et ce qu'ils signifiaient. Habitudes, mœurs, manières, idées et dévotions ancestrales ne pouvaient, aux yeux d'un pouvoir qui avait proscrit l'histoire, la tradition et les coutumes, qu'apparaître comme propagatrices de fléaux, cadavres puants à brûler ou à enterrer. Il fallait effacer l'écriture qui les préservait.

Si les films éducatifs et les quasis historiques qu'elle avait étudiés à la capitale se fondaient sur des faits réels, ce qui devait être le cas, au moins partiellement, les spectateurs actuels avaient vu de leur vivant des hommes et des femmes écrasés par la chute des murs de leurs temples, brûlés vifs avec les livres qu'ils essayaient de sauver, emprisonnés à vie pour avoir enseigné la sédition passéiste et l'idéologie réactionnaire. Films et quasis, pour glorifier la guerre contre hier, dépeignaient bombardements, autodafés et destructions en termes épiques. De vaillants jeunes gens des deux sexes se libéraient de parents stupides, de prêtres malhonnêtes, de maîtres superstitieux, de suppôts de la réaction, et brûlaient sans sourciller la forêt pestilentielle de l'erreur pour planter le verger de la vérité ; dénonçaient le vil professeur cachant un dictionnaire d'idéogrammes sous son lit ; faisaient sauter les sales nids où s'entassaient les poisons de l'ignorance ; abattaient les fragiles remparts de la superstition ; et, main dans la main, prenaient la tête de la Marche vers les Étoiles afin de guider leurs camarades producteurs-consommateurs.

Derrière la rhétorique spécieuse et bouffie, elle devinait une passion, une souffrance bien réelle, des deux côtés. Cela allait sans dire. Elle était une enfant de la violence, ainsi que Tong l'avait souligné. Pourtant, elle avait du mal à se faire à l'idée qu'ici, ironie du sort, tout se passait à l'inverse de ce qu'elle avait connu jadis, en une sorte de négatif : c'étaient les croyants les persécutés.

Mais chacun avait foi en sa propre croisade : terroristes séculiers, terroristes religieux, où était la différence ?

Un seul trait inhabituel l'avait frappée dans ce torrent de

propagande issu des ministères de l'information et de la Poésie, le fait que les héros de ces contes moraux aillent par deux : frère et sœur, fiancés, mari et femme. Un couple d'amants était, bien sûr, hétérosexuel. Le gouvernement ne laissait rien au hasard dans sa lutte contre la « déviance ». Tong l'avait avertie dès leur première rencontre :

— Nous devons nous conformer à l'usage. Aucune discussion, aucune remise en question possible. Tout ce qui pourrait être interprété comme des avances à l'égard d'une personne du même sexe est un crime. Comme c'est triste… comme c'est assommant. Les pauvres gens !

Il avait soupiré à l'idée de la souffrance des bigots et des puritains ; de leur souffrance, et de leur cruauté.

Cet avertissement s'était révélé inutile, puisqu'elle ne rencontrait les gens que dans l'exercice de leurs fonctions, mais, bien entendu, elle en avait tenu compte ; et cet état de fait avait participé de sa terrible déception initiale, de son découragement. Les usages et la langue de l'Aka d'avant l'État corporatiste, qu'elle avait appris sur Terre, l'avaient amenée à penser qu'elle allait aborder une société libérée en matière de sexualité et de hiérarchie des sexes. La société de son propre coin de Terre demeurait corsetée par un système de castes sexuelles et sociales renforcé par la misogynie et l'intolérance des Unistes. Nulle part sur la planète, même dans les Enclaves, on n'évitait cette chape. L'un des motifs de son choix d'Aka comme spécialité, de son apprentissage de ses langues, c'était, ainsi que Pao et elle l'avaient lu, que tous les usages indiquaient une société sans domination d'un sexe sur l'autre où l'hétérosexualité n'était ni obligatoire, ni même privilégiée. Cela avait peut-être été le cas, mais tout avait changé durant les années qu'avait duré son voyage spatial. À son arrivée ici, elle avait dû renouer avec la prudence, la discrétion, la dissimulation. Et sans doute avec le danger.

Alors, pourquoi s'efforçaient-ils tous de la recruter, de l'utiliser ? Elle n'avait rien d'une perle.

Les motivations de Tong semblaient, au premier abord, évidentes : il avait sauté sur l'occasion d'envoyer quelqu'un explorer à son gré et l'avait choisie parce qu'elle maîtrisait la langue, l'écriture ancienne, et saurait identifier ce qu'elle trouverait. Mais qu'était-elle censée faire de ses éventuelles découvertes ? Il s'agirait de contrebande. De biens illicites. De sédition anticorporatiste. Il avait approuvé sa décision d'effacer les fragments de vieux livres transmis par ansible. Et il voulait qu'elle archive le même type de matériel ?

Quant au Moniteur, il faisait l'important. Ce devait être un plaisir, pour un poids moyen de l'orthodoxie culturelle, de donner des ordres à une authentique étrangère, à une Observatrice de l'Ékumen : fuyez

les parasites… ne quittez pas la ville sans ma permission… référez-en au patron, moi…

Et le Fertiliseur ? Elle restait persuadée qu'il savait qui elle était, et que son cadeau allait au-delà de la simple courtoisie envers une inconnue. Mais dans quel but ?

Étant donné son ignorance, si elle laissait l'un d'entre eux contrôler ses actes, elle risquait de faire du mal. Mais si elle tentait une action d'éclat, elle ferait du mal, sans aucun doute. Elle devait patienter, attendre, observer, apprendre.

Tong lui avait donné un mot de code à inclure dans un message en cas de problème : le terme « dévolution ». Mais il ne s'attendait guère à des difficultés. Les Akiens adoraient leurs invités étrangers, les vaches dont ils trayaient le lait de la technologie. Il ne fallait pas qu'elle laisse la prudence la paralyser. Okzat-Ozkat était une ville pauvre, un petit bourg provincial que le progrès sur Aka tirait vaille que vaille dans son sillage et qui restait assez à la traîne pour conserver des vestiges du mode de vie ancestral. La Corporation avait consenti à laisser un outremondain y séjourner parce que la région était reculée, voire arriérée, mais pittoresque. Tong, en l'envoyant ici, suivait son intuition ou espérait découvrir sous la chape monolithique et univoque de la réussite d'Aka des traces de ce que l'Ékumen chérissait : le caractère des gens, leur mode de pensée, leur histoire. L'État corporatiste voulait oublier, dissimuler, proscrire, enfouir tout cela et ne serait pas ravi qu'elle le retrouve. Mais il était loin le temps où les réfractaires étaient enterrés ou brûlés vifs. Non ? Le Moniteur irait de ses fanfaronnades et de ses intimidations, mais que pouvait-il faire ?

À elle, rien ou presque. Aux gens qu'elle rencontrait et qui lui parlaient, bien pis, peut-être.

Calme-toi. Écoute. Écoute ce qu'ils ont à dire.

À cette altitude, l'air était sec. Froid à l'ombre, chaud au soleil. Elle fit halte dans une cafétéria près de l'institut de formation des maîtres, acheta une bouteille de jus de fruit et l'emporta à une table en terrasse. Comme d'habitude, les haut-parleurs noyaient la place sous un déluge de musiques entraînantes, d'exhortations, de nouvelles des récoltes, de statistiques de production, des conseils de santé. Elle devait décoder ce bruit, trouver son sens caché.

Celui-ci résidait-il dans son caractère incessant ? Les Akiens redoutaient-ils le silence ?

Autour d'elle, personne ne paraissait redouter quoi que ce soit. Ses voisins, des étudiants vêtus de l'uniforme vert et rouille de l'Éducation, qui possédaient les joues rebondies et la structure osseuse délicate des passants âgés, mais aussi la carrure et l'éclat d'une jeunesse sûre de soi, bavardaient et s'interpellaient sans lui prêter

attention. Toute femme âgée de plus de trente ans leur était une étrangère.

Ils mangeaient ce qu'elle mangeait à la capitale, des plats préparés salés-sucrés enrichis en protéines, et buvaient de l'akakafi, une boisson chaude indigène rebaptisée d'un nom semi-terrien. La Corporation le commercialisait sous la marque Poudrétoile, qu'on retrouvait partout. Noir, doux-amer, l'akakafi contenait un singulier mélange d'alcaloïdes, de stimulants et de calmants. Sutty détestait son goût et la sensation duveteuse qu'il laissait sur sa langue, mais elle avait appris à le supporter, car boire un akakafi était un des rares rituels sociétaux que les habitants de Dovza-Ville se permettaient, de sorte qu'ils y tenaient. « Une petite tasse d'akakafi ? » criaient-ils dès votre arrivée à la maison, au bureau, à la réunion. Refuser, c'était les rejeter, voire les insulter. Une bonne part des conversations tournaient autour de l'akakafi : quel était le meilleur (pas le Poudrétoile, bien sûr), où on le cultivait, où on le transformait, comment on le préparait. Chacun se vantait du nombre de tasses bues dans la journée, comme si cette dépendance bénigne était digne d'éloges. Ces jeunes Éducateurs en absorbaient des litres.

Elle les écouta donc évoquer examens, mentions, et voyages d'agrément. Personne ne parlait de lecture, ni de la teneur des cours, à part deux étudiants, non loin d'elle, qui discutaient de la meilleure façon d'apprendre aux enfants de la maternelle à utiliser les toilettes. Le garçon soutenait que la honte constituait la meilleure incitation. « Essuie-les et souris », répondit la fille. Son interlocuteur, irrité, se lança alors dans un véritable discours sur la nécessaire intégration dans le groupe, l'apprentissage de l'éthique et le laxisme en matière d'hygiène.

Sur le chemin du retour, Sutty se demanda si la culture akienne se basait sur la culpabilité, la honte ou un sentiment spécifique. Comment se pouvait-il que tout le monde veuille aller dans la même direction, parler la même langue, croire aux mêmes valeurs ? Par peur d'être mauvais, ou par peur d'être différent ?

Mais elle en revenait à la peur. C'était son problème, pas le leur.

Elle trouva son hôtesse infirme installée sur le pas de sa porte. Elles se saluèrent timidement, en usant de formules de politesse illégales. Pour faire la conversation, Sutty dit :

— J'adore vos thés. Bien meilleurs que l'akakafi.

Si Iziézi ne plaqua pas une main sur son accoudoir ni l'autre sur sa bouche, elle tressaillit, et dit « Ah ! » du même ton que le Fertiliseur. Après un long silence, elle répondit, prudemment, en raccourcissant le mot inventé :

— Mais l'akafi vient de votre pays.

— Certains peuples de la Terre boivent un breuvage similaire. Pas

le mien.

Iziézi semblait tendue. Le thème paraissait ardu.

Si chaque sujet était un champ de mines, se dit Sutty, il n'y avait qu'à se frayer un chemin parmi les explosions.

— Vous non plus, vous n'aimez pas ça ?

Iziézi grimaça. Après un âpre silence, elle déclara :

— C'est mauvais pour les gens. Ça assèche la sève et ça désorganise la circulation. Les gens qui boivent de l'akafi, ils ont les mains qui tremblent, le cœur qui bat trop vite. En tout cas, c'est ce qu'on disait. Avant. Il y a longtemps. Ma grand-mère le disait. Tout le monde en boit maintenant. C'était une de ces vieilles règles, vous voyez. Les règles modernes ont changé. Les gens modernes aiment l'akafi.

Prudence ; confusion ; conviction.

— Au début, je n'aimais pas le thé du petit déjeuner, et puis si. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça fait ?

Le visage d'Iziézi se détendit.

— C'est du bézit. Il enclenche la circulation et réunit. Il rafraîchit un peu le foie, aussi.

Sutty, faute de savoir la traduction d'« herboriste », dit :

— Vous êtes… professeur d'herbes.

— Ah !

L'explosion d'une petite mine. Un petit avertissement.

— Les professeurs d'herbes sont respectés et honorés, dans mon pays, dit Sutty. Beaucoup sont médecins.

Iziézi ne répondit rien, mais, peu à peu, son visage se détendit de nouveau.

Alors que Sutty se détournait pour entrer, l'infirme dit :

— Je vais au cours de sport dans quelques minutes.

De sport ? Sutty jeta un coup d'œil sur les bâtonnets immobiles qui pendaient aux genoux d'Iziézi.

— Si vous n'en avez pas trouvé et que vous voulez venir…

La Corporation encourageait la gymnastique. Chacun à Dovza-Ville appartenait à un Gymnogroupe et fréquentait un cours d'éducation physique. Plusieurs fois par jour, les haut-parleurs beuglaient une musique martiale et des « Un ! Deux ! », et usines et bâtiments administratifs déversaient dans les rues et les cours leurs producteurs-consommateurs prêts à sauter, à s'étirer, se fléchir et se balancer à l'unisson. En sa qualité d'étrangère, Sutty avait presque toujours réussi à éviter ces groupes ; mais elle avisa le visage usé d'Iziézi et dit :

— J'aimerais beaucoup.

Elle alla trouver une place d'honneur pour son joli pot d'onguent dans sa salle de bains et passer un pantalon ample à la place de son

caleçon. Quand elle sortit, Iziézi s'appuyait sur des béquilles pour se hisser dans un petit fauteuil roulant électrique de fabrication corporatiste et de modèle Spatial. Sutty loua sa conception.

— Il fonctionne bien en terrain plat, dit Iziézi.

Et l'infirme de remonter, non sans à-coups, la rue en pente au pavé disjoint, escortée par Sutty, qui l'assistait dès que le fauteuil se coinçait, soit tous les deux mètres environ. Elles arrivèrent devant un bâtiment bas, avec des lucarnes sous l'avant-toit et une double porte. Jadis, un des panneaux avait été rouge, l'autre bleu. Le motif de nuages bleus et rouges peints dessus transparaissait en rose et gris spectraux sous les couches de chaux. Iziézi fonça droit sur la porte, dont les deux battants s'ouvrirent à la volée sous le choc. Sutty entra à sa suite.

À l'intérieur, il faisait, semblait-il, noir comme dans un four. Si Sutty s'habituait à ces passages de la pénombre du dedans à l'éclat aveuglant du dehors et vice versa, ce n'était pas le cas de ses yeux. Une fois entrée, Iziézi marqua une pause pour lui laisser le temps de retirer ses chaussures et de les poser sur une étagère, au bout d'une file indistincte de chaussures toutes pareilles modèle Vers-les-astres en toile noire, bien entendu. Puis l'infirme se lança sans sourciller à vive allure sur une longue rampe descendante qui la déposa devant un banc contre lequel elle gara son fauteuil avant de se hisser dessus. Il paraissait placé en bordure d'un vaste tapis qui se perdait dans l'obscurité ouatée.

Sutty discernait de vagues silhouettes assises en tailleur ici et là sur le tapis. Il y avait un unijambiste calé sur le banc près d'Iziézi, laquelle posa ses béquilles et leva les yeux sur elle avant de tapoter le tapis. La porte s'ouvrit et se referma sur un nouveau venu ; Sutty aperçut, dans la brève clarté grise, le beau sourire d'Iziézi, vision étonnante et touchante.

Elle s'installa, en tailleur, les mains dans son giron. Pendant un long moment, rien ne se passa. Ça n'avait rien de commun avec les cours de sport auxquels elle avait pu assister et ça lui convenait d'autant mieux. Les participants entraient par un ou par deux, en silence. Lorsqu'elle finit d'accommoder, elle constata que la pièce était immense, et sans doute presque entièrement souterraine. Ses longues lucarnes à ras de plafond, faites d'un verre bleuté épais, ne laissaient filtrer qu'une lumière diffuse. Le plafond, quant à lui, formait un dôme, ou une série d'arches ; c'est à peine si elle distinguait ses poutres sombres, ramifiées. Elle réprima sa curiosité et se concentra sur sa respiration tout en tâchant de rester lucide.

Hélas, en ce qui la concernait, méditation et sommeil semblaient toujours devoir aller de pair. Le simple fait que son voisin le plus proche commence à fluctuer à l'instar des idéogrammes sur le mur de

la boutique du Fertiliseur n'éveilla en elle qu'un intérêt songeur. En se redressant un peu, elle constata qu'il levait les bras de façon à faire entrer en contact le dos de ses mains au-dessus de sa tête, puis les baissait en suivant un rythme lent et régulier accordé sur sa respiration. Iziézi et d'autres l'imitaient sur un rythme plus ou moins semblable. Cette gestuelle sereine, silencieuse, évoquait des méduses dans un aquarium peu éclairé. Elle se joignit à la pulsation générale.

Un par un, ici et là, des participants ajoutaient d'autres mouvements, tous sur le rythme lent d'une respiration. Il y avait des temps de repos, puis la fluctuation, étirer relâcher, inspirer expirer, recommençait, une vague silhouette après l'autre. Un son, doux, très doux, accompagnait l'exercice, murmure rythmique sans paroles, musique du souffle sans origine apparente. À l'autre bout de la salle, une silhouette grandit peu à peu, blanchâtre, ondulante : un homme ou une femme debout, accomplissant les mouvements de bras en se penchant en avant, en arrière ou sur le côté. Deux ou trois autres personnes se levèrent tout aussi souplement, comme dépourvues de charpente osseuse, et, les mains tendues, se balancèrent, sans décoller un pied du sol, évoquant plus que jamais une faune ou une flore marine enracinée – anémones, forêt d'algues –, tandis que l'incessante mélopée qui hésitait au seuil de l'audible montait et descendait, telle la houle…

Lumière, bruit – fracas et blancheur, comme si le toit avait été arraché. Des ampoules carrées nues brillaient d'un éclat aveuglant, pendues à des voûtes poussiéreuses. Sutty resta assise, horrifiée, alors que, tout autour d'elle, les gens se levaient d'un bond pour sautiller, caracoler, décocher des coups de pied en l'air, et qu'une voix rauque hurlait :

— Un ! Deux ! Un ! Deux ! Un ! Deux !

Elle tourna la tête vers Iziézi qui, assise sur son banc, marionnette au bout de ses fils, frappait l'air de ses poings, un, deux, un, deux. Son voisin unijambiste battait la mesure avec sa béquille en criant la cadence.

Croisant son regard, Iziézi lui fit signe de se lever.

Elle se leva donc, obéissante mais écœurée. Réussir une aussi belle méditation collective et la gâcher par cette séance de musculation ridicule… qu'est-ce qui leur prenait ?

Deux femmes en bleu et marron clair descendaient la rampe à grands pas derrière un homme en bleu et marron clair. Le Moniteur. Il posa aussitôt les yeux sur elle.

Elle se tenait au milieu des autres, tous immobiles, à part les poitrines qui se soulevaient et retombaient dans une respiration précipitée.

Personne ne prononça un mot.

L'interdiction des formules serviles, et notamment de toute phrase saluant une arrivée ou un départ, laissait des trous dans le tissu des relations sociales, des gouffres qu'il fallait franchir par un léger effort, une tension fréquente. Les Akiens citadins s'étaient habitués à cette affectation et n'en avaient sans doute même plus conscience, mais Sutty la ressentait toujours ; les gens d'ici aussi, semblait-il. Le silence imposé par les trois personnes sur la rampe mettait les autres en position d'infériorité, et ils n'avaient aucun moyen de le désamorcer. L'unijambiste finit par s'éclaircir la gorge et par déclarer, non sans bravade :

— Nous accomplissons les exercices de gymnastique hygiénique prescrits par le manuel de santé à l'usage des producteurs-consommateurs de la Corporation.

Les deux femmes escortant le Moniteur échangèrent un regard las et irrité, sur le mode du je-le-savais.

Le Moniteur s'adressa à Sutty depuis la rampe comme s'ils se trouvaient tout seuls dans la pièce :

— Vous êtes venue ici faire de la gymnastique ?

— Nous avons des exercices très similaires dans mon pays, dit-elle avec une éloquence née de sa consternation et de son indignation. Je suis ravie de trouver un groupe pour les pratiquer ici. L'exercice physique est souvent d'autant plus profitable qu'il est pratiqué au sein d'un groupe motivé. C'est du moins ce qu'on croit dans mon pays, sur Terre. Et, bien sûr, j'espère apprendre de nouveaux exercices auprès de mes hôtes.

Sans montrer la moindre réaction, sinon un bref temps d'arrêt, le Moniteur se détourna et suivit les femmes en bleu et marron clair qui remontaient la rampe. Elles sortirent. Il s'arrêta juste devant la double porte pour observer la salle.

— On continue ! s'époumona l'unijambiste. Un ! Deux ! Un ! Deux !

Tout le monde donna des coups de poing et des coups de pied dans le vide et sautilla frénétiquement pendant cinq ou dix minutes. Sutty, d'abord galvanisée par une vraie rage qui s'épuisa dans ces exercices absurdes, termina la séance avec l'envie de rire, de rire pour se débarrasser de sa crainte.

Elle poussa le fauteuil d'Iziézi en haut de la rampe et dénicha ses chaussures parmi celles qui étaient alignées. Le Moniteur se tenait toujours devant la porte. Elle lui sourit.

— Vous devriez vous joindre à nous, dit-elle.

Il la considéra d'un regard distant, critique, dénué de la moindre sympathie. C'était la Corporation qui la fixait ainsi et qui, ce faisant, lui déniait toute individualité.

Elle sentit qu'elle arborait une expression différente, tout à coup,

qu'elle le toisait d'un air incrédule, dédaigneux, comme s'il était une vermine déplaisante. Erreur ! Erreur ! Trop tard. Elle l'avait dépassé, elle émergeait dehors, dans la fraîcheur du soir.

Elle continua de tenir le fauteuil pour aider Iziézi à zigzaguer d'ornière en nid-de-poule et pour se détacher de la haine subite que le Moniteur lui avait inspirée.

— Je vois ce que vous voulez dire par terrain plat.

— Il n'y a… rien de… plat, par… ici, balbutia Iziézi.

Cramponnée à ses accoudoirs, elle désigna pourtant les vastes parois du Silong qui brillait d'un éclat doré au-dessus des collines et des toits que le crépuscule obscurcissait déjà.

Une fois dans le vestibule de la pension, Sutty dit :

— J'espère participer à un autre de vos cours, un de ces jours.

Iziézi eut un geste soit d'assentiment, soit d'excuse.

— J'ai préféré la partie la plus calme, ajouta Sutty.

Comme elle n'obtenait aucun sourire, aucune réponse en retour, elle enchaîna :

— J'aimerais vraiment apprendre ces mouvements. Ils sont superbes. Ils ont l'air d'avoir un sens.

Iziézi ne disait toujours rien.

— Existe-t-il un livre que je pourrais étudier ?

La question semblait aussi prudente que téméraire.

Iziézi pointa son doigt vers la salle commune, où un moniteur vidéo/quasi trônait, aveugle, dans un angle. Une pile de bandes corporatistes s'élevait juste à côté. En plus des manuels dont chaque année voyait une édition remise à jour, vous receviez souvent de nouvelles bandes destinées à l'information, la formation, l'inspiration ou la propagande. En faculté, au travail, étudiants et employés devaient passer des examens à leur sujet, programmés ou non. *La Maladie ne justifie pas l'ignorance !* clamaient les voix chaudes des vidéos corporatistes montrant des ouvriers hospitalisés qui commucipaient avec enthousiasme à un quasi consacré au moulage plastique. *La richesse se mérite, et le mérite vous enrichit !* chantait le chœur sur la vidéo éducative dévolue au Capital-Labeur. L'essentiel de la littérature que Sutty avait étudiée se composait d'œuvres de ce genre, de style poétique et lyrique. Elle considéra la pile d'un regard noir.

— Le Manuel de santé, murmura vaguement Iziézi.

— Je pensais à quelque chose que je lirais dans ma chambre, la nuit. Un livre.

— Ah !

Cette fois-ci, la mine avait détoné tout près d'elle. Un silence s'ensuivit.

— Yoz Sutty, chuchota l'infirme, les livres…

Un nouveau silence, pesant.

Sutty s'entendit, comble de l'absurde, chuchoter aussi :

— Je ne voudrais pas vous mettre en danger.

Iziézi haussa les épaules : en danger ? et alors ? tout n'est que danger, disait son geste.

— Il semble que le Moniteur me suive.

Iziézi eut un geste qui signifiait : mais non, mais non.

— Ils viennent souvent au cours. On a quelqu'un pour surveiller la rue, allumer les lumières. Alors, on…

Et, avec lassitude, elle boxa le vide, un ! deux !

— Dites-moi les punitions, yoz Iziézi.

— Pour les anciens exercices ? On reçoit une amende. Ou on perd son permis. Peut-être qu'on doit juste aller à la Préfecture ou au Lycée étudier les Manuels.

— Et pour un livre ? Qu'on possède, qu'on lit ?

— Un… vieux livre ?

Sutty fit le geste qui signifiait : oui.

Iziézi hésitait à répondre. Elle baissa les yeux. Enfin :

— Peut-être beaucoup de problèmes, murmura-t-elle.

L'infirme était assise dans son fauteuil roulant. Sutty se leva. Le jour avait fini de déserter la rue. Le mur du Silong au-dessus des toits baignait dans une lueur rouille terne. Son sommet, lointain, éclatant, brillait encore d'un éclat doré.

— Je sais lire l'écriture ancienne. Je veux apprendre les façons d'antan. Mais je ne veux pas que vous perdiez votre permis de pension, yoz Iziézi. Adressez-moi à quelqu'un qui ne sera pas l'unique soutien de son neveu.

— Akidan ? dit Iziézi avec une énergie retrouvée. Oh, il vous ferait monter tout droit jusqu'à la Racine Maîtresse !

Puis elle plaqua une main sur un de ses accoudoirs et l'autre sur sa bouche.

— Il y a tant de choses interdites, dit-elle derrière sa main tout en posant sur Sutty un regard presque madré.

— Et oubliées ?

— Les gens se souviennent… ils savent, yoz. Je ne sais rien. Ma sœur savait. Elle était instruite. Pas moi. Je connais des… érudits. Mais jusqu'où voulez-vous aller ?

— Jusqu'où mes guides m'emmènent par gentillesse.

Elle avait puisé la tournure de phrase, non pas dans les *Exercices avancés de grammaire à l'usage des Barbares*, mais dans le fragment de livre, la page incomplète recelant le dessin d'un homme pêchant du haut d'un pont et quatre lignes d'un poème :

> Où mes guides m'emmènent par gentillesse,

Je les suis, d'un pas léger,
Et il n'y a pas d'empreintes
Dans la poussière derrière nous.

— Ah, dit Iziézi.
Ce n'était pas l'explosion d'une mine, mais un long soupir.

4.

Si le Moniteur la tenait à l'œil, elle n'irait nulle part ni ne trouverait rien sans que quelqu'un – elle, ou d'autres – en pâtisse. Et il était là pour la surveiller : il l'avait dit à mots couverts, mais non, elle n'avait pas écouté. Elle avait tardé à comprendre que les cadres de la Corporation ne voyageaient pas en bateau, mais en avion ou en hélico de la Corporation. Elle s'était persuadée de sa propre insignifiance au point de se fourvoyer sur les raisons de la présence de cet homme et de négliger sa mise en garde.

Elle n'avait pas écouté non plus ce que Tong lui avait dit : qu'elle le veuille ou non, qu'elle l'apprécie ou non, elle avait de l'importance. Elle représentait l'Ékumen sur Aka. Et le Moniteur lui avait dit, sans qu'elle y prête attention, que la Corporation l'avait autorisé à empêcher l'Ékumen – autrement dit, à l'empêcher, *elle* – d'enquêter, et de mettre au jour la survie de pratiques réactionnaires, d'idéologies aussi pourries que des cadavres.

Un chien dans un cimetière, voilà comment il la voyait. *Éloignez donc ce chien de la tombe de cet homme/Si vous ne voulez le voir violer son dernier somme…*

— Tu as un héritage anglo-indien.

C'était ce que lui disait l'oncle Hurree, le regard triste et fier sous ses sourcils blancs broussailleux.

— Il faut que tu saches Shakespeare et les Upanishads, Sutty. Que tu connaisses la Baghavad-Gita et les Lakistes[1].

Elle les connaissait. Elle connaissait trop de poètes. Poètes, poèmes, chagrin… elle en savait beaucoup plus que le strict nécessaire. Elle avait donc cherché à être ignorante. À venir en un lieu où elle ne saurait rien. Et sa réussite avait dépassé ses attentes.

Après avoir examiné la situation sous tous les angles dans la quiétude de sa chambre, après de longs moments d'indécision, d'angoisse, et des instants de désespoir, elle expédia son premier rapport à Tong Ov – et, incidemment, à l'Office de la paix et de la surveillance, au ministère des Affaires socioculturelles, et autres divisions de l'État corporatiste interceptant toutes les communications parvenant au bureau de l'Envoyé. Il lui fallut deux jours pour rédiger ces deux pages. Elle décrivit le voyage en bateau, le paysage, la ville ; évoqua la nourriture, l'air des montagnes, délicieux l'une comme l'autre ; et demanda une prolongation de son séjour, qui s'avérait à la fois plaisant et instructif, malgré la gêne occasionnée par un cadre bien intentionné mais trop zélé qui estimait nécessaire de limiter les conversations et les échanges qu'elle pourrait avoir avec les gens d'ici.

L'État corporatiste d'Aka, quoique enclin à contrôler tout et tout

le monde, voulait également satisfaire et impressionner ses visiteurs de l'Ékumen. *Être à la hauteur*, aurait dit oncle Hurree. Tong excellait à utiliser cette seconde motivation dans le but de limiter les excès de la première ; mais le message qu'elle lui faisait parvenir risquait de lui causer du tort, à lui. La Corporation le laissait envoyer une Observatrice dans une région « primitive », mais dépêchait de son côté son propre Observateur afin d'observer ladite Observatrice…

Elle attendit, avec la certitude grandissante que Tong serait forcé de la rappeler à la capitale. Penser à Dovza-Ville lui fit réaliser à quel point elle avait envie de rester dans ces montagnes. Au cours des trois jours suivants, elle parcourut les champs avoisinants et marcha le long du fleuve aux eaux bleu glace – simple torrent, ici, non loin de sa source –, elle dessina le Silong dominant les toits parafés d'Okzat-Ozkat, entra dans son noteur les recettes succulentes d'Iziézi, mais évita d'accompagner celle-ci au « cours de gymnastique », parla devoirs scolaires et sports avec Akidan, mais se garda de nouer conversation avec des inconnus ou des passants – bref, se comporta en touriste la plus innocente possible.

Depuis son arrivée dans la bourgade, elle dormait bien, sans souffrir des réminiscences qui troublaient son sommeil à Dovza-Ville ; mais, durant l'attente de la réponse de Tong, elle se réveilla chaque nuit, dans le noir, dans l'Enclave.

La première nuit, elle était dans le minuscule salon de l'appartement de ses parents, et regardait Dalzul au quasi. Père, qui était neurologue, abominait les programmes RV.

— Mentir au corps, c'est encore pire que de le torturer, grommelait-il en prenant le même air que l'oncle Hurree.

Il avait depuis longtemps déconnecté les modules RV de l'appareil, lequel fonctionnait désormais comme une télé holo. Sutty, qui avait grandi au village sans autres liens avec l'extérieur que des transistors et l'antique poste de télévision 2-D de la salle communale, ne regrettait pas la RV. Elle étudiait, mais elle fit pivoter sa chaise pour voir l'Envoyé de l'Ékumen debout sur le balcon du Sanctuaire, flanqué des Pères en robe blanche. Sur leurs masques en mylar, le reflet de la foule immense, des centaines de milliers de personnes massées sur la Grand-Place, n'était qu'une petite tache de couleur. Le soleil brillait sur les cheveux blonds de Dalzul, ses cheveux stupéfiants. L'Ange, l'appelait-on désormais, le Héraut de Dieu, le Messager Divin. Face à de tels surnoms, Mère raillait et grognait, mais elle le regardait et l'écoutait avec l'attention et la dévotion d'un uniste, comme chacun dans le monde. Comment pouvait-il apporter l'espoir aux fidèles comme aux incroyants en même temps et dans les mêmes termes ?

— Je voudrais me méfier de lui, dit-elle. Mais je n'y arrive pas. Il

va le faire… il va mettre les Pères mélioristes au pouvoir. Incroyable ! Il va nous libérer.

Sutty, pour sa part, n'avait aucun problème à le croire. Oncle Hurree, l'école, et sa propre conviction intime lui disaient que le Règne des Pères sous lequel elle avait passé toute son existence était une aberration. L'unisme était une réaction de panique aux famines et aux pandémies, un accès de culpabilité globale et d'expiation hystérique qui menaçait de culminer en une orgie de violence… jusqu'au moment où l'« Ange » descendu des « Cieux » avait, par la magie de son talent oratoire, modifié la nature de la ferveur. Au lieu de la destruction, l'amour universel. La tolérance à la place du génocide. Une question de moment opportun, un simple retournement de situation. Nanti de la sagesse de ses maîtres hainiens, qui avaient vécu de telles péripéties mille fois au cours de leur histoire infinie, et de la ruse de ses ancêtres, les Terriens blancs qui avaient convaincu toute la population de la planète que leur mode de vie était le seul acceptable, il lui avait suffi de poser le doigt sur un plateau de la balance pour transmuer la haine universelle en amour universel. Dès lors, la paix et la raison allaient retrouver leur juste place, et la Terre la sienne parmi les mondes paisibles et raisonnables de l'Ékumen. Sutty avait vingt-trois ans et elle n'avait aucun mal à y croire.

Le jour où ils avaient ouvert l'Enclave avait été baptisé la Fête de la Liberté : levée des restrictions concernant les Incroyants, liberté de communication, de lecture, de tenue féminine, de voyage, de culte, de non-culte, liberté de tout. Les habitants des Enclaves, sortis en masse des maisons et des boutiques, des écoles de formation, des lycées, s'étaient répandus dans les rues pluvieuses de Vancouver : ne sachant que faire au juste, eux qui avaient vécu si longtemps muets, discrets, prudents, humbles, tandis que les Pères prêchaient, édictaient, sermonnaient et que les Agents de la Foi confisquaient, censuraient, menaçaient, punissaient. C'étaient les Fidèles qui se rassemblaient en foules immenses, chantaient des chansons ou des louanges, festoyaient, marchaient pour ceci ou cela ; les Incroyants baissaient la tête et parlaient bas. Mais la pluie cessa, et les gens apportèrent des guitares, des sitars et des saxophones dans les rues et sur les places, et se mirent à jouer de la musique, à danser. Le soleil fit son apparition, doré sous de gros nuages bas, et ils continuèrent à danser. Sur McKenzie Square, une fille menait une ronde, longs cheveux noirs lustrés, peau ivoirine, sino-canadienne, une fille qui riait et criait, trop fort, mais Sutty se joignit tout de même à sa ronde : les danseurs s'amusaient follement et le jeune joueur de concertina jouait à merveille. Puis elle se retrouva face à la fille brune, au sortir d'une figure qu'elles venaient d'improviser, elles se prirent par la main, l'une rit, l'autre l'imita, et elles ne se lâchèrent plus la main de toute la nuit.

Du tremplin de ce souvenir, Sutty plongea droit dans le sommeil paisible dont elle faisait généralement l'expérience dans cette pièce calme, sous ce plafond haut.

Le lendemain, une longue randonnée vers l'amont du torrent, dont elle rentra tard, la laissa épuisée. Elle mangea en compagnie d'Iziézi, lut un peu et déroula sa literie.

Sitôt qu'elle éteignit la lumière et s'allongea, elle se retrouva à Vancouver, le lendemain de la Fête de la Liberté. Elles se promenaient toutes les deux dans le New Stanley Park qui dominait la ville. Il y avait encore quelques grands arbres là-haut, des survivants d'avant la Pollution. Pao les appelait des sapins – des sapins de Douglas – et des épicéas, et, d'après elle, les montagnes en étaient jadis recouvertes.

— Comme d'un manteau noir ! dit-elle de sa voix rauque, atone, et Sutty vit de vastes forêts noires, de lourds cheveux noirs lustrés.

— Tu as grandi ici ? demanda-t-elle, car elles avaient tout à apprendre l'une de l'autre.

Et Pao de répondre :

— Oui, et maintenant je veux partir.

— Partir ? Pour où ?

— Hain, Vé, Chiffewar, Werel, Yeowe-Werel, Géthen, Urras-Anarres et Ô !

— Ô, ô, ô ! s'écria Sutty qui riait et pleurait d'entendre sa propre litanie, son mantra personnel clamé par quelqu'un d'autre. Moi aussi ! Moi aussi, je vais partir, je vais partir !

— Tu es en Formation ?

— En troisième année.

— Je viens juste de commencer.

— Rattrape-moi ! dit Sutty.

Et Pao y était presque arrivée. Elle avait concentré trois années d'études en deux. Sutty avait obtenu son diplôme à la fin de la première et obtenu un poste de maître-assistante pour la seconde : elle enseignait la grammaire structurale et le hainien à des débutants. Après son départ pour l'École à Valparaiso, elles ne resteraient séparées que pendant huit mois ; et comme elle retournerait en avion à Vancouver pour les vacances de décembre, la séparation ne durerait en fait que deux fois quatre mois, puis elles seraient ensemble, tout au long de leur scolarité à l'École ékuménique, et tout au long de leur vie, sur tous les Mondes connus.

— On fera l'amour dans mille ans sur un monde dont personne ne sait encore le nom ! disait Pao.

Et elle poussait des gloussements adorables. Son rire prenait sa source tout au fond de ce qu'elle appelait son tan-tien-bidon, jusqu'à la secouer de hoquets. Elle adorait rire, elle aimait raconter des blagues et en entendre. Parfois, elle riait tout haut dans son sommeil.

Sutty l'entendait, la sentait rire près d'elle dans l'obscurité, et le lendemain matin Pao lui expliquait qu'elle avait fait des rêves trop drôles, et elle les lui racontait, et elle en riait de plus belle sans parvenir à aller jusqu'au bout de son récit. Elles habitaient le logement qu'elles avaient trouvé et dans lequel elles avaient emménagé deux semaines après la Fête de la Liberté, un sous-sol malpropre qu'elles adoraient, Souché Street – Sushi Street, car il y avait trois restaurants japonais dans cette rue. Elles avaient deux pièces à leur disposition : celle où les futons prenaient toute la place, et l'autre, avec l'évier, la cuisinière et un piano droit, privé de quatre touches, fourni avec l'appartement parce qu'il était trop abîmé pour qu'on le répare et trop coûteux à déplacer. Pao jouait des valses trouées comme des passoires pendant que Sutty préparait du bhaigan tamatar. Sutty récitait les poèmes d'Esnanaridaratha de Darranda et fauchait des amandes dans un bol tandis que Pao faisait frire du riz. Une souris mit bas dans le placard à provisions. De longues discussions s'ensuivirent sur le sort à réserver aux souriceaux. Des critiques xénophobes furent échangées : sur la nature impitoyable des Chinois qui considéraient les animaux comme des êtres inintelligents, et sur la perversité des Indiens qui nourrissaient les vaches sacrées et laissaient des enfants mourir de faim.

— Pas question de vivre avec des souris ! cria Pao.

— Pas question de vivre avec une meurtrière ! rétorqua Sutty sur le même ton.

Les petites souris, une fois adolescentes, se mirent à explorer l'appartement. Sutty acheta une ratière d'occasion. En utilisant du tofu comme appât, elles les capturèrent une par une pour les relâcher dans le New Stanley Park. La mère fut la dernière à se laisser prendre au piège et, lorsqu'elles la relâchèrent, ce fut en chantant :

> Dieu te bénisse, toi qui chéris
> L'enfant de ton précieux mari.
> Reste fidèle, et pour toujours,
> Au long d'une vie remplie d'amour.

Pao avait presque toujours un hymne uniste en réserve.

Sutty attrapa la grippe, une maladie dont beaucoup de souches étaient fatales. Elle se rappela la peur qu'elle avait éprouvée quand, debout dans le tram, elle sentait son mal de tête empirer, puis lorsqu'elle était rentrée et qu'elle avait vu le visage de Pao flou. Celle-ci s'occupa d'elle nuit et jour ; quand la fièvre tomba, elle lui fit boire des tisanes chinoises qui avaient un goût de pisse et de moisissure. Sutty resta affaiblie pendant des jours, allongée sur les futons, à fixer le plafond défraîchi ; affaiblie, hébétée, tranquille, elle revint à la vie.

Mais la petite Tata retourna au village, du fait de cette épidémie. La première fois que Sutty revint chez elle, il lui fut étrange d'y séjourner en compagnie de Père et Mère sans Tata. Elle ne cessait de tourner la tête, en s'attendant à la voir debout dans l'embrasure de la porte ou assise au milieu de la pièce voisine dans son cocon de couvertures rapiécées. Mère lui donna les bracelets de Tata, les six ordinaires en cuivre pour la vie de tous les jours et les deux en or pour les grandes occasions, cercles minuscules dans lesquels jamais ses mains ne passeraient. Elle les donna à Lakshmi, dont le bébé pourrait les porter quand elle serait plus grande.

— Les biens matériels auxquels tu t'attaches t'accablent de leur poids. Ce qui a de la valeur, garde-le plutôt dans ta tête, lui disait un oncle Hurree converti à ce qu'il avait dû mettre en pratique.

Elle conserva pourtant le sari de gaze rouge et orange. Il ne pesait rien, ne prenait pas de place une fois plié et ne l'accablait pas. Elle l'avait ici, à Okzat-Ozkat, au fond de sa valise. Peut-être le montrerait-elle à Iziézi ; lui parlerait-elle de Tata ; lui expliquerait-elle la façon dont on drape un sari. La plupart des femmes aimaient ça, aimaient à l'essayer. Un jour, pour la distraire durant sa convalescence, Pao avait mis le vieux sari gris et argent de Sutty, mais il lui rappelait trop la jupe qu'elle avait dû porter en public toute sa vie à cause des lois unistes sur l'habillement et elle n'arrivait pas à faire tenir le haut. « Mes seins vont jaillir ! » avait-elle crié avant de se tortiller pour les y obliger et d'exécuter une superbe version de ce qu'elle appelait une danse classique indienne sur les futons.

Sutty avait eu une nouvelle frayeur, une grosse frayeur, en découvrant que tout ce qu'elle avait appris au cours des mois précédents, avant la grippe – l'histoire de l'Ékumen, et aussi les poèmes, voire les mots hainiens les plus élémentaires, ceux qu'elle savait depuis des années –, lui échappait, comme effacé de sa mémoire.

— Qu'est-ce que je vais faire, mais qu'est-ce que je vais faire si je n'arrive même pas à garder ce qui m'importe dans ma tête ? murmura-t-elle quand elle trouva la force d'avouer ce qui la torturait depuis une semaine.

Au lieu de la réconforter, Pao la laissa exprimer sa peur et sa détresse, et dit enfin :

— Je crois que ça va passer. Tu verras, tout te reviendra.

Elle avait raison, bien sûr. Le seul fait d'en parler changea tout. Le lendemain, Sutty se trouvait dans le tramway quand les premières lignes des *Terrasses de Darranda*, de superbes phrases déclamatoires, symétriques et fougueuses, fleurirent dans sa tête tels des feux d'artifice ; tout le reste attendait là dans le noir, caché et non effacé, prêt à resurgir. Elle acheta un énorme bouquet de marguerites,

l'apporta à Pao, et elles le disposèrent dans le seul vase qu'elles avaient, un vase en plastique noir, et la composition ressemblait à Pao, noir et blanc et doré. En revoyant ces fleurs, elle sentit le corps de Pao, complètement, intensément, et sa présence l'emplit, ici, dans cette chambre silencieuse sur un autre monde, tout comme elle l'emplissait autrefois, là-bas, en sa compagnie ou non, bien qu'il n'y ait eu aucun moment où elles n'aient été ensemble, même séparées par la longueur du continent américain. Rien ne les séparait, en ce temps-là. *Souffrez que je ne tolère, au mariage des âmes, Aucun empêchement…*

— Ô toi mon âme, souffla-t-elle dans l'obscurité.

Elle sentit des bras tièdes et aimants l'étreindre tandis que le sommeil la gagnait.

La brève réponse de Tong lui parvint de la Préfecture de district sous la forme d'un tirage papier apporté par un messager en uniforme qui la lui donna après avoir examiné son bracelet LIZ : *Observateur Sutty Dass : Considérez vos vacances comme le début d'un voyage d'études. Continuez à effectuer des recherches et à enregistrer vos observations personnelles ainsi que vous le jugerez bon.*

Au temps pour le Moniteur ! Étonnée, joyeuse, Sutty sortit, afin de contempler le sommet du Silong, écharpé de nuages, et de décider par où commencer.

Elle avait en tête d'innombrables pistes à explorer : les exercices de méditation, les doubles portes ornées de nuages qu'elle voyait partout et toujours chaulées ou repeintes, les inscriptions des boutiques, les métaphores arboricoles sans cesse employées à propos de la nourriture, de la santé et de tout ce qui avait trait au corps, la survie possible des livres proscrits, la survie avérée d'un réseau d'information – plus subtil qu'un réseau informatique et échappant aux corporatistes – qui permettait aux gens d'ici de rester en contact et de connaître la présence de quelqu'un comme elle au point de savoir qui elle était, où elle était et ce qu'elle voulait. Ce savoir se lisait dans les yeux des passants, des boutiquiers, des écoliers, des vieilles qui bêchaient leurs petits jardins et des vieux assis sur des barriques à tous les coins de rue pour profiter du soleil. Il n'avait rien d'oppressant, de sorte qu'il semblait à Sutty se déplacer sur une toile en fils d'Ariane – non pas engluée, ni captive, mais bien guidée. La possibilité que le hasard n'ait joué aucun rôle dans le fait qu'elle soit entrée tout d'abord chez Iziézi puis chez le Fertiliseur lui paraissait désormais réelle, même si elle ne pouvait pas l'expliquer, et rassurante, même si elle ignorait pourquoi.

Maintenant qu'elle était libre de ses mouvements, elle voulait retourner à la boutique du Fertiliseur. Elle se dirigea vers le haut de la ville, remonta la rue étroite ; à mi-chemin, elle se trouva face au

Moniteur.

À présent qu'elle n'avait plus à se soucier de lui obéir ni de l'éviter, elle posait sur lui le même regard qu'au début du trajet en transbordeur, le regard d'un être humain sur son prochain et non de l'oppressé sur l'oppresseur bureaucrate. Il se tenait bien droit et montrait un beau visage aux traits bien dessinés, mais durcis par l'ambition, par l'angoisse, et par l'exercice de l'autorité. Nul ne vient au monde avec une telle expression, se dit-elle. Les bébés ignorent tout de la dureté. Elle le salua, magnanime.

— Bonjour, Moniteur !

Son ton de voix lui parut trop enjoué, absurde. Erreur, erreur. Il ne pouvait le prendre que comme une provocation.

Il la dévisagea sans un mot, puis s'éclaircit la gorge.

— J'ai reçu l'ordre de retirer la demande que je vous ai faite d'informer mon bureau des contacts que vous preniez et des déplacements que vous effectuiez. Comme vous n'y avez pas répondu, j'ai voulu vous faire surveiller, à titre de protection. On m'a informé que vous vous en étiez plainte. Je vous présente mes excuses pour le désagrément que vous avez subi par ma faute ou par la faute de mon personnel.

Il s'exprimait avec froideur, et avec amertume, mais non sans dignité. Sutty, honteuse, balbutia :

— Non… c'est moi qui suis navrée… je…

— Je vous avertis, poursuivit-il sans prendre garde à ses protestations. Il y a ici des gens qui entendent vous utiliser à leurs propres fins. Ce ne sont pas des vestiges pittoresques du temps passé. Ils n'ont rien d'inoffensif. Ils sont même dangereux. Ce sont les résidus d'un poison mortel, la drogue qui a abruti mon peuple durant dix mille ans. Ils cherchent à nous ramener à l'époque de cette paralysie, de cette barbarie stupide. Même s'ils vous traitent avec gentillesse, je vous jure qu'ils sont impitoyables. Pour eux, vous êtes un cadeau du ciel. Ils vont vous flatter, vous raconter des mensonges, vous promettre des miracles. Ils crachent sur la vérité et la science. Leur prétendu savoir n'est que délire, superstition et poésie. Leurs pratiques sont illégales, leurs livres, leurs rites proscrits, vous le savez. Ne mettez pas les miens dans l'embarras : trouver une savante de l'Ékumen en possession de matériaux interdits ou s'adonnant à des rites obscènes et illégaux nous serait… désagréable. Je vous le demande, à vous, en tant que scientifique de l'Ékumen…

Il cherchait ses mots, désormais, au point de bégayer.

Irritée par sa grotesque réaction, Sutty le toisa.

— Je ne suis pas une scientifique, dit-elle sèchement. Je lis de la poésie. Et je sais le mal que peut faire une religion, vous n'avez pas besoin de me l'expliquer.

— Non, dit-il. Non, vous n'en savez rien.

Il serra les poings, les rouvrit.

— Vous ignorez tout de notre passé. De la pente qu'il nous a fallu gravir. Nous ne retournerons pas à la barbarie.

— Vous ne savez donc rien de mon monde ? demanda-t-elle avec un mépris teinté d'incrédulité.

Soudain, cette discussion lui parut inutile, et elle n'eut plus qu'une envie, s'éloigner de ce fanatique.

— Je vous assure qu'aucun représentant de l'Ékumen ne se mêlera des affaires d'Aka, à moins qu'on lui en fasse la demande expresse, dit-elle.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Ne nous trahissez pas ! s'écria-t-il avec une passion anormale.

— Je n'ai aucune intention de…

Il détourna la tête comme pour marquer son refus ou sa souffrance, puis il s'en fut, descendant la rue.

La bouffée de haine qu'elle ressentit alors l'effraya.

Elle se détourna et s'éloigna, en se disant qu'elle aurait dû le plaindre. Il était sincère. La plupart des bigots le sont. Quel imbécile arrogant ! Lui dire, à *elle*, que la religion était une chose dangereuse ! Mais il se contentait de répéter, tel un perroquet, la propagande dovzienne. Pour lui faire peur. Il pouvait toujours courir, dans ce cas. Il était furieux d'avoir reçu un blâme de ses supérieurs. De ne pouvoir la contrôler lui avait fait perdre le contrôle de lui-même. Il fallait qu'elle le chasse de ses pensées.

Elle continua de remonter la ruelle en pente jusqu'à l'échoppe pour demander au Fertiliseur, selon son intention initiale, ce que représentaient les doubles portes ornées de nuages.

À son entrée, la pièce sombre et haute de plafond aux murs couverts de mots lui parut appartenir à une réalité tout à fait différente. Elle leva les yeux vers l'inscription : *Dans le nuage noir qui descend du ciel, l'arbre à foudre deux fois fourchu s'élance du sol.* Le joli petit pot que le Fertiliseur lui avait offert portait un motif qu'elle avait pris pour un buisson ou un arbre stylisé avant de constater qu'il pouvait s'agir d'une variation sur le dessin d'une porte à nuages. Elle l'avait reproduit. Lorsque le Fertiliseur se matérialisa, issu de l'arrière-salle aussi obscure qu'un abysse, elle posa l'ébauche devant lui sur le comptoir.

— S'il vous plaît, yoz, demanda-t-elle, pouvez-vous me dire ce que cela représente ?

Il étudia le dessin, puis déclara de sa petite voix sèche :

— C'est un très joli motif.

— Il provient du cadeau que vous m'avez offert. A-t-il un sens, une signification ?

— Pourquoi voulez-vous le savoir, yoz ?

— Je m'intéresse aux vieilles choses. Aux vieux mots, aux vieux modes de pensée.

Il la considéra de ses yeux dont la couleur s'était fanée avec l'âge, sans mot dire.

— Votre gouvernement…

Elle avait choisi d'employer le mot ancien *biedins*, « système des officiels », plutôt que l'expression moderne *vizdestit*, « coentreprise » ou « corporation ».

— Votre gouvernement, je le sais, préfère que le peuple apprenne les nouvelles façons de faire sans se retourner vers son passé.

Là encore, elle avait utilisé le mot ancien qui voulait dire « peuple », à la place de *riyingdutey*, « les producteurs-consommateurs ».

— Mais les historiens de l'Ékumen s'intéressent à tout ce que les États membres ont à enseigner, et nous croyons que ce que la connaissance du présent a d'utile prend racine dans le passé.

Le Fertiliseur l'écoutait, affable, impassible.

Elle poursuivit vaille que vaille :

— Mon supérieur à la capitale m'a chargée d'en apprendre le plus possible sur les vieilles manières de faire qui n'existent plus à la capitale, sur les arts, les croyances et les coutumes qui florissaient sur Aka avant l'arrivée de mon peuple. J'ai reçu l'assurance du Moniteur socioculturel que ses services ne se mêleraient pas de mes recherches.

Elle prononça cette dernière phrase avec une sorte de plaisir vengeur. Elle se ressentait encore de sa confrontation avec le Moniteur, qui l'avait laissée bouleversée, et vexée. Mais la quiétude de la boutique, la pénombre, les parfums discrets et les anciennes écritures presque effacées par les ans conspiraient à lui offrir le recul nécessaire.

Un temps. L'index maigrelet du vieil homme planait au-dessus du motif qu'elle avait reproduit.

— Nous ne voyons pas les racines, dit-il.

Elle le laissa continuer.

— Le tronc de l'arbre.

Il désignait l'élément du motif qui, dans une maison, serait la double porte.

— Les branches de l'arbre, sa couronne de feuilles.

Il montra le « nuage » à cinq lobes couronnant le tronc.

— C'est aussi le corps, voyez-vous, yoz.

Il se toucha les hanches, les flancs, se tapota la tête en imitant avec ses doigts la danse des feuilles dans le vent, et eut un mince sourire.

— Le corps est le corps du monde. Le corps du monde est mon

corps. Ainsi donc, l'un fait deux.

Son doigt pointa l'endroit où le tronc se divisait.

— Et les deux portent chacun trois branches, lesquelles se rejoignent, ce qui fait cinq.

Son doigt effleura les cinq lobes du feuillage.

— Et les cinq portent la multitude, feuilles et fleurs qui périssent et reviennent, reviennent et périssent. Les êtres, les créatures, les étoiles. L'existence qui peut être dite. Mais nous ne voyons pas les racines. Nous ne pouvons pas les dire.

— Les racines sont dans le sol… ?

— La montagne est la racine.

Il adopta une belle posture formelle, de ses mains dos à dos, le bout des ongles se touchant pour former un sommet, puis allant toucher sa poitrine au niveau de son cœur.

— La montagne est la racine, répéta-t-elle. Ce sont des mystères.

Il se tenait coi.

— Pouvez-vous m'en dire davantage ? Parlez-moi des deux, et des trois, et des cinq, yoz.

— Ce sont là choses qu'il faut le temps de dire, yoz.

— J'ai tout mon temps pour écouter, mais je ne voudrais pas vous faire perdre le vôtre, ni vous le prendre, ni non plus vous demander de me dire ce que vous préféreriez taire. Ce que vous préféreriez garder secret.

— Tout est gardé secret, dit-il de sa voix parcheminée. Pourtant, tout s'offre à la vue de tous.

Il promena son regard sur les armoires à tiroirs, et sur les murs au-dessus, recouverts de mots, de sorts, de poèmes, de formules. Aujourd'hui, les idéogrammes n'enflaient ni ne rétrécissaient aux yeux de Sutty, ils ne respiraient pas. Non, aujourd'hui, ils gisaient immobiles sur les murs.

— Mais, pour beaucoup, ce ne sont plus des mots. Juste de vieux gribouillis. La police ne s'en occupe pas. Du temps de ma mère, chaque enfant savait lire, commençait à lire le dit. Jamais il ne s'arrêtait. Dans les forêts, les montagnes, dans les villes, les villages, ils disaient le dit, le disaient à voix haute, le lisaient à voix haute. Et déjà c'était un secret. Le mystère du commencement, des racines du monde, des ténèbres. Du tombeau, yoz. Là où commence le tout.

Ainsi débuta son éducation. Plus tard, cependant, elle se dirait que cela avait débuté quand, assise à la petite table, dans la maison d'Iziézi, elle avait senti pour la première fois le goût de cette nourriture sur sa langue.

Un des historiens de Darranda a dit qu'apprendre une croyance sans croire soi-même, c'est chanter une chanson sans la mélodie.

La souplesse, l'obéissance, la volonté de considérer ces notes comme les notes justes, ce motif comme le vrai motif, voici l'attitude que doit adopter qui joue, traduit, comprend. La tournure d'esprit, l'émotion n'a nul besoin de perdurer, et pourtant elle est sincère : implication plus profonde que la suspension d'incrédulité nécessaire à la vision d'une pièce de théâtre, mais bien moins forte qu'une conversion. C'était là ce que professaient les maîtres de Sutty, venus au Chili de bien des mondes lointains pour enseigner à Valparaiso. Elle n'avait jamais eu de raison de douter de leur enseignement.

Elle était à son tour venue sur Aka pour apprendre à en chanter la mélodie ; et, enfin, lui semblait-il, loin de la ville et de son bruit incessant, elle commençait à en distinguer les notes.

Jour après jour, elle les enregistrait – observations, impasses, contradictions, hypothèses, spéculations, toutes sortes d'informations sur toutes sortes de sujets, pièces d'un puzzle qui, en dépit de sa complexité, ne représentait guère que l'ébauche d'un coin de la vaste étendue qu'elle avait à explorer : un mode de pensée et un mode de vie échafaudés au long de milliers d'années par la grande majorité des êtres humains de ce monde, entrelacs complexe mêlant symboles, métaphores, correspondances, théories, cosmologie, cuisine, gymnastique rythmique, physique, métaphysique, chimie, alchimie, métallurgie, physiologie, médecine, psychologie, calligraphie, numérologie, herboristerie, diététique, mythes, légendes, paraboles, poésies, histoire et récits.

Dans cette jungle, elle cherchait des institutions qu'on pouvait décrire, des idées qu'on pouvait définir : du concret. La plupart des religions s'entourent d'une architecture bien spécifique ; de fait, les bâtiments d'Okzat-Ozkat dont la double porte représentait l'Arbre étaient jadis des temples, *umyazu*, un mot désormais proscrit. Que se passait-il dans les umyazu ? Eh bien, lui disait-on, les gens allaient là-bas pour écouter. Mais quoi ? Oh, les récits, bien sûr. Qui disait les récits ? Oh, les *maz*. Ils habitaient là. Certains d'entre eux…

Sutty finit par comprendre que les umyazu tenaient du monastère, de l'église, mais surtout de la bibliothèque : des lieux où les professionnels rassemblaient et conservaient les livres, et où l'on venait apprendre à les lire, et les lire, et les entendre lire. Il y avait dans les régions plus riches de vastes umyazu, plus riches eux aussi, où l'on allait en pèlerinage admirer les trésors de la bibliothèque et « entendre le Dit ». Ils avaient été détruits, rasés, dynamités, sauf le plus vieux et le plus célèbre, la montagne Dorée, loin à l'est.

Un quasi de source officielle vu à Dovza-Ville lui avait appris que la montagne Dorée avait été transformée en Site corporatiste d'adoration du dieu de la Raison, culte créé de toutes pièces, sans autre existence que ce site touristique et les slogans et annonces de la

Corporation. Le bâtiment avait été vidé puis réaménagé, toutefois. Dans le quasi, on voyait des machines retirer les livres d'immenses salles d'archives souterraines, puis des pelles mécaniques les déverser dans des camions, et enfin des rouleaux compresseurs les réduire en pâte à papier qui servirait de remblai. Le spectateur du quasi conduisait une de ces machines sur un fond musical entraînant et primesautier. Elle avait interrompu la diffusion au milieu de cette scène et déconnecté les modules RV de l'appareil et ne s'était plus jamais immergée dans un quasi corporatiste, même si elle rebranchait les modules tous les soirs lorsqu'elle quittait la cabine de recherches du ministère central de l'Art et de la Poésie qui lui était dévolue.

Un tel souvenir la disposait à la sympathie envers cette religion, si c'était bien une religion qu'elle étudiait, mais la prudence et le doute venaient rééquilibrer son point de vue. Il fallait se garder des opinions, de la théorie, s'en tenir aux faits, à l'observation. Bien que le sujet soit proscrit, banni, les gens lui en parlaient sans réserve et répondaient en toute confiance à ses questions. Elle n'eut aucun mal à découvrir quels étaient les cycles et les motifs, annuels ou liés à la vie entière, suivant lesquels on pratiquait le jeûne, l'indulgence, l'abstinence, un rite de passage, une fête ou une célébration. Ces pratiques, qui évoquaient en général celles de la plupart des religions qu'elle connaissait un tant soit peu, étaient de fait, désormais, souterraines, secrètes ou si profondément, si discrètement intégrées au tissu du quotidien qu'en aucun cas les Moniteurs de l'Office socioculturel ne pouvaient pointer un acte spécifique et le juger illégal.

Pour trouver un exemple de la survie aussi avérée que clandestine de ces pratiques illicites, il suffisait de consulter le menu de n'importe quel petit restaurant ouvrier d'Okzat-Ozkat. Affiché sur un panneau près de la porte, et rédigé en alphabet moderne, il présentait, en plus de l'akakafi, tous les aliments produits par la Corporation et promus, distribués et vendus sur tout Aka par le Bureau de la santé publique et de la nutrition : des plats à taux protéinique élevé, enrichis en vitamines, préparés dans de vastes agrofabriques, et qu'il ne restait qu'à réchauffer. Les restaurants en stockaient sous la forme de conserves ou de surgelés, et seuls quelques clients en demandaient. Dans ces estaminets, d'habitude, personne ne commandait. On s'asseyait, on saluait le serveur, puis on attendait de se voir servir les aliments frais et la boisson qui convenaient au jour, à l'heure, à la saison et au climat, selon un régime immémorial visant à garantir une longue vie et une santé de fer. Ainsi qu'une bonne digestion ou un cœur en paix, les deux expressions étant synonymes.

Lors d'une de ses longues sessions nocturnes, alors que l'automne finissait et qu'assise sur le tapis rouge de la pièce si calme qui lui

servait de chambre elle entrait ses réflexions dans son noteur, elle définit le Système akien comme une religion de type bouddhique ou taoïste, dont elle avait appris au cours de son éducation terrienne que les Hainiens, avec leur passion pour les listes et les catégories, la qualifiaient de « religion du processus ».

— Il n'existe pas de terme indigène pour Dieu, les dieux ou le divin, dicta-t-elle. Les bureaucrates corporatistes ont inventé un mot signifiant Dieu et institué un théisme d'État lorsqu'ils ont découvert que le concept de la divinité était important sur les mondes qu'ils prenaient pour modèles. Ils ont compris que la religion peut être un outil de pouvoir. Mais, ici, « dieu » est un mot dénué de références. Pas de majuscule. Pas de créateur, juste la création. Pas de père éternel pour récompenser et châtier, justifier l'injustice, ordonner la cruauté, offrir le salut. L'éternité n'est pas un point final, mais bien une continuité. La division primale de l'être en principes matériel et spirituel ? Deux-en-un, l'un sous deux aspects. La Nature et la Surnature à égalité. Pas de paire Ténèbres/Lumière, Mal/Bien, ou Corps/Âme. Pas de vie après la mort, ni de renaissance, ni d'âme immortelle désincarnée. Pas de paradis, pas d'enfer. Le Système akien est une discipline spirituelle, aux objectifs spirituels, mais les objectifs qu'elle cherche à atteindre dans le domaine du bien-être corporel et éthique sont les mêmes. L'action juste est sa propre fin. Le dharma sans karma.

L'espace d'un instant, elle se réjouit d'être arrivée à cette définition de la religion akienne. Elle en éprouva une vive satisfaction. À l'égard de son travail. À son égard.

Puis elle se rappela un ensemble de mythes qu'Ottiar Uming racontait : le personnage central, Ézid, une étrange figure romantique qui apparaissait soit sous les traits d'un beau et doux jeune homme, soit sous ceux d'une belle jeune femme intrépide, était surnommé « l'impérissable », au sens d'immortel (ou d'immortelle).

Elle ajouta une note :

« Et "l'impérissable Ézid" ? Ce qualificatif implique-t-il la foi en une vie après la mort ? Combien de personnes le mythe recouvre-t-il : une, deux, plusieurs, une multitude ? Impérissable/immortel(le) semble signifier : intense, répété à maintes reprises, célèbre. Le mot revêt peut-être aussi un sens "savant" : en parfaite santé corporelle/spirituelle, ou menant une vie sagace. À vérifier. »

Sans cesse, dans ses notes : À vérifier. Elle changea les termes, les amenda, les corrigea, encore et encore. Bientôt, sa définition ne la satisfaisait plus – même si elle la jugeait moins fausse que peu adéquate. Le mot même de religion la gênait. Elle se mit à appeler ce qu'elle étudiait le système, le Grand Système. Puis la Forêt, car elle avait appris que, dans l'ancien temps, on le qualifiait de chemin à

travers la forêt. Puis la Montagne, quand elle découvrit que certains de ses mentors appelaient ce qu'ils lui enseignaient le chemin vers la montagne. Elle finit par l'appeler le Dit. Mais ça, ce fut après avoir connu Maz Élyed.

Elle avait de longues discussions avec son noteur sur le fait de savoir si l'on pouvait traduire un mot de dovzien, ou du vocabulaire plus ancien et en partie non dovzien dont se servaient les « érudits », par sacré ou sanctifié. Il y avait des termes qu'elle traduisait par puissance, mystère, échappant-à-la-maîtrise-des-gens, procédant-de-l'harmonie. Ils n'étaient jamais réservés à un endroit précis, ni à un type d'acte spécifique. Il apparaissait plutôt que l'ancien mode de pensée akien considérait tout endroit, tout acte, comme mystérieux, puissant et potentiellement sacré, à condition d'être perçu de la manière appropriée. Et il semblait que la perception implique la description : dire l'endroit, l'acte, l'événement, la personne… en parler, en faire un récit.

Mais ces récits n'avaient rien d'évangiles ; ils ne se prétendaient pas vérité supérieure, ils essayaient de dire la vérité. De percevoir le sacré. On ne vous demandait pas de croire, simplement d'écouter.

— Ah, c'est comme ça qu'on m'a appris cette histoire, disait-on après avoir raconté une parabole ou un événement historique ou récité une vieille légende bien connue. C'est comme ça que ça se passe dans ce dit.

Les saints dans ces histoires atteignaient à la sainteté, pour autant qu'il s'agisse de cela, de bien des façons, dont aucune ne lui semblait particulièrement sacrée. Il n'y avait pas de règles de conduite comme la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, il n'était pas nécessaire d'échanger tous ses biens terrestres contre un bol de mendiant en bois, ni de se retirer au sommet d'une montagne. Certains des héros et des maz célèbres des récits étaient riches, voire extravagants ; leur vertu cardinale était apparemment la générosité : ils construisaient de vastes, de superbes umyazu pour accueillir leurs trésors, ou ils partaient en procession en compagnie de centaines d'amis tous montés sur des éberdines harnachées d'argent. Certains des héros étaient des guerriers, d'autres, des chefs puissants, certains, des cordonniers ou encore des boutiquiers. Certains des saints de ces récits formaient un couple d'amoureux, et le récit concernait leur amour. Il n'y avait pas de règles. Il y avait toujours une alternative. Si les conteurs, quand ils commentaient les légendes et les récits qu'ils disaient, signalaient parfois qu'il y avait une façon de procéder qui était bonne, ou juste, ils ne la définissaient jamais. Et « bien » ne se concevait que comme un adverbe, sans exception : bien manger, bien vivre, bien faire l'amour. « Le bien », cela n'existait pas davantage que le Bien et le Mal en tant qu'entités, ou que puissances ennemies. Non.

Ce système n'avait rien d'une religion, disait Sutty à son noteur avec un enthousiasme grandissant. Il avait, bien sûr, une dimension spirituelle. En fait, il *était* la dimension spirituelle de la vie de ceux qui le vivaient. Mais il n'y avait jamais eu sur Aka de religion en tant qu'institution exigeant la foi et exerçant une autorité, ou en tant que communauté façonnée par la connaissance de divinités étrangères ou par des institutions concurrentes. Jusqu'à maintenant.

Les terres habitables d'Aka se composaient d'un vaste continent unique, dont le Dovza occupait la partie sud-ouest, et d'un grand archipel au large de la côte est. Les Akiens, qu'aucun océan ne séparait, présentaient tous le même type physique, nuancé de quelques variantes locales. Tous les Observateurs l'avaient noté, tous avaient souligné cette homogénéité ethnique, ce manque de diversité sociétale et culturelle, mais pas un n'avait vraiment saisi que, parmi les Akiens, *les étrangers n'existaient pas.* Jusqu'à l'atterrissage des vaisseaux de l'Ékumen, il n'y en avait jamais eu.

C'était là une donnée simple, mais particulièrement réfractaire au mode de pensée terrien. Pas d'étrangers. Pas d'autres, au sens du mot « autres » qu'il prend sur Terre : l'implacable séparation en tribus, les frontières arbitraires et infranchissables, les haines ethniques entretenues pendant des siècles, des millénaires. « Les gens », ici, cela ne voulait pas dire « *mon* peuple », mais « le peuple », tout le monde, l'humanité entière. Un « barbare » n'était pas un étranger incompréhensible, mais une personne sans instruction. Sur Aka, tout conflit avait un caractère familial. Chaque guerre était une guerre civile.

Une des longues épopées dont Sutty avait entendu des fragments racontait une interminable vendetta autour d'une vallée fertile, qui avait commencé par une querelle entre un frère et une sœur à la suite d'un héritage. Les rivalités économiques entre régions et villes-États qui hantaient l'histoire d'Aka se terminaient souvent par des conflits armés. Mais guerres et vendettas se résolvaient sur le champ de bataille, entre soldats professionnels. Les annales faisaient apparaître qu'il était rare que des soldats détruisent des villes ou des cultures ou s'en prennent à des civils et qu'ils commettaient ce faisant un crime haïssable pour lequel on les châtiait avec la dernière sévérité. Les Akiens se combattaient par cupidité ou par ambition, jamais par haine ni au nom d'une croyance. Ils se combattaient selon les règles, et ils suivaient tous les mêmes règles. Ils ne formaient qu'un peuple. Leur système de pensée, leur mode de vie étaient universels. Ils chantaient une seule chanson, quoique à plusieurs voix.

Une grande part du caractère communautaire de leur société s'appuyait sur l'écriture, de l'avis de Sutty. Avant la révolution culturelle dovzienne, il existait plusieurs langues principales et

d'innombrables dialectes, mais tout le monde se servait des mêmes idéogrammes, que chacun comprenait. Pour gauche et archaïque que soit, sous certains aspects, une écriture non alphabétique, elle avait réussi à fixer et à préserver – comme l'avaient fait les idéogrammes chinois sur Terre – une multitude de langues et de dialectes ; elle permettait de lire des textes vieux de milliers d'années sans qu'il soit besoin de les traduire, bien que les mots, du point de vue phonétique, soient désormais méconnaissables. Cela avait dû constituer la motivation première des réformateurs dovziens dans leur décision d'éradiquer l'écriture ancienne : elle représentait un obstacle au progrès, et, plus encore, une force conservatrice avérée. Elle maintenait le passé en vie.

À Dovza-Ville, elle n'avait rencontré personne qui ait su, ou admis savoir, lire l'écriture ancienne. Les questions initiales qu'elle avait parfois posées lui avaient valu tant de désapprobation et de rejet passif qu'elle avait vite appris à se taire sur ce sujet. Les officiels chargés de s'occuper d'elle ne lui avaient jamais rien demandé. On ne se servait plus de ce système de notation depuis des décennies, de sorte qu'il ne leur était pas venu à l'esprit qu'elle puisse le connaître. Il n'était donc pas si absurde de se demander, ainsi qu'elle l'avait fait, si elle était la dernière personne au monde dans ce cas. Cette perspective l'avait proprement terrifiée. Elle avait eu le sentiment de porter le fardeau de toute l'histoire d'un peuple qui n'était pas le sien. Si elle oubliait ne fût-ce qu'un mot, un caractère, un signe de ponctuation, toutes ces vies, tous ces siècles de pensée et d'émotions en seraient diminués d'autant, à jamais.

Elle avait éprouvé un immense soulagement lorsqu'elle avait découvert qu'ici, à Okzat-Ozkat, beaucoup de gens, y compris des enfants, portaient eux aussi ce précieux fardeau. Ils savaient lire et écrire quelques douzaines de caractères, ou quelques centaines ; certains étaient même de véritables lettrés. Les enfants apprenaient l'alphabet et recevaient leur éducation de producteurs-consommateurs dans les écoles de la Corporation ; ils apprenaient les idéogrammes chez eux ou à l'occasion de cours illicites dispensés dans de petites pièces derrière une boutique, un atelier, un entrepôt. Ils s'entraînaient à tracer les caractères sur des ardoises qu'ils pouvaient effacer d'un revers de manche. Leurs tuteurs, c'étaient des ouvriers, des ménagères, des boutiquiers, le petit peuple de la localité.

Ces tuteurs, ces enseignants qui maîtrisaient la langue ancienne et le vieux mode de pensée, ces « érudits », on les appelait maz. Yoz était un terme qui indiquait le respect sur un pied d'égalité ; donner à quelqu'un du « Maz », c'était lui témoigner un respect plus grand encore. En tant que titre, comme Sutty commençait à s'en rendre compte, il désignait un métier spécifique qui n'était ni celui de prêtre,

ni celui de professeur, ni celui de docteur, ni celui d'érudit, mais qui en recouvrait certains aspects.

Tous les maz qu'elle rencontrait, et au fil des semaines elle connut la plupart des maz d'Okzat-Ozkat, vivaient dans un dénuement plus ou moins confortable. D'ordinaire, ils exerçaient une profession ou tenaient un commerce afin de suppléer aux émoluments qu'on leur versait pour enseigner, dispenser des remèdes, donner des conseils en matière de diététique ou de santé, présider à certaines cérémonies, par exemple les mariages et les funérailles, ainsi que pour lire et prendre la parole lors de ces veillées qu'on appelait les dits.

Les maz étaient pauvres, non parce que l'ancien mode de vie disparaissait ou ne plaisait qu'aux anciens, mais parce que ceux qui les payaient étaient pauvres. Okzat-Ozkat était une petite ville de durs à cuire, éloignée de tout et dénuée de ressources. Mais les gens pourvoyaient aux besoins de leurs maz, en échange de leur rôle d'enseignants. Ils venaient aux veillées pour écouter les récits et les discussions, et payaient leur tarif en pièces de cuivre, en petites coupures. L'échange se faisait sans honte, ni hypocrisie ; au lieu d'une soi-disant donation, il s'agissait bien d'un salaire : de l'argent contre un service. On amenait beaucoup d'enfants aux dits. Soit ils écoutaient, plus ou moins, soit ils dormaient. Ils ne devaient rien jusqu'à l'âge de quinze ans, puis ils payaient le même tarif que les adultes. Les adolescents aimaient fréquenter les veillées de certains maz spécialisés dans la récitation ou la lecture d'épopées et d'histoires d'amour, comme *La guerre de la vallée* ou le cycle d'Ézid. Les cours de gymnastique les plus sportifs et les plus martiaux regorgeaient de jeunes gens, hommes et femmes mélangés.

Les maz étaient par contre des gens d'âge mûr, pour la plupart. Là encore, ça n'avait rien à voir avec un quelconque vieillissement, prélude à une disparition. Simplement, ainsi qu'ils l'expliquaient, il fallait toute une vie pour apprendre à marcher dans la forêt.

Sutty voulut savoir pourquoi l'éducation était interminable, mais la tâche nécessaire pour le découvrir semblait, elle aussi, interminable. Quelles étaient les croyances de ces gens ? Que tenaient-ils pour sacré, pour primordial ? Sans cesse, elle creusait plus profond, cherchait les mots au cœur du Dit, les textes sacrés à étudier, à mémoriser. Elle trouva des livres, mais il n'y avait pas de Livre. Pas de Bible. Pas de Coran. Des dizaines d'Upanishads, un million de sutras. Chaque maz lui donnait du matériau supplémentaire. Elle avait déjà lu ou entendu une littérature immense, écrite ou orale, écrite et orale, un corpus de textes dont la plupart existaient dans plus d'un mode et dans plus d'une version. Les dits abordaient une infinie variété de sujets, aujourd'hui encore, même après toutes les destructions.

Au début de l'hiver, elle crut avoir trouvé les textes essentiels du

système, un ensemble de poèmes et de traités intitulé *La Charmille*. Tous les maz en parlaient avec respect et tous le citaient. Elle passa des semaines à l'étudier. Il lui sembla pouvoir établir qu'il avait été écrit mille à mille cinq cents ans plus tôt, en majorité, dans la région centrale du Continent pendant une période de prospérité économique et de fermentation intellectuelle et artistique. Il s'agissait d'un vaste ensemble de discours philosophiques sophistiqués sur l'être et le potentiel, la forme et le chaos ; de méditations mystiques sur le Faire et le Fait ; et de magnifiques poèmes métaphysiques, difficiles, concernant le Un qui est Deux, les Deux qui sont Un ; le tout relié, éclairé et complexifié par les annotations et les commentaires portés au cours des siècles suivants. La nièce de l'oncle Hurree, l'érudite, la pédante, se rua dans cette jungle de significations en désirant s'y perdre des années durant. Seule sa conscience, fardeau incessant, la ramenait au jour, de tout son bon sens, en lui répétant sans relâche : Ce n'est pas le Dit, ce n'est qu'une partie, qu'une *petite* partie…

Sa conscience reçut enfin un soutien décisif de la part de Maz Oryen Viya, lequel mentionna que le texte de *La Charmille* que Sutty venait étudier chez lui tous les jours depuis un mois n'était qu'une partie, parfois très différente, du texte qu'il avait vu de nombreuses années auparavant dans un grand umyazu à Amaréza.

Pas de texte canonique. Pas de version définitive. De rien. D'innombrables charmilles, non une seule. La jungle à l'infini, une infinité de jungles à l'infini, leurs significations autant de tigres brûlant comme des soleils, tigres à l'infini…

Sutty acheva de scanner la version d'Oryen Viya à l'aide de son noteur, rangea le cristal, morigéna la pédante qui sommeillait, en elle, et repartit du début.

Ce qu'elle s'efforçait d'apprendre, l'éducation qu'elle s'efforçait de recevoir, n'était pas une religion centrée sur un credo et un livre sacré : il ne s'agissait pas d'un système de croyance, et tous ses livres étaient sacrés. On ne pouvait pas le définir par des symboles ni des concepts, aussi beaux, riches et intéressants qu'ils soient. Et on ne l'appelait pas la Forêt, sauf de temps à autre, ni la Montagne, sauf de temps à autre, mais le plus souvent, semblait-il, le Dit. Pourquoi ?

Parce que (disait le bon sens, son fardeau) les érudits y passent leur temps à parler, à dire des histoires.

Oui, bien sûr (rétorquait l'intellect, non sans un certain dédain), ils disent des histoires, des paraboles, c'est de cette façon-là qu'ils *instruisent*. Mais qu'est-ce qu'ils *font* ?

Elle entreprit d'observer les maz.

Sur Terre, au cours de ses études de langues akiennes, elle avait appris un pronom singulier/dual particulier dont on usait dans le langage courant pour désigner une femme ou un animal au cours de sa

grossesse, ou un couple marié. Elle l'avait retrouvé dans *La Charmille* et nombre d'autres textes, où il faisait référence au tronc unique/double de l'arbre de l'être ainsi qu'aux figures mythiques et héroïques des histoires et des épopées, qui, d'ordinaire, ainsi que les producteurs-consommateurs de la propagande corporatiste, allaient par deux. Ce pronom avait été proscrit par la Corporation. Son emploi – à l'écrit comme à l'oral – était passible d'amende. Elle ne l'avait jamais entendu à Dovza-Ville. Ici, on l'utilisait souvent, quoique jamais en public, cependant, à propos et à l'adresse des professeurs-officiants, les maz. Pourquoi ?

Parce que les maz étaient des couples. Toujours, sans exception. Ils formaient un partenariat sexuel – hétérosexuel ou homosexuel – monogame, à vie. Et au-delà, puisqu'un veuf ou une veuve le restait. Ils prenaient le nom de l'autre et le gardaient. La femme du Fertiliseur, Ang Sotyu, était morte depuis quinze ans, mais il s'appelait encore Sotyu Ang. Ils étaient les deux qui étaient un, l'un qui était deux.

Pourquoi ?

L'enthousiasme la gagnait. Elle était sur la piste du principe central de leur système : les Deux qui sont Un. Elle devait s'attacher à le comprendre.

Des maz serviables mirent à sa disposition toutes sortes de textes plus ou moins pertinents. Elle y découvrit que, de l'interface des Deux, naissent les triples Branches qui se rejoignent pour former les Feuillages qui se composent de Quatre Actions et Cinq Éléments auxquels la cosmologie, la médecine et l'éthique font constamment référence, et qui s'intègrent à l'architecture et forment la base du langage, surtout dans sa forme écrite… Elle se rendit compte qu'elle s'engageait dans une autre jungle, très ancienne, enchevêtrée, exubérante. Elle s'avança jusqu'à sa lisière et jeta un regard sous le couvert, prudente malgré son désir d'y entrer, tandis que sa conscience gémissait derrière elle tel un chien. Un bon chien, un chien du dharma. Elle ne pénétra pas dans la jungle.

Elle se rappela qu'elle comptait découvrir ce que les maz faisaient au juste.

Ils représentaient, racontaient, ou jouaient le Dit. Ils disaient.

Certaines personnes n'avaient que peu de choses à dire. Ils possédaient un livre, un poème, une carte, un traité dont ils avaient hérité ou qu'on leur avait donné et, au moins une fois par an, l'hiver, en général, ils le lisaient, le récitaient, l'exposaient ou le discutaient pour qui le souhaitait. On les appelait poliment des érudits, et on les respectait pour le fait qu'ils détiennent et partagent un pareil trésor, mais ce n'étaient pas des maz.

Les maz étaient des professionnels. Ils consacraient une grande

partie de leur temps à acquérir et à partager ce qu'ils avaient à dire, et c'est ainsi qu'ils gagnaient leur vie.

C'étaient ceux qui se spécialisaient comme officiants qui ressemblaient le plus aux prêtres des religions terriennes conventionnelles : ils présidaient aux rites de passage, aux mariages, aux funérailles, ils accueillaient les nouveau-nés dans la communauté, célébraient le quinzième anniversaire, considéré comme une des occasions les plus importantes et les plus bénéfiques (un plus deux plus trois plus quatre plus cinq). Leurs dits étaient plutôt stéréotypés : chants, rituels, récitations d'épopées bien connues.

Certains maz étaient médecins, guérisseurs, herboristes ou botanistes. À l'instar de ceux qui dirigeaient les exercices de gymnastique et d'arts martiaux, ils disaient pour le corps, et écoutaient le corps. (Le corps qui était l'Arbre, qui était la Montagne…) Leurs dits factuels, descriptifs, s'apparentaient à l'enseignement de la médecine.

D'autres maz travaillaient surtout avec des livres : ils apprenaient aux enfants et aux adultes à lire et à écrire les idéogrammes, enseignaient les textes et les outils permettant de les comprendre.

Mais le premier travail des maz, celui qui leur valait le respect, c'était de dire : lire à voix haute, réciter, et discuter les textes. Plus ils disaient, plus on les honorait, et mieux ils les disaient, mieux on les payait. De quoi parlaient-ils ? Cela dépendait de ce qu'ils savaient, de leur degré de maîtrise du savoir ancestral, et, à l'évidence, de leur envie du moment.

Il y avait là une incohérence renversante. Pendant les semaines où elle avait peiné à comprendre le Deux et l'Un, l'Arbre et le Feuillage, elle consacrait toutes ses soirées à écouter Maz Ottiar Uming dire une longue saga mythico-historique sur l'exploration six ou sept mille ans plus tôt des îles Orientales par les Rumay et presque toutes ses matinées à entendre Maz Imyen Katyan dire l'origine et l'histoire du cosmos, nommer étoiles et constellations, et décrire les mouvements des quatre autres planètes du système akien en présentant à son auditoire des cartes du ciel aussi belles et précises qu'anciennes. Où était le point commun ? De quelle manière des éléments aussi disparates s'agençaient-ils ?

Lassée de l'abstraction philosophique, pour laquelle elle n'avait aucun talent et que peu d'attirance, Sutty se tourna vers ce que les maz appelaient le dit du corps. Les maz guérisseurs semblaient s'y entendre à garder quelqu'un en bonne santé. Elle demanda à Sotyu Ang de lui enseigner un peu de médecine. Il lui détailla patiemment les propriétés curatives des articles de l'herbier immense qu'il avait hérité des parents d'Ang Sotyu et qui remplissaient la plupart des tiroirs de son échoppe.

Il était ravi de la voir enregistrer tout ce qu'il lui disait dans son noteur. Jusqu'à présent, elle n'avait découvert dans le Dit ni savoir occulte, ni secret d'initiés, ni connaissances dissimulées pour fortifier l'autorité des érudits, accroître leur sainteté ou augmenter leurs tarifs.

— Écrivez tout ce que je vous dis ! ne cessait de répéter le maz. Mémorisez-le ! Conservez-le, pour pouvoir le dire à d'autres !

Sotyu Ang avait passé toute sa vie d'adulte à apprendre les propriétés des herbes et, n'ayant ni disciple ni apprenti, il témoignait une reconnaissance touchante à la préservatrice de son savoir.

— C'est tout ce que j'ai à donner au Dit, murmurait-il.

Il n'était pas guérisseur lui-même, mais apothicaire et herboriste. La théorie n'était pas son fort, et les raisons qu'il donnait pour expliquer pourquoi telle ou telle herbe avait un effet relevaient souvent de la fantaisie la plus imaginative, et pourtant le système de médecine était, autant qu'elle pouvait en juger, pratique, préventif et efficace.

La pharmacie et la médecine n'étaient qu'une branche du Grand Système. Les récits des maz abordaient les sujets les plus divers, tous les sujets, évoquaient toutes les feuilles de l'immense feuillage de l'Arbre. Elle ne pouvait se retenir de penser qu'il devait y avoir là un motif central, une ligne directrice. L'éthique ? Le bien-vivre ?

Ayant grandi sous le règne de l'unisme, elle n'était pas naïve au point de croire qu'il existait forcément une relation entre religion et morale, mais elle commençait à connaître une éthique spécifiquement akienne qui s'exprimait dans tous les récits, dont beaucoup étaient des paraboles et des contes moraux, et dans le comportement et les propos des gens qu'elle fréquentait à Okzat-Ozkat. À l'instar de leur médecine, leur éthique était pratique, préventive, et semblait plutôt efficace. Elle prescrivait en premier lieu le respect de son propre corps et de celui de l'autre, et proscrivait avant tout les pratiques usuraires.

La fréquence avec laquelle le profit excessif se voyait dénoncé dans les récits montrait que l'avarice était chose courante sur Aka. À Okzat-Ozkat, les crimes se limitaient à des vols, des tricheries et des petites escroqueries. Les violences sur les personnes, attaques à mains nues le plus souvent, étaient dues à des voleurs ou à des victimes de vol ou d'extorsion se faisant justice. Les crimes passionnels, rares, n'étaient ni approuvés ni excusés. Le mot « meurtrier » était synonyme de « fou ». Iziézi ne pouvait pas dire à Sutty si on enfermait les meurtriers en prison ou dans un asile : à sa connaissance, il n'y avait pas de meurtriers à Okzat-Ozkat. Elle avait ouï dire qu'on châtrait les violeurs, autrefois, mais elle ignorait quel châtiment on leur appliquait désormais, parce qu'il n'y en avait pas non plus. Les Akiens témoignaient une grande gentillesse à leurs enfants, à tel point qu'Iziézi avait du mal à concevoir la maltraitance. Elle savait quelques

histoires de parents abusifs, d'enfants orphelins dont personne ne voulait s'occuper, mais :

— Ce sont de vieux récits, disait-elle. Du temps d'avant l'instruction.

La Corporation, bien sûr, avait institué une éthique et des vertus nouvelles – l'esprit pionnier et le patriotisme, par exemple – ainsi qu'une panoplie de crimes nouveaux dus à la pratique d'activités proscrites. Mais nul à Okzat-Ozkat, hormis les officiels de la Corporation et peut-être certains des étudiants de l'École des maîtres, ne tenait les maz pour des délinquants, d'après ce que Sutty avait constaté. Illicite, illégal, interdit : si ces nouvelles catégories définissaient un comportement, leur signification morale n'apparaissait qu'à leurs concepteurs.

Ne commettait-on aucun crime dans l'ancien temps, à part des viols, des meurtres et des pratiques usuraires ?

Peut-être n'y avait-il pas eu besoin d'autres sanctions. Peut-être le système était-il si universel que nul ne pouvait concevoir de s'en exclure ou de le remettre en question. Le système était la vie. Le système était le monde.

Sa versatilité, son antiquité, le nombre de domaines de l'existence qu'il régulait – la nourriture et les boissons, les horaires et les objectifs du travail et des loisirs – pouvaient expliquer l'Aka moderne, dit Sutty à son noteur. La force de l'habitude qui s'y attachait expliquait peut-être comment la Corporation dovzienne avait aisément atteint à l'hégémonie, comment elle avait réussi à contrôler la vie quotidienne dans tous ses aspects : ce qu'on mangeait, buvait, lisait, écoutait, pensait, faisait. Le système existait déjà. Depuis longtemps, à tous les niveaux, sur tout le Continent et toutes les îles. Il avait suffi à Dovza d'en prendre la maîtrise et d'en modifier les buts. D'une mosaïque consensuelle au sein de laquelle l'individu recherchait la satisfaction physique et spirituelle, la Corporation avait fait une vaste hiérarchie dans laquelle il servait la croissance indéfinie de la richesse matérielle et de la complexité de la société. D'un équilibre homéostatique actif, on était passé à un déséquilibre dynamique actif.

Il y avait la même différence, dit Sutty à son noteur, entre la personne qui restait assise à réfléchir après un bon repas et celle qui courait à son travail parce qu'elle était en retard. La comparaison lui plut.

Elle se pencha sur la première moitié d'année qu'elle avait passée sur Aka avec incrédulité et une certaine pitié à l'égard d'elle-même et des producteurs-consommateurs de Dovza-Ville.

— Quels sacrifices ils ont consentis ! dit-elle au noteur. Ils ont accepté de nier leur culture entière et d'appauvrir leur vie pour la « Marche vers les Étoiles »… un objectif artificiel, théorique… d'imiter

les sociétés dont ils ont décidé qu'elles étaient supérieures à la leur pour la simple raison qu'elles maîtrisent le voyage spatial. Pourquoi ? Il manque une étape décisive. Il s'est passé un événement qui a causé ou catalysé ce bouleversement. L'arrivée des Premiers Observateurs de l'Ékumen suffit-elle ? Ce serait un événement considérable pour des gens qui n'ont jamais connu d'étrangers…

Et un énorme fardeau pour les étrangers, songea-t-elle.

Ne nous trahissez pas ! lui avait dit le Moniteur. Mais les compagnons de Sutty, ces voyageurs de l'Ékumen, ces Observateurs, soucieux d'éviter d'intervenir, d'interférer, de prendre le contrôle, avaient apporté la trahison. Quelques Espagnols débarquent, et les grands empires des Incas, des Aztèques, se trahissent, s'écroulent, laissent interdire leurs dieux et même leur langue… Les Akiens avaient été leurs propres conquérants. Troublés par des concepts étrangers, ils avaient laissé les idéologues de Dovza les dominer, les appauvrir, ainsi que les idéologues du Communo-capitalisme au vingtième siècle et les zélotes de l'Unisme du temps de Sutty avaient dominé et appauvri la Terre.

Si ce processus avait débuté dès la prise de contact, c'était peut-être à titre de réparation que Tong Ov tenait à en apprendre le plus possible sur l'Aka d'avant la venue des Premiers Observateurs. Nourrissait-il l'espoir de rendre aux Akiens ce qu'ils avaient rejeté ? Mais l'État corporatiste ne le permettrait jamais. « C'est dans les ordures qu'on cherche la pièce d'or. » Elle avait appris cette devise de la bouche de Maz Ottiar Uming mais, de l'avis de Sutty, le Moniteur ne se laisserait jamais convaincre. Pour lui, la pièce d'or n'était qu'un cadavre pourrissant.

Elle tint de fréquentes conversations imaginaires avec le Moniteur durant ce long hiver d'instruction, d'écoute, de lectures et d'exercices, de réflexion et encore de réflexion. Il devint son mannequin d'entraînement. Il n'avait pas le droit de répondre, juste celui d'écouter. Certaines idées devaient rester informulées plutôt qu'enregistrées sur son noteur ; elle les tournait et les retournait dans sa tête, en tant qu'opinions qu'elle chérissait mais tenait à séparer de ses observations. Ainsi, il lui semblait que le Dit, s'il s'agissait d'une religion, différait des religions de la Terre : de fait, ni les croyances dogmatiques, ni les émotions frénétiques, ni les promesses de récompense après la mort, ni le fanatisme institutionnel n'y avaient leur place. Ces caractéristiques dont, à son avis, les Akiens se passaient très bien jadis venaient du Dovza. La religion, c'était l'État corporatiste. Elle aimait convoquer l'uniforme bleu et marron, le dos raide et le visage fermé du Moniteur, et lui expliquer quels fanatiques, quels imbéciles ils faisaient, lui et tous les bureaucrates idéologues, de convoiter les biens matériels sans valeur d'autres peuples et de jeter

aux ordures les trésors du sien.

Le vrai Moniteur, l'individu de chair et de sang, avait dû quitter Okzat-Ozkat ; elle ne l'avait pas croisé depuis des semaines. Quel soulagement ! Elle le préférait de beaucoup en fruit de son imagination.

Elle avait cessé de poser des questions sur ce que les maz faisaient. Un enfant de quatre ans aurait pu répondre. Ce que faisaient les maz, c'était dire. Raconter, lire, réciter, discuter, expliquer, inventer. Ils abordaient une infinité de sujets que l'on ne pouvait ni fixer, ni définir. Et cette masse de matériau continuait de croître ; tous les textes n'étaient pas appris par cœur, toutes les histoires ne dataient pas de l'ancien temps, toutes les idées, toutes les pensées n'étaient pas vieilles de milliers d'années.

Sa première rencontre avec Maz Odiédine Manma se produisit à l'occasion d'un dit où il raconta l'histoire d'un jeune villageois des contreforts de Silong (Odiédine disait « Silong », sans article), qui rêvait qu'il savait voler. Ses rêves étaient si fréquents et si évocateurs qu'il finit par les prendre pour la vie réelle. Il décrivait les sensations du vol, les choses qu'il voyait de là-haut. Il dessinait des cartes des pays inconnus qu'il avait découverts. Les gens venaient l'écouter parler et admirer ses superbes cartes. Mais un jour, alors qu'il descendait la gorge d'un torrent à la recherche d'une éberdine égarée, il perdit l'équilibre, tomba et se tua.

L'histoire s'arrêtait là. Odiédine Manma n'émit aucun commentaire et nul ne posa de question. Le dit se tenait au domicile des maz Ottiar et Uming. Par la suite, elle parla à Maz Ottiar Uming de ce récit, qui l'avait laissée perplexe.

— Le partenaire d'Odiédine, Manma, a fait une chute mortelle à l'âge de vingt-sept ans, dit la vieille femme. Ils étaient maz depuis un an à peine.

— Et Manma racontait des rêves où il volait ?

Ottiar Uming secoua la tête.

— Non. C'est le récit, yoz. Le récit d'Odiédine Manma. Celui qu'il raconte. Le reste du dit est fait par son corps.

Elle parlait des exercices. Odiédine était un professeur de gymnastique très respecté.

— Je vois, dit Sutty.

Et elle s'en fut, pour réfléchir au dit.

Elle savait une chose, elle avait appris une chose, sans aucun doute, ici, à Okzat-Ozkat : elle avait appris à écouter. À écouter, à entendre, à continuer d'écouter ce qu'elle avait entendu. À emporter les mots avec soi et à les réécouter en pensée. Si le talent des maz était de dire, celui des yoz était d'écouter. Ainsi qu'ils aimaient les uns comme les autres à le souligner, l'un n'allait pas sans l'autre.

5.

Si l'hiver n'apporta guère de neige, un froid intense descendit sur la région ; des vents coupants soufflaient de l'immense chaîne au nord et à l'ouest. Iziézi emmena Sutty dans un magasin de vêtements d'occasion où elle acheta un manteau de cuir usé mais solide revêtu de la toison soyeuse qu'on avait laissée sur la peau. La doublure de la capuche, légère et duveteuse, provenait de la fourrure d'un animal des montagnes dont Iziézi dit simplement :

— Il n'en reste plus. Trop de chasseurs.

Selon elle, le cuir n'était pas de l'éberdine, comme Sutty l'avait cru, mais de la minule, un animal qui vivait à plus haute altitude. Le manteau lui descendait jusqu'aux genoux et recouvrait le haut de bottes montantes fourrées. Celles-ci étaient neuves, faites de matériaux synthétiques, et destinées à la marche en montagne. Les adeptes de l'ancien adoptaient sans mal l'innovation, tant qu'elle constituait un progrès et que son emploi ne changeait rien au mode de vie. Sutty voyait là un conservatisme viscéral, mais raisonnable. Pareille attitude était évidemment la bête noire d'un système économique bâti sur une croissance exponentielle.

Sutty courut les rues glaciales dans son vieux manteau et ses bottes neuves. En hiver, à Okzat-Ozkat, les citadins avec leurs vieux manteaux de cuir aux capuches fourrées côtoyaient les bureaucrates avec leurs manteaux à capuche en tissu artificiel aux couleurs vives – pourpre, rouille, bleu – de leurs uniformes et tout le monde se ressemblait au sein de ces deux groupes, deux fraternités d'anonymes unies par le froid impitoyable. Quand on entrait dans une maison, la chaleur était source de plaisir, de réconfort et d'un sentiment confraternel. Par un âpre soir bleuté, après avoir grimpé ou descendu non sans mal des rues en pente raide, se retrouver à l'intérieur d'une petite pièce mal éclairée et mal aérée, se rapprocher du chauffage – électrique, car il n'y avait guère de bois, par ici, faute d'arbres capables de pousser à pareille altitude, alors que l'énergie fournie par les eaux glaciales de l'Éréha abondait –, ôter ses mitaines, se frotter les mains, qui paraissaient soudain si nues, si délicates, contempler les autres visages brûlés par le vent, aux cils enrobés de glace, entendre crépiter le petit tambourin et murmurer une voix douce qui énumérait les rivières de l'Hoying et expliquait de quelle façon elles s'unissaient les unes aux autres, ou disait l'histoire d'Ézid et Anaméma sur la montagne de Gama, ou décrivait comment le Conseil de Mez avait levé une armée contre les barbares de l'Ouest… tout cela fut pour Sutty, au long de cet hiver-là, un véritable délice toujours renouvelé.

Les barbares de l'Ouest, c'étaient les Dovziens, elle le savait,

désormais. Presque tout ce que les maz enseignaient, légendes, histoire, philosophie, plongeait ses racines à l'est et au centre du grand continent et remontait à des siècles, à des millénaires. Rien ne venait du Dovza, à part la langue qu'ils parlaient à présent, et celle-ci regorgeait de mots de rangma, la langue originelle de la région, et d'autres langues encore.

Les mots. Un monde fait de mots.

Il y avait de la musique ; certains maz chantaient des chansons pareilles à celles que Tong Ov avait enregistrées à la capitale. Sutty les enregistrait quand elle le pouvait, bien que sa déficience en matière de musique lui interdise de les apprécier. Il y avait eu des arts, sculpture, peinture, tissage, qui utilisaient les symboles de l'Arbre et de la Montagne et des personnages et des événements issus des légendes et des récits historiques. Il y avait eu de la danse, et il subsistait diverses formes d'exercice physique et de méditation. Mais, en premier comme en dernier lieu, il y avait les mots.

Quand les maz posaient sur leurs épaules l'insigne de leur office – un pan de gaze rouge ou bleue –, ils passaient pour détenteurs d'une autorité ou d'une puissance sacrée. Dès lors, les paroles qu'ils prononçaient relevaient du Dit.

Quand ils ôtaient leur écharpe, ils retrouvaient un statut ordinaire, n'étant plus investis d'aucune autorité spirituelle ; leurs propos ne pesaient pas davantage que d'autres propos. Bien sûr, il y avait des gens pour vouloir leur attribuer une autorité permanente. Tout comme les membres de la tribu de Sutty, beaucoup d'Akiens désiraient suivre un chef, faire d'un salaire un tribut, placer le fardeau de la responsabilité sur les épaules de quelqu'un d'autre. Mais les maz avaient tous la modestie chevillée au corps. Ils ne se voyaient pas en figures charismatiques. Maz Imyen Katyan était l'homme le plus aimable que Sutty ait jamais rencontré, mais le jour où une femme lui donna du « munan », un titre révérenciel que l'on réservait aux maz célèbres des récits historiques et légendaires, il se fâcha tout rouge :

— Comment osez-vous m'appeler ainsi ?

Puis, après avoir recouvré son calme :

— Quand je serai mort depuis cent ans, yoz.

De l'avis de Sutty, l'activité professionnelle des maz se faisant hors la loi, non sans risques, cette modestie, ce profil bas, étaient choses récentes. Lorsqu'elle s'en ouvrit à Maz Ottiar Uming, pourtant, la vieille femme secoua la tête.

— Oh, non. Il faut se cacher, pour garder le secret, oui. Mais les maz du temps de mes grands-parents vivaient ainsi. Nul ne peut porter l'écharpe sans cesse ! Même pas Maz Élyed Oni… Bien sûr, c'était différent dans les umyazu.

— Parlez-moi des umyazu, Maz.

— C'étaient des lieux bâtis de telle sorte que l'énergie pouvait s'y concentrer. Des lieux pleins d'existence. Pleins de gens qui disaient et écoutaient. Pleins de livres. Il y avait des umyazu partout. Ici, à Okzat-Ozkat, il y en avait un là où se trouve le Collège et un autre sur le site de la carrière de pierre ponce. Et jusqu'à Silong, dans les hautes vallées, sur les routes commerciales, il y avait des umyazu, des lieux de pèlerinage. En bas, là où les terres sont riches, il y avait d'immenses, de superbes umyazu où vivaient des centaines de maz qui passaient leur temps à se rendre visite les uns les autres. Ils conservaient les livres, les écrivaient, ils tenaient des archives, et disaient. C'est à cela qu'ils consacraient leur vie, voyez-vous. Ils pouvaient être là où était le dit, toujours. Les gens allaient les voir afin de l'entendre, afin de lire les livres dans les bibliothèques. On y allait en procession, avec des drapeaux rouges et bleus. On y allait et on y restait tout l'hiver, parfois. On économisait des années pour payer les maz et la pension. Ma grand-mère maternelle m'a raconté son pèlerinage à l'umyazu rouge de Tenban. Elle avait onze, douze ans. Il a fallu un an pour l'aller, le séjour et le retour. On était aisé, dans sa famille, ils ont tous voyagé en chariot tiré par des éberdines. Vous savez, nul n'avait de voiture ni d'avion. La plupart allaient à pied. Mais tous brandissaient des drapeaux et portaient des rubans. Rouges et bleus.

Ottiar Uming rit de plaisir à l'idée de ces processions.

— La mère de ma mère a écrit l'histoire de ce voyage, ajouta-t-elle. Je la retrouverai et je la dirai un de ces jours.

Son partenaire, Uming Ottiar, dépliait une immense feuille de papier cartonné sur une table dans l'arrière-salle de leur épicerie. Ottiar Uming alla l'aider et, afin de les tenir en place, posa une pierre noire polie aux quatre coins. Puis ils invitèrent leurs cinq auditeurs à s'avancer, à saluer la feuille du signe de la montagne et à étudier le graphique et les inscriptions. Ils la présentaient toutes les trois semaines et Sutty venait chaque fois. Ça avait été son introduction formelle au système de pensée de l'Arbre. Cette feuille, le bien le plus précieux du couple, un don de leur maz tuteur cinquante ans auparavant, était une carte ou un mandala magnifiquement peint du Un qui est Deux engendrant les Trois, les Cinq, la Multitude, la Multitude engendrant à son tour les Cinq, les Trois, les Deux, le Un… Arbre, Corps, Montagne, inscrits dans ce cercle qui était tout et rien. De petites silhouettes délicates, animaux, personnes, plantes, pierres, fleuves, aussi vives que des flammes, composaient les formes principales, qui se divisaient, se rejoignaient, se fondaient les unes aux autres et dans l'ensemble – l'unité faite de l'infinie diversité, le mystère révélé au grand jour.

Sutty adorait l'étudier, adorait essayer de déchiffrer les

inscriptions et les poèmes qui l'entouraient. La peinture était belle, la poésie belle, difficile, le graphique entier était une œuvre d'art, passionnante, éclairante. Maz Uming s'était assis et, après quelques coups de tambourin, il entonna une des psalmodies interminables qui accompagnaient les rituels et bien des dits. Maz Ottiar lut et discuta de certaines des inscriptions, lesquelles remontaient à quatre ou cinq siècles, d'une voix douce, pleine de silences. Tout bas, hésitants, les étudiants posaient des questions, et elle leur répondait sur le même ton.

Puis elle se recula, s'assit et reprit la psalmodie avec des zézaiements de moucheron tandis que le vieil Uming, à moitié aveugle, se levait pour parler d'un des poèmes d'une voix épaissie par son attaque.

— Il est de Maz Niniu Raying, et date de cinq, six, sept cents ans, hein ? Il est dans *La Charmille*. Quelqu'un l'y a inscrit, un bon calligraphe, parce qu'il parle de la façon dont les feuilles de l'Arbre périssent mais reviennent toujours, tant que nous les voyons et que nous les disons. Tenez, là, le poème dit : « Le mot, l'or d'après l'automne, rend sa gloire à la branche. » Et au-dessous quelqu'un a écrit, plus tard : « La vie de l'esprit est le souvenir. »

Il leur sourit, d'un sourire en coin, complice.

— Vous vous en souviendrez, hein ? « La vie de l'esprit est le souvenir. » N'oubliez pas !

Il rit, ils rirent. Et pendant ce temps-là, dans l'épicerie, le petit-fils des maz laissait le système audio brailler, afin que la musique entraînante, les exhortations et les bulletins d'information couvrent la poésie illicite, le rire proscrit.

Il était regrettable, mais pas surprenant, dit Sutty à son noteur, qu'un vieux système populaire mêlant cosmologie, philosophie et discipline spirituelle contienne toutes sortes de superstitions et menace de verser dans les charlataneries, terme dont elle usait à part elle. La jungle des significations possédait ses marécages, elle finissait par s'embourber dans certains d'entre eux. Quelques maz se disaient détenteurs de connaissances occultes, de pouvoirs surnaturels. Elle savait, aussi lassantes que leurs prétentions lui paraissent, qu'il lui était difficile de séparer l'utile du reste, aussi notait-elle en détail les informations qu'elle leur achetait sur l'alchimie, la numérologie et les lectures littérales des textes symboliques. Ils lui vendaient à prix d'or et à regret des bouts de texte et de méthodologie, en entrelaçant les négociations de sinistres avertissements sur les dangers d'un savoir aussi puissant.

Elle détestait par-dessus tout les lectures littérales. Du point de vue esthétique, elles étaient ridicules et gênantes, et elle savait que de telles pratiques fondamentalistes étaient une des principales manières

par lesquelles les religions en venaient à trahir les intentions de leurs fondateurs. Mais elle les enregistrait dans son noteur, qu'elle avait déjà vidé dans un cristal mémoriel à deux reprises, puisqu'elle ne pouvait guère transmettre le bon grain et l'ivraie qu'elle amassait.

Du fait de la distance, et du contrôle sur les moyens de communication, il lui était impossible de consulter Tong Ov sur l'usage qu'elle devait faire (ou que lui voulait faire) de ce matériel. Elle ne pouvait même pas lui dire qu'elle l'avait recueilli. Le problème perdura, et s'aggrava.

Parmi les charlataneries, elle en trouva d'un genre qui lui sembla unique : un système de sens occultes attribués aux traits qui formaient les caractères écrits et aux traits et aux points qui définissaient le temps du verbe, le mode, le cas nominatif, l'Action, l'Élément (car toute chose trouvait sa place dans les catégories des Quatre Actions et des Cinq Éléments). Chaque caractère de l'écriture ancienne devenait donc un code interprétable par des spécialistes qui tenaient un peu le même rôle que les lecteurs d'horoscope au pays natal de Sutty. Elle découvrit que rares étaient les habitants d'Okzat-Ozkat, y compris parmi les officiels corporatistes, à entreprendre un acte important sans convoquer en premier lieu un « lecteur de signes » qui écrivait leur nom et autres termes pertinents puis, après les avoir étudiés, après s'être référé à des graphiques et des diagrammes impressionnants de complexité, les conseillait et leur faisait ses prédictions.

— C'est le genre de choses qui me fait sympathiser avec le Moniteur, dit-elle à son noteur avant d'ajouter : Non. En fait, le Moniteur veut la même chose de ses propres charlataneries. De ses charlataneries politiques. Tout bien rangé, sous clé, bien maîtrisé. Mais cette maîtrise, il y a renoncé, comme eux.

Bon nombre des pratiques qu'elle découvrait avaient des équivalents sur Terre. Les exercices, à l'instar du yoga et du taï chi, étaient à la fois physiques et mentaux : une discipline de vie qui menait à l'éveil de l'esprit, à un état de transe ou à une vigueur martiale, selon le style choisi et le désir du pratiquant. On recherchait apparemment la transe sans arrière-pensée, en tant qu'expérience de l'immobilité et de l'équilibre plutôt qu'en tant que satori ou communion mystique. La prière… Au fait, et la prière ?

Les Akiens ne priaient pas.

Cela lui semblait si étrange, si peu naturel, qu'elle se demanda si elle comprenait bien ce qu'était la prière.

Si cela signifiait demander quelque chose, alors ils ne demandaient jamais. Même elle le faisait plus souvent. Il lui arrivait, lorsqu'elle était surprise, de crier : « Oh, Ram ! », ou, si elle était très effrayée, de murmurer : « Je vous en prie, je vous en prie… » Les mots en eux-mêmes n'avaient aucun sens, mais elle savait qu'ils

constituaient une sorte de prière. Elle n'avait jamais entendu un Akien dire une chose pareille. Ils faisaient parfois des vœux pour leur prochain – « Puissiez-vous avoir une bonne année, puissent vos affaires prospérer » – ou les maudire – « Puissent tes fils manger des pierres », avait-elle entendu marmonner Diodi le charretier au passage d'un uniforme bleu et marron. Mais c'étaient là des souhaits, et non des prières. Ils ne demandaient pas à Dieu de les rendre meilleurs ou d'anéantir leurs ennemis. Ils ne demandaient pas aux dieux de les faire gagner à la loterie ou de soigner leur enfant malade. Ils ne demandaient pas aux nuages de laisser tomber la pluie, ou au grain de pousser. On souhaitait, on désirait, on espérait ; jamais on ne priait.

Si prier, c'était louer, alors peut-être priaient-ils. Elle en était venue à considérer les descriptions de phénomènes naturels, la pharmacopée du Fertiliseur, les cartes du ciel, les listes de minerais et de minéraux, comme une litanie de louanges, une célébration du complexe et du spécifique, de la richesse et de la beauté du monde, une participation à la plénitude de l'être. Ils décrivaient, nommaient, disaient tout à tout le monde. Mais ils ne priaient pour rien.

Et ils ne sacrifiaient rien non plus. À part l'argent.

Pour obtenir de l'argent, il fallait s'en défaire : c'était un principe universel. Avant la moindre affaire, on enterrait des pièces de cuivre ou d'argent, on les jetait dans le fleuve, ou on les donnait à des mendiants. On martelait des pièces d'or jusqu'à ce qu'elles deviennent des feuilles légères et translucides avec lesquelles on décorait niches, colonnes et parfois des murs entiers, ou on en faisait du fil qu'on tissait dans des superbes châles et écharpes offerts à l'occasion du Nouvel An. Les pièces d'or et d'argent étaient rares, car l'État corporatiste, qui détestait des gaspillages aussi extravagants, s'était converti presque exclusivement aux billets ; les gens les brûlaient ainsi que de l'encens, en faisaient des bateaux qu'ils lançaient sur le fleuve, les hachaient menu et les mangeaient avec de la salade. Cette pratique ressortissait à la charlatanerie pure et simple, pourtant Sutty la trouvait irrésistible. Égorger un bouc ou son premier-né pour apaiser le surnaturel lui semblait la pire perversité imaginable, alors qu'elle trouvait une sorte d'élégance du joueur à ce sacrifice financier. Ce qui vient de la flûte s'en va par le tambour. Au Nouvel An, quand deux amis ou relations se rencontraient, chacun allumait un billet de un ha, le brandissait comme une torche miniature et souhaitait à l'autre santé et prospérité. Elle vit sept employés de la Corporation accomplir ce rituel. Elle se demanda s'il était arrivé au Moniteur de l'effectuer.

Les naïfs qu'elle rencontrait aux dits et dans les cours, ainsi que Diodi et d'autres relations amicales croisées dans les rues, gobaient la lecture des signes et les merveilles de l'alchimie et parlaient de régimes offrant la vie éternelle, d'exercices qui avaient donné aux

héros d'antan la force de vaincre seuls des armées entières. Même Iziézi croyait dur comme fer à la lecture des signes. Mais les maz, les érudits, les professeurs ne revendiquaient aucun talent ni pouvoir particulier. Ils vivaient en plein dans le monde réel. *Pas de miracles !* dit Sutty, jubilante, à son noteur.

Elle coda ses notes, enfila son manteau et ses bottes, et sortit affronter le vent coupant du début du printemps pour rejoindre le cours de gymnastique de Maz Odiédine Manma. Pour la première fois depuis des semaines, on apercevait Silong – sinon sa barrière rocheuse, du moins son sommet, dressé tel un cor d'argent au-dessus de nuages gris-noir.

Elle s'entraînait régulièrement avec Iziézi et restait souvent après la séance pour regarder Akidan et d'autres adolescents et jeunes gens s'adonner au « deux-un », une variante athlétique qu'on pratiquait par paires, aux feintes et aux chutes spectaculaires. Odiédine Manma, celui qui disait l'étrange histoire de l'homme qui rêvait qu'il volait, faisait l'admiration de ces jeunes, et c'étaient eux qui avaient emmené Sutty à l'un de ses cours pour la première fois. Il enseignait un mélange d'exercice et de méditation beau et austère. Il l'avait invitée à se joindre à ses élèves.

Ils se réunissaient dans un vieil entrepôt près du fleuve, un lieu moins sûr que l'ancien temple reconverti en gymnase qu'elle fréquentait en compagnie d'Iziézi ; là-bas, on pratiquait bel et bien la gymnastique du Manuel de santé, et ce en guise de couverture pour les exercices proscrits. Ici, l'entrepôt n'était éclairé que par des lucarnes sales à hauteur de poutres. On parlait par chuchotis presque imperceptibles. Odiédine n'était adepte d'aucune charlatanerie, mais Sutty trouvait son enseignement, qui se basait sur des gestes lents effectués sans bruit dans l'obscurité, étrange, et dérangeant, parfois ; il lui arrivait d'en rêver.

Un homme assis près de Sutty ce matin-là la dévisagea lorsqu'elle prit place sur le tapis. Quand le groupe attaqua la première partie des exercices, il continua de fixer les gens, de leur adresser clins d'œil, petits gestes, sourires. Personne n'agissait ainsi. Elle en fut irritée et gênée jusqu'au moment où, profitant de la posture qu'elle devait tenir, elle le regarda à son tour et constata que c'était un attardé mental.

Quand les autres entamèrent un enchaînement qui lui était encore inconnu, elle les observa et tâcha de les imiter de son mieux. Ses erreurs et ses omissions contrarièrent son voisin. Il ne cessa de lui montrer quand et comment bouger, par pantomime, en exagérant les postures. Lorsque tout le monde se leva, elle resta assise, ce qui était permis, mais qui bouleversa le pauvre homme. Il lui fit signe de se lever. Puis il remua les lèvres silencieusement – *debout* – et pointa son doigt vers le haut. Enfin, il murmura :

— Debout… comme ça… tu vois ?

Et il leva un pied, le posa sur une marche invisible, et posa l'autre pied à côté du premier avant de gravir une autre marche de la même façon. Il se tenait pieds nus à cinquante centimètres du sol et, baissant les yeux sur elle, lui fit signe de le rejoindre. Il marchait sur l'air.

Odiédine, un homme mince et souple, âgé de cinquante ans, une bande de tissu bleu autour du cou, se dirigea vers lui. Tous les autres poursuivaient les mouvements complexes qui s'apparentaient à l'oscillation d'une algue ou d'un arbre.

— Descends, Uki, murmura-t-il.

Il prit l'homme par la main, lui fit redescendre les deux marches inexistantes, lui tapota l'épaule avec gentillesse, et s'éloigna. Uki se joignit au motif des mouvements, oscillant et pivotant du buste avec grâce, avec vigueur. Il avait oublié Sutty, à l'évidence.

Elle ne put se résoudre à interroger le maz à l'issue du cours. Que dire ? *Est-ce que vous avez vu ce que j'ai vu ? Est-ce que j'ai vu ce que j'ai vu ?* Ç'aurait été absurde. Ça n'avait pas pu se produire, et il se serait sans doute borné à répondre à sa question par une autre. Ou peut-être avait-elle peur qu'il réponde par l'affirmative.

Si un mime peut faire une boîte de l'air autour de lui, un fakir grimper à une corde fixée au vide, un pauvre idiot doit pouvoir trouver des marches là où il n'y en a pas. Si la force spirituelle déplace des montagnes, peut-être peut-elle créer un escalier. Transe légère. Suggestion hypnotique ou hypnagogique. Elle décrivit l'épisode en bref dans ses notes, sans commentaire. En parlant dans son noteur, elle acquit la certitude qu'il y avait là une sorte de marche qu'elle n'avait pas vue dans la pénombre, un bloc de pierre, ou une caisse peinte en noir. Mais, bien sûr, il n'y avait rien. Elle marqua un temps, sans rien ajouter. Elle revoyait presque le bloc de pierre, ou la caisse. Mais elle n'avait vu ni l'un ni l'autre.

Ce qu'elle voyait souvent en pensée, c'était ces deux pieds nus, calleux, musclés, qui escaladaient la montagne absente. Quelle impression faisait le contact de l'air sous la plante des pieds, quand on marchait dessus ? Le trouvait-on froid ? Élastique ?

Par la suite, elle se força à s'intéresser aux vieux récits dont les protagonistes marchaient sur le vent, chevauchaient les nuages, voyageaient dans les étoiles, détruisaient leurs ennemis de loin à coups d'éclairs. On attribuait ces exploits, en général, aux héros et aux maz d'ailleurs et d'antan, même si les technologies modernes avaient banalisé bon nombre d'entre eux. Elle croyait toujours à des exagérations ou des métaphores qu'il ne fallait pas prendre au pied de la lettre. Elle ne trouva pas d'explication.

Mais son attitude avait changé. Elle savait désormais avoir commis une méprise, une erreur si grossière qu'elle ne parvenait

toujours pas à la cerner.

Ils ne voient que l'arbre qui cache la forêt, les pédants et les pontifes, grommela l'oncle Hurree dans son esprit. *La poésie, ma fille, la poésie. Lis le Mahaharata. Tout y est.*

— Maz Élyed, dit-elle, qu'est-ce que vous faites, vous, les maz ?

— Nous disons, yoz Sutty.

— Oui. Mais à quoi sert tout ce que vous dites ?

— À dire le monde.

— Pourquoi, Maz ?

— C'est notre tâche, yoz. Notre raison d'être.

Comme beaucoup de maz, Élyed parlait bas, d'une voix hésitante, en marquant des pauses et en reprenant la parole quand on croyait qu'elle avait fini. Le silence faisait partie de ses propos. Elle était petite, ridée, et elle boitait. Sa famille possédait une petite droguerie dans le district le plus pauvre, où les maisons en pierre et bois laissaient la place à des tentes ou des yourtes de velours et de toile rapiécées avec du plastique et posées sur des plates-formes d'argile. Neveux et petites-nièces abondaient dans la boutique. Un arrière-petit-neveu, un bambin, s'y promenait en titubant ; son but dans l'existence semblait être de manger des écrous et des rondelles. Un vieille photographie 2-D d'Élyed et de sa partenaire Oni pendait au mur derrière le comptoir : Oni Élyed, grande, les yeux rêveurs, Élyed Oni minuscule, belle, le regard vif. Trente ans plus tôt, on les avait arrêtées pour déviance sexuelle et promotion d'une idéologie rétrograde, et envoyées en camp de rééducation sur la côte ouest. Oni y était morte. Élyed était revenue au bout de dix ans, boiteuse, édentée ; on ne savait pas si elle avait perdu ses dents sous les coups ou à cause du scorbut. Elle ne parlait pas d'elle, de sa femme, de son âge, de ses soucis. Sa journée se déroulait selon un rite précis : elle satisfaisait à ses besoins corporels, préparait les repas et mangeait, dormait, enseignait, mais avant tout elle lisait et disait, une répétition à l'infini, d'une voix douce, des textes appris toute sa vie durant.

Au début, Sutty trouvait Élyed inhumaine, détachée, aussi indifférente et inaccessible qu'un nuage : une sainte d'intérieur dévouée au système rituel, une sorte de récitant automate sans émotion ni personnalité. Elle la craignait. Cette femme qui incarnait, qui vivait le système, allait la forcer à admettre qu'il était hystérie, obsession, absolutisme, tout ce que Sutty détestait, redoutait, tout ce qu'elle refusait qu'il soit. Mais, à force d'écouter ses dits, elle y discerna un esprit discipliné et rationnel, même s'il abordait des sujets irrationnels.

Élyed utilisait souvent ce mot, « irrationnel », au sens premier : ce qui est inaccessible à la raison. Un jour, alors que Sutty s'efforçait de trouver une cohérence à divers dits, Élyed lui fit remarquer :

— Ce que nous faisons est irrationnel, yoz.

— Mais vous ne le faites pas sans raison.

— C'est probable.

— C'est le motif qui m'échappe. La place, l'importance des éléments du motif. Hier, vous disiez l'histoire d'Iaman et de Déberren, mais vous l'avez laissée inachevée, et voilà qu'aujourd'hui vous lisez les descriptions des feuilles des arbres du bosquet de la montagne Dorée. Je ne vois pas le rapport. À moins qu'il n'y ait qu'un certain type de matériau qui convienne à un jour donné ? Ou que mes questions ne soient tout simplement… stupides ?

Élyed rit de son petit rire édenté.

— Non, dit-elle avant de marquer une pause et d'ajouter : Me rappeler m'épuise. Alors je lis. Peu importe. Toutes les feuilles sont sur l'arbre.

— Donc… tout ce qu'il y a dans les livres a la même importance.

La vieille maz s'accorda un temps de réflexion.

— Non, dit-elle. Oui.

Elle reprit son souffle. Elle se fatiguait vite lorsqu'elle ne pouvait pas se reposer dans le flot des actes et du langage rituels, mais elle essayait toujours de répondre à Sutty.

— C'est tout ce que nous avons. Vous voyez ? C'est de cette façon que nous possédons le monde. Sans le dit, nous n'avons rien. Le moment passe comme l'eau du fleuve. Si nous essayions de vivre l'instant présent, nous tournerions, ballottés, impuissants. Comme un bébé. Un bébé sait nager, mais nous, nous coulerions. Nos esprits ont besoin de dire, besoin du dit. Ils ont besoin de retenir. Il n'y a rien à retenir du futur. Le futur n'existe pas encore. Comment pourrait-on y vivre ? Ce que nous avons, ce sont les mots qui disent ce qui s'est passé et ce qui se passe, ce qui a été et ce qui est.

— La mémoire ? demanda Sutty. L'histoire ?

Élyed hocha la tête d'un air dubitatif. Ces termes ne la satisfaisaient pas. Elle resta plongée dans ses pensées durant un long moment, puis dit :

— Nous ne sommes pas hors du monde, yoz. Vous comprenez ? Nous sommes le monde. Nous sommes son langage. Nous vivons, il vit. Vous voyez ? Si nous ne disons pas les mots, qu'y a-t-il dans notre monde ?

Elle tremblait, par spasmes minuscules des mains et des lèvres qu'elle essayait de dissimuler. Sutty la remercia du geste de la montagne et du cœur et s'excusa de la fatigue qu'elle lui causait en lui demandant de parler. Élyed eut son petit rire noir.

— Oh, yoz, c'est le fait de parler qui me fait exister. Comme le monde.

Sutty s'en fut, et s'abîma dans ses réflexions. Tout cela s'articulait

autour du langage. On en revenait toujours aux mots : les Grecs et leur Logos, les Hébreux et leur Verbe qui était Dieu. Mais, ici, il s'agissait de mots. Pas du Logos, pas du Verbe, mais des mots. Pas un seul mot, mais beaucoup… une multitude. Personne ne faisait le monde, ne gouvernait le monde, ne disait le monde. Il était. Il agissait. Et les êtres humains le faisaient exister, le faisaient exister en tant que monde humain, par le langage ? En disant ce qu'il y avait dedans, ce qui s'y passait ? Tout et n'importe quoi… les récits des héros, les cartes du ciel, les chansons d'amour, les listes des formes des feuilles… L'espace d'un instant, elle crut comprendre.

Elle s'ouvrit de son début de réflexion à Maz Ottiar Uming, avec laquelle il était plus facile de discuter qu'avec Élyed, et tenta de l'exprimer, mais Ottiar travaillait à une psalmodie ; Sutty s'adressa donc à Uming, et soudain ses mots lui parurent compliqués, pédants. Elle n'arrivait pas à formuler son intuition.

Tandis qu'ils essayaient désespérément d'arriver à une compréhension mutuelle, Uming Ottiar montra une nouvelle facette : pour la toute première fois, ou presque, elle sentit de l'amertume chez ces professeurs à la voix douce. Malgré son handicap, c'était un homme disert, et il s'efforça de lui répondre. Avec douceur, au début :

— Les animaux n'ont pas de langage. Ils ont leur nature. Vous voyez ? De par leur nature ils savent suivre le chemin, où aller, où passer. Nous sommes des animaux sans nature. Des animaux sans nature ! Quelle drôle de chose ! Il nous faut parler du chemin, y réfléchir, l'étudier, l'apprendre. Nés pour être raisonnables, nous sommes donc ignorants. Vous voyez ? Si personne ne nous enseigne les mots, les idées, nous restons ignorants. Si personne ne montre à un enfant de deux ou trois ans comment chercher le chemin, et à quoi ressemble le chemin, il se perd dans la montagne, pas vrai ? Et il meurt, dans la nuit, dans le froid. C'est comme ça. Oui.

Il se balança un peu sur lui-même.

À l'autre bout de la petite pièce, Maz Ottiar tapotait son tambour et murmurait une chronique des jours anciens à son unique auditeur, un enfant de dix ans presque assoupi.

— Donc, reprit-il, sans le dit, les pierres, les plantes, les animaux se débrouillent, mais pas les gens. Ils s'égarent. Ils ne savent pas reconnaître une montagne de son reflet dans une flaque. Ni un sentier d'une falaise. Ils font du mal : à eux-mêmes, aux autres, au reste du monde. Ils font mal aux animaux parce qu'ils sont en colère. Ils se disputent, ils se trompent les uns les autres. Ils veulent trop. Ils négligent les choses. Ils ne plantent pas les récoltes. Ils plantent trop de récoltes. Les rivières sont souillées de merde, la terre de poison. Les gens mangent de la nourriture empoisonnée. Tout est confusion. Tout le monde est malade. Personne ne s'occupe des gens malades, des

choses malades. Pourtant c'est mal, très mal, pas vrai ? Car c'est notre travail, de nous occuper des choses, pas vrai ? De nous occuper des choses, de nous occuper les uns des autres ? Qui le ferait, à notre place ? Les arbres ? Les rivières ? Les animaux ? Ils ne font que ce qu'ils sont. Mais nous, nous sommes ici, alors nous devons apprendre à être, à faire les choses, à les aider à aller dans le sens où elles ont besoin d'aller. Le reste du monde sait ce qu'il a à faire, connaît le Un et la Multitude, l'Arbre et les Feuilles. Tout ce que nous savons, c'est comment apprendre. Comment apprendre, comment parler, comment dire le monde. Si nous ne disons pas le monde, nous ne le connaissons pas. Nous nous y égarons, nous mourons. Mais nous devons le dire bien, le dire dans sa vérité. Pas vrai ? Prendre garde et le dire dans sa vérité… ce qui a échoué. En bas, au Dovza, ils se sont mis à dire des mensonges. Ces faux maz, ces munan, ces maz patrons. À dire aux gens que personne d'autre ne savait la vérité, que personne d'autre ne pouvait parler, que chacun devait dire les mêmes mensonges qu'eux. Traîtres ! Usuriers ! Ils égarent les gens pour de l'argent ! Ils s'enrichissent par leurs mensonges ! Ils disent aux gens ce qu'ils doivent faire ! Pas étonnant que le monde ne tourne plus rond ! Que les policiers dirigent tout !

Le vieil homme, le visage cramoisi, agitait sa main valide comme s'il tenait un bâton. Sa femme se leva, vint à lui, et lui mit le tambourin et la baguette entre les mains, le tout sans interrompre sa mélopée. Uming se mordit la lèvre, secoua la tête, grimaça, donna un coup plutôt appuyé sur le tambourin, et reprit la récitation à la ligne suivante.

— Je suis navrée, dit Sutty à Ottiar lorsque la vieille femme l'accompagna à la porte. Je n'avais pas l'intention de mettre Maz Uming en colère.

— Oh, ça ne fait rien. Tout ça se passait avant ma/notre naissance. En bas, au Dovza.

— Vous ne faisiez pas partie du Dovza, à cette époque ?

— On est du Rangma, par ici. Mes/nos grands-parents parlaient rangma. On parlait à peine dovzien jusqu'à ce que la police de la Corporation oblige tout le monde à le faire. Ils détestaient ça ! Ils ont gardé le pire accent possible !

Sutty sourit en réponse à son sourire enjoué ; mais elle descendit la rue perdue dans ses pensées. La tirade d'Uming à l'encontre des « maz patrons » concernait la période qui *précédait* le règne de la Corporation dovzienne, l'arrivée des « policiers », voire celle des Premiers Observateurs de l'Ékumen. Il lui venait soudain à l'esprit que les centaines de récits historiques ou non qu'elle avait entendus parlaient d'événements sur tout Aka, sauf au Dovza ; et de l'ancien temps. Aucun ne concernait la venue des outremondains, la prise de

pouvoir par l'État corporatiste ou un événement des soixante-dix dernières années.

— Iziézi, dit-elle ce soir-là, qui étaient les maz patrons ?

Elle aidait sa logeuse à peler une sorte de champignon dont la saison commençait dans les collines, là où la neige fondait, et qui poussait au bord des couloirs de dégel. On l'appelait demyedi, premier-du-printemps ; il avait un goût de neige, et il servait à équilibrer la saveur poivrée des pousses de banam et la richesse du poisson-huile, ce qui gardait l'écorce fine et le cœur léger. Quelles que soient les erreurs et les méprises qu'elle ait pu commettre sur ce monde, elle avait appris quand, pourquoi et comment préparer la nourriture.

— Oh, c'était il y a longtemps. Ils se sont mis à régenter tout le monde, au Dovza.

— Il y a cent ans ?

— Peut-être bien.

— Et « les policiers » ?

— Oh, eh bien, les bleu et marron.

— Juste eux.

— Ah, j'imagine que, pour nous, tous ces gens-là sont la police. Les gens d'en bas, de Dovza… Ils ont arrêté tous les maz patrons, puis commencé à arrêter tous les maz. Quand ils ont envoyé des soldats ici pour arrêter des gens dans les umyazu, on s'est mis à les appeler les policiers. On appelle les skuyen des policiers, aussi. Ou on dit : « Ils travaillent pour la police. »

— Les skuyen ?

— Ceux qui parlent des choses illégales aux Dovziens. Des livres, des dits, tout… Pour de l'argent. Ou par haine.

Sur ces derniers mots, la voix suave d'Iziézi changea. Son visage se ferma, sous l'effet de la souffrance.

Les livres, les dits, tout. Ce qu'on préparait à manger. Avec qui on faisait l'amour. Comment on écrivait « arbre ». Tout.

Pas étonnant que le système soit incohérent, fragmenté. Ni que le monde d'Uming ait cessé de tourner. L'étonnant, c'était qu'il en restât quoi que ce fût.

Le lendemain matin, comme si sa prise de conscience l'avait arraché du néant, elle croisa le Moniteur dans la rue. Il ne lui accorda pas un regard.

Quelques jours plus tard, elle voulut rendre visite à Maz Sotyu Ang, et trouva son magasin fermé. Ce n'était jamais arrivé depuis qu'elle résidait ici. Elle demanda à un voisin qui balayait le pas de sa porte s'il devait revenir.

— Je crois que le producteur-consommateur est absent, dit l'homme.

Élyed avait prêté à Sutty un vieux livre magnifique – prêté, voire donné.

— Gardez-le, il est en sécurité avec vous, avait-elle dit.

C'était une anthologie de poèmes des îles Orientales, un trésor inestimable. Elle l'étudiait, le transférait dans son noteur, et il se passa ainsi plusieurs jours avant qu'elle ne songe à retourner voir son vieil ami le Fertiliseur. Elle gravit la rue en pente raide dont la chaussée noire brillait au soleil. Le printemps arrivait tard mais vite sur les contreforts de la grande chaîne de montagnes. L'air irradiait de lumière. Elle dépassa l'échoppe sans la reconnaître.

Désorientée, elle se tourna, et la trouva peinte en blanc, chaulée, une façade vierge. Les pancartes, les caractères, les vieux mots : disparus, réduits au silence. Chute de neige… La porte bâillait. Elle jeta un coup d'œil à l'intérieur. Les tiroirs des comptoirs et des murs jonchaient le sol. La pièce était vide, sale, saccagée. Les mots qu'elle avait vus vivre, respirer, avaient disparu sous une couche de peinture brune.

L'arbre à foudre deux fois fourchu…

Le voisin était sorti à son passage. De nouveau, il balayait son pas de porte. Elle faillit s'adresser à lui, se ravisa. Skuyen ? Comment savoir ?

Elle repartait chez elle, mais, voyant de l'eau scintiller au bas des rues, elle se détourna de son chemin, descendit le versant, et quitta la ville par un sentier qui menait au fleuve et le suivait. Elle avait parcouru ce même sentier, toute une journée, longtemps, longtemps auparavant, au tout début de l'automne, tandis qu'elle attendait que l'Envoyé lui dise de regagner la capitale.

Elle remonta la rivière, longeant des fourrés dont les feuilles commençaient à sortir et des arbres nains épargnés par l'altitude. L'Éréha roulait des flots d'un bleu laiteux grossis par la première fonte saisonnière des glaciers. De la glace crissait sous ses pas, dans les ornières, mais le soleil était chaud sur sa tête et sur son dos. Elle avait encore la bouche sèche – le choc – et la gorge douloureuse.

Regagner la capitale. Elle devrait regagner la capitale. Maintenant. Avec les trois cristaux mémoriels et son noteur plein de matériau, de poésie. Tout donner à Tong Ov avant que le Moniteur ne s'en saisisse.

Elle ne pouvait pas l'envoyer. Elle devait l'emporter. Mais il lui fallait une autorisation de voyage. Oh, Ram ! Où était son LIZ ? Elle ne le portait plus depuis des mois. Ici, personne ne s'en servait, à part ceux qui travaillaient pour la Corporation ou devaient se rendre dans un des services. Il était dans sa serviette, dans la chambre. Il le lui fallait pour le téléphone public rue des Quais : parler à Tong, requérir qu'il lui obtienne l'autorisation de rentrer. En avion. Aller en

transbordeur jusqu'à Eltli, continuer en avion à partir de là. Agir au grand jour, prévenir tout le monde de son départ, pour éviter qu'on la prenne à part, loin des regards, qu'on la piège. Qu'on lui confisque ses cristaux, ses notes. Qu'on la réduise au silence. Où était Maz Sotyu ? Qu'est-ce qu'ils lui faisaient ? Était-ce de sa faute à elle ?

Il ne fallait pas y penser pour l'instant. Ce qu'il fallait, c'était sauver le plus possible de ce qu'elle avait reçu de Sotyu. De Sotyu, Ottiar, Uming, Odiédine, Élyed et Iziézi, cette chère Iziézi…

Il ne fallait pas y penser pour l'instant.

Elle fit demi-tour, rentra à pas pressés en ville, trouva son bracelet LIZ dans sa serviette dans sa chambre, alla rue des Quais et appela l'Envoyé à l'Office ékuménique de Dovza-Ville.

Elle obtint le secrétaire dovzien qui lui dit avec hauteur que Tong Ov était en conférence.

— Je dois lui parler tout de suite.

Sutty ne fut pas étonnée d'entendre l'autre répondre avec soumission qu'il le lui passait.

Quand elle entendit sa voix, elle dit, en hainien :

— Envoyé, je vous ai laissé sans nouvelles depuis si longtemps qu'il m'a semblé que nous devions discuter.

Elle eut l'impression de parler une langue bizarre.

— Je vois, dit-il.

Il ajouta quelques platitudes pendant qu'elle tâchait de trouver le moyen de lui communiquer une information. Sans doute y réfléchissait-il de son côté. Si seulement il avait pu connaître d'autres langues qu'elle maîtrisait, et vice versa ! Mais ils n'avaient en commun que le hainien et le dovzien.

— Rien de particulier ? demanda-t-il.

— Non, pas vraiment, mais j'aimerais vous apporter le matériel que j'ai collecté. Mes notes sur la vie quotidienne à Okzat-Ozkat.

— J'espérais venir vous voir, mais cela me paraît peu recommandé pour l'instant, dit Tong. Quand la fenêtre est aussi étroite, il est bien sûr dommage de fermer les volets. Mais je sais à quel point vous aimez Dovza-Ville. Et je gage que vous n'avez rien trouvé de très intéressant là-bas. Donc, si vous avez terminé, n'hésitez pas à revenir et à profiter de la capitale.

Sutty réfléchit, balbutia, et dit enfin :

— Eh bien, comme vous le savez, l'État corporatiste est une culture très homogène, très puissante, qui a réussi à tout harmoniser. Ici, donc, oui, cela ressemble à ce qu'il y a là-bas. Mais peut-être que je devrais rester et finir les… finir les bandes avant de les rapporter ? Elles ne sont pas très intéressantes.

— Ici, comme vous le savez, dit Tong, nos hôtes nous communiquent toutes sortes d'informations. Et nous leur rendons la

pareille. Chacun a reçu du nouvel matériel, très instructif, tout à fait passionnant. Votre travail là-bas n'a donc qu'une importance toute relative. Ne vous faites pas de souci. Je ne m'en fais d'ailleurs aucun pour vous. Et ce, à juste titre. N'est-ce pas ?

— Non, si, bien sûr que non, dit-elle. Vraiment.

Elle quitta le bureau du téléphone, en présentant son LIZ à la porte, et retourna en hâte chez elle, à la pension. Il lui semblait avoir décrypté le double langage de Tong, mais déjà elle avait du mal à se rappeler ses propos. À son avis, il avait voulu lui dire de rester là, de ne rien lui apporter, parce qu'il devrait le montrer aux officiels qui le confisqueraient aussitôt, mais elle n'en était pas certaine. Il voulait peut-être réellement dire que cela n'avait pas grande importance. Ou qu'il ne pouvait lui être d'aucun secours.

Tandis qu'elle aidait Iziézi à préparer le dîner, elle se dit avoir paniqué, commis une erreur en appelant Tong, et attiré l'attention sur elle et sur ses amis et informateurs ici. Sachant qu'elle devait se montrer prudente, elle ne dit rien de la boutique saccagée. Iziézi connaissait Maz Sotyu Ang depuis des années, mais elle n'en avait rien dit non plus, et ne semblait pas troublée le moins du monde. Elle lui montra comment couper le numiem frais : en tranches fines, à l'oblique, pour faire ressortir toute la saveur.

C'était un des soirs où Élyed donnait une leçon. Après avoir mangé avec Akidan et Iziézi, Sutty prit congé et descendit la rue du Fleuve jusqu'au quartier pauvre, la ville de yourtes. La Corporation n'y avait pas encore amené l'éclairage électrique ; on ne voyait que la chiche lueur des lampes à huile dans les baraques et les tentes. Le froid, réel, n'avait cependant pas le caractère tranchant, affûté, du froid hivernal. C'était un froid à l'odeur de printemps, plein de vie. Mais son cœur se serra lorsqu'elle arriva à proximité de l'échoppe d'Élyed : si elle la trouvait blanchie à la chaux, éventrée, ravagée, violée…

Quelqu'un avait repris un tournevis à l'arrière-petit-neveu, qui criait au meurtre, et les nièces sourirent à Sutty lorsqu'elle traversa la boutique pour gagner l'arrière-salle. Elle arrivait en avance pour la leçon. Il n'y avait personne dans la petite pièce, à part la maz et un petit-neveu discret qui installait des chaises.

Elle ne put se retenir :

— Maz Élyed Oni, connaissez-vous Maz Sotyu Ang, l'herboriste… ? Son magasin…

— Oui, dit la vieille femme. Il est chez sa fille.

— La boutique… l'herbier…

— Disparus.

— Mais…

Elle étouffait. Elle lutta contre des larmes de colère et

d'indignation, ici, devant cette femme qui aurait pu être sa grand-mère, qui était sa grand-mère.

— C'est ma faute.

— Non, dit Élyed. Vous n'avez pas mal agi. Sotyu n'a pas mal agi. La faute n'incombe à personne. Les choses ont mal tourné. Il n'est pas toujours possible de bien faire dans une situation difficile.

Sutty resta coite. Elle considéra la petite pièce haute de plafond, son tapis rouge presque dissimulé par les chaises et les coussins ; la pauvreté et la propreté qui régnaient ; le bouquet de fleurs en papier dans un vilain vase sur la table basse ; le petit-neveu qui arrangeait les coussins ; la vieille, vieille femme qui s'asseyait lentement, péniblement, sur un mince oreiller près de la table. Sur la table, un livre. Vieux, usé, lu et relu.

— Je crois, yoz Sutty, que c'est peut-être le contraire, poursuivit Élyed. Sotyu nous a dit l'été dernier qu'il croyait qu'un voisin avait parlé de son herbier à la police. Puis vous êtes arrivée, et il ne s'est rien passé.

Sutty s'efforça de comprendre ce qu'Élyed avait dit.

— J'étais une garantie ?

— Je crois, oui.

— Ils ne veulent pas que je voie… ce qu'ils font ? Mais dans ce cas, pourquoi maintenant… ont-ils…

Élyed haussa ses minces épaules.

— Ils n'étudient pas la patience.

— Alors je devrais rester, énonça Sutty qui s'efforçait toujours de comprendre. J'avais pensé qu'il vaudrait mieux pour vous que je parte.

— Je crois que vous devriez aller sur Silong.

Ses idées se brouillaient.

— Sur Silong ?

— C'est là que se trouve le dernier umyazu.

Élyed marqua un temps avant d'ajouter, scrupuleuse :

— À ma connaissance. Il en reste peut-être quelques-uns dans les îles à l'est. Mais ici, à l'ouest, on dit que le Giron de Silong est le dernier. On y a expédié beaucoup, beaucoup de livres. Depuis bien des années. Il doit avoir une superbe bibliothèque. Ce n'est ni la montagne Dorée, ni l'Umyazu Rouge, ni Atangen. Mais l'essentiel de ce qui a été préservé s'y trouve.

La tête penchée sur le côté, un petit oiseau perclus par les ans, l'œil vif, elle regarda Sutty. Elle avait terminé son périlleux voyage vers le coussin et, à présent, elle arrangeait sa veste de laine noire – un oiseau lissant ses plumes.

— Vous voulez apprendre le Dit, je le sais. Vous devriez aller là-bas. Il n'y a rien ici. Ce que j'ai, ce qu'ont quelques maz. Du bric-à-

brac. Et de moins en moins. Silong, ma fille. Peut-être que vous trouverez un partenaire. Peut-être que vous deviendrez maz. Hein ?

Son visage ridé se fendit soudain d'un grand sourire, édenté, radieux. Elle eut un petit rire musical.

— Silong…

D'autres personnes arrivaient. Élyed posa les mains sur ses genoux et se mit à psalmodier :

— Le Un engendre les Deux, les Deux engendrent l'Un…

6.

Elle chercha conseil auprès d'Odiédine Manma. Malgré le caractère mystérieux de son dit, malgré l'étrange événement qui s'était produit dans sa classe (et qu'elle était presque sûre d'avoir imaginé, désormais), elle le considérait comme doté de la meilleure expérience du monde et de la politique parmi tous les maz qu'elle connaissait, et elle avait besoin, avant tout, de conseils pratiques. Elle attendit la fin de son cours et lui demanda son avis.

— Maz Élyed veut-elle que j'aille dans cet endroit, cet umyazu, parce que ma présence contribuera à sa sécurité ? Je crois qu'elle pourrait avoir tort. Je crois que les… bleu et marron me surveillent sans cesse. Il s'agit bien d'un lieu secret, clandestin, n'est-ce pas ? Si j'y vais, ils pourront me suivre. Ils doivent disposer de toutes sortes d'appareils qui leur permettent de…

L'air conciliant, mais grave, Odiédine leva la main.

— Je ne pense pas qu'ils vous suivent, yoz. Ils ont reçu du Dovza l'ordre de vous laisser en paix. Pas de vous suivre ni de vous surveiller.

— Vous êtes au courant ?

Il hocha la tête.

Elle le crut. Dès son arrivée, elle avait senti le réseau, la toile invisible qui les reliait tous. Odiédine était l'une des araignées qui le tissaient.

— De toute façon, la route de Silong n'est pas facile à suivre, dit-il. Et vous pourriez partir discrètement.

Il se mordit la lèvre. Son visage d'ordinaire sombre et sévère s'adoucissait quelque peu.

— Si Maz Élyed a suggéré que vous alliez là-bas, et si vous en avez envie, j'aimerais vous montrer le chemin.

— Vous feriez ça ?

— Je suis allé au Giron de Silong un jour. J'avais douze ans. Mes parents étaient maz. C'étaient des temps difficiles. On brûlait les livres. La police était partout. Bien des choses ont été perdues, détruites. Il y avait des arrestations, la peur. Alors nous avons quitté Okzat pour les collines et les villes qui s'y trouvent, puis, durant l'été, contourné Zubuam, pour enfin rejoindre le giron de la Mère… J'aimerais parcourir ce chemin une nouvelle fois avant de mourir, yoz.

Sutty tâcha de ne pas laisser « d'empreintes dans la poussière ». Elle dit à Tong qu'elle ne prévoyait rien pour les quelques mois à venir, à l'exception d'un peu de marche en montagne et d'escalade. Elle ne parla à aucun de ses amis et professeurs, sauf Élyed et

Odiédine. Elle se faisait du souci pour ses cristaux – elle en avait quatre, car elle avait encore vidé son noteur. Elle ne pouvait guère les laisser chez Iziézi, le premier endroit où les bleu et marron iraient chercher. Elle songeait à les enterrer et se demandait comment agir sans être vue quand Ottiar et Uming lui dirent en passant que, la police étant très affairée en ce moment, ils mettaient leur mandala en lieu sûr, et y aurait-il quelque objet qu'elle aimerait cacher par la même occasion ? Leur intuition lui parut surnaturelle, puis elle se rappela qu'ils faisaient eux aussi partie de la toile d'araignée… et avaient vécu le plus clair de leur vie d'adultes dans la clandestinité, en dissimulant leurs biens les plus précieux. Elle leur confia les cristaux. Ils lui indiquèrent où se trouvait la cachette.

— Au cas où, se justifia Ottiar d'un ton léger.

Elle leur dit qui était Tong Ov et quoi lui dire, au cas où. Ils se séparèrent sur de longues étreintes affectueuses.

Enfin, elle avertit Iziézi de la longue marche qu'elle comptait faire dans la montagne.

— Akidan vient avec vous, dit Iziézi avec un sourire enjoué.

Akidan sortait avec des amis. Les deux femmes dînaient ensemble, assises à la table sur le tapis rouge dans un angle de la cuisine immaculée d'Iziézi. C'était un soir de « petit festin » : plusieurs petits plats, aux saveurs délicatement soutenues, entourant une pile de tuzi à la crème. Le repas évoquait à Sutty ceux de sa lointaine enfance.

— Vous aimeriez le riz basmati, Iziézi ! dit-elle.

Puis elle enregistra ce que son amie avait dit.

— Dans la montagne ? Mais je… cela risque de durer longtemps…

— Il est déjà monté dans les collines plusieurs fois. Il aura dix-sept ans cet été.

— Mais comment est-ce que vous comptez faire ?

Akidan faisait les courses pour sa tante, balayait, allait chercher ceci ou cela, portait du poids, l'aidait quand une de ses béquilles glissait.

— La fille de ma cousine viendra habiter ici.

— Mizi ? Elle n'a que six ans !

— Elle est capable d'aider.

— Iziézi, je ne sais pas si c'est une bonne idée. Je risque d'aller loin. Peut-être de passer l'hiver dans un des villages là-haut.

— Ma chère Sutty, vous n'êtes pas responsable de Ki. Le maz Odiédine Manma lui a dit de venir. Accompagner un professeur au Giron de Silong, c'est le rêve de sa vie. Il veut être maz. Bien sûr, il lui reste à grandir, à trouver la personne qui sera sa partenaire. La trouver, ce doit être ce qui le préoccupe le plus, en ce moment…

Un petit sourire, moins enjoué.

— Ses parents étaient maz, ajouta-t-elle.

— Votre sœur ?

— Elle-même. Maz Ariézi Méneng.

Elle utilisait le pronom interdit, elle/il/ils. Son visage avait repris son expression familière : la souffrance.

— Ils étaient jeunes.

Un long silence s'ensuivit.

— Le père de Ki, Méneng Ariézi, tout le monde l'aimait, reprit-elle. Il ressemblait aux héros d'antan, comme Pénan Téran, si beau, si courageux… Il s'imaginait qu'être maz était une armure. Il croyait que rien ne pourrait la/le/les blesser. C'était une période, pendant trois ou quatre ans, où les choses étaient plus ou moins revenues à la normale. Plus d'arrestations. Plus de troupes de jeunes montées ici briser les vitres, peindre tout en blanc, hurler… La situation était calme. La police ne venait plus guère. Tous, nous… nous croyions que c'était fini, que nous allions de nouveau vivre comme dans l'ancien temps… Et puis soudain, ils étaient partout. C'est comme ça qu'ils font. Ils viennent en force, et soudainement. Ils ont dit qu'il y avait, vous savez, trop de gens qui enfreignaient les lois, qui lisaient, qui disaient… Ils ont dit qu'il fallait nettoyer la ville. Ils ont payé des skuyen pour dénoncer d'autres personnes. Je connais des gens qui ont accepté leur argent.

Elle avait le visage fermé.

— Beaucoup de gens ont été arrêtés. Ma sœur et son mari, entre autres. Ils les ont emmenés dans un endroit du nom d'Erriak. Loin d'ici, en bas. Une île, je crois. En mer, au large. Un Centre de réhabilitation. Il y a cinq ans, nous avons appris la mort d'Ariézi. On nous a avertis, une lettre. Nous n'avons jamais su quoi que ce soit de Méneng Ariézi. Il est peut-être toujours en vie.

— Il y a combien de temps que…

— Douze ans.

— Ki en avait quatre ?

— Presque cinq. Il se souvient un peu de ses parents. Je m'efforce de l'aider à se rappeler. Je lui parle d'eux.

Sutty ne dit rien pendant un certain temps. Après avoir débarrassé la table, elle revint s'asseoir.

— Iziézi, vous êtes mon amie. C'est votre neveu. J'en suis responsable. Cela risque d'être dangereux s'ils nous suivent.

— Ma chère Sutty, nul ne suit le peuple de la Montagne sur la Montagne.

Ils avaient tous cette confiance sereine, cette témérité, quand ils parlaient des montagnes. Aucun reproche. Rien à craindre. Peut-être devaient-ils s'astreindre à penser de cette façon pour pouvoir continuer à vivre.

Sutty acheta deux sacs de couchage merveilleusement isolés, qui

ne pesaient presque rien, un pour elle, et un pour Akidan. Iziézi protesta pour la forme. Akidan, ravi, puéril, dormit dès lors dans le sien chaque nuit, en suant à grosses gouttes.

Elle ressortit ses bottes et sa pelisse, fit son sac à dos, et, à l'aube du jour convenu, alla à pied avec Akidan au lieu de rendez-vous. Le printemps hésitait à l'orée de l'été. Une obscurité bleutée emplissait les rues de la ville, mais là-bas, au nord-ouest, la grande muraille brillait en plein jour et son sommet laissait voir ses bannières radieuses de nuages. On *va* là-bas, se dit-elle, on va *là-bas* ! Et elle baissa les yeux, pour voir si elle foulait le pavé ou marchait sur l'air.

Partout, de vastes versants s'élevaient vers des glaciers en surplomb et l'éclat de champs de glace invisibles. La file de huit personnes avançait péniblement, si minuscule dans le paysage titanesque qu'elle semblait piétiner sur place. Au loin, tout là-haut dans le ciel, tournoyaient deux geyma, ces oiseaux charognards qui ne vivaient que sur les plus hauts sommets, et volaient toujours en couple.

Ils étaient partis à six : Sutty, Odiédine, Akidan, une jeune femme du nom de Kiéri, et un couple de maz dans la trentaine, Tobadan et Siez. Dans un village à quatre jours de marche d'Okzat-Ozkat, deux guides s'étaient joints à eux, des hommes doux et timides au visage marqué par la vie au grand air et d'un âge incertain – ils pouvaient avoir entre trente et soixante-dix ans. Ils s'appelaient Iéyu et Long.

Le sentier suivait le relief des contreforts ; ils avaient cheminé ainsi durant une semaine entière avant d'aborder ce qu'on appelait ici des montagnes et de commencer à prendre de l'altitude pour de bon. Depuis onze jours, tous les jours, sans relâche, ils grimpaient.

La paroi lumineuse de Silong s'élevait, immuable ; elle ne semblait pas plus proche. Deux sommets insignifiants de 5 000 mètres, au nord, avaient changé de place et diminué de taille, un peu. Les guides et les trois maz, entraînés à retenir descriptions et chiffres, connaissaient le nom et l'altitude de chaque pic. Comme unité de mesure, ils utilisaient le pieng ; Sutty croyait se rappeler que 15 000 pieng équivalaient plus ou moins à 5 000 mètres, mais, dans le doute, elle laissa dès lors les nombres en pieng. Même si elle aimait entendre ces altitudes titanesques, elle ne s'astreignit pas à les garder en mémoire, non plus que les noms des montagnes et des cols. Elle avait décidé, avant le départ, de ne jamais demander où ils se trouvaient, où ils allaient, ni quelle distance il restait à parcourir – résolution d'autant plus facile à tenir qu'elle lui garantissait une liberté d'esprit tout enfantine.

Il n'y avait plus de sentiers à proprement parler, sauf près des villages, mais des cartes semblables à celles des pilotes fluviaux

indiquaient un itinéraire par le biais de repères et d'alignements : *quand l'escarpement nord de Mien s'efface derrière les Oreilles de Taziu…* Odiédine et les autres maz les étudiaient chaque soir, en compagnie des deux guides qui les avaient rejoints sur les contreforts. Sutty appréciait la poésie des mots. Elle ne demandait pas le nom des hameaux minuscules que le petit groupe traversait. Si jamais la Corporation, voire l'Ékumen, exigeait un jour de savoir comment se rendre au Giron de Silong, elle pourrait dire en toute bonne foi qu'elle l'ignorait.

Elle ignorait même le nom de l'endroit où ils allaient. La Montagne, Silong, le Giron de Silong, la Racine, le Haut Umyazu, tels étaient les noms qu'elle avait entendus. Il se pouvait qu'ils désignent plusieurs endroits. Elle n'en savait rien. Elle refusait d'apprendre tous ces noms, ces mots. Elle vivait parmi des gens dont le pinacle spirituel était de dire le monde dans sa vérité, mais qu'on avait réduits au silence. Ici, dans ce silence plus grand encore, où ils pouvaient enfin parler, elle voulait apprendre à écouter sans questionner. Ils avaient partagé avec elle la douceur d'une vie quotidienne vécue intensément. À elle de partager avec eux la difficile ascension de ces hauteurs.

Elle avait eu des doutes sur ses capacités physiques. Son expérience de l'alpinisme se limitait à un mois dans les collines du Ladakh et à quelques congés dans la cordillère des Andes, mais il s'agissait de marches en montagne et non d'ascensions. Pour l'instant, ils se contentaient de marcher, mais elle se demandait jusqu'où il faudrait monter. Jamais elle n'avait dépassé les 4 000 mètres. Pour le moment, même s'ils avaient sans doute atteint une altitude respectable, elle n'avait eu aucun problème, à part d'essoufflement quand il s'agissait de négocier de longs trajets en pente raide. Même Odiédine et les guides ralentissaient le pas quand le terrain devenait trop escarpé. Seuls Akidan et Kiéri, une jeune fille rondelette, résistante, d'une vingtaine d'années, détalaient sur les versants interminables et gambadaient sur les saillies de granit au-dessus des abîmes bleutés sans avoir le souffle court. Les autres les surnommaient les éberbibi – les gosses, les petits.

Ils avaient marché toute une journée pour atteindre un village d'estive : six ou sept anneaux de pierres sèches surmontés de yourtes, édifiés au milieu de prés caillouteux en pente raide abrités par une falaise de granit. Sutty avait été stupéfaite de découvrir une population abondante à pareille altitude, là où les seuls moyens de subsistance se résumaient semblait-il à l'air, l'eau et la pierre. Les vastes contreforts à première vue stériles dominant Okzat-Ozkat s'avéraient en fait parsemés de villages, de pâturages et de petits champs clos. Même ici, sur les sommets, il y avait des habitats, des villages d'estive. Les villageois montaient des collines pendant les

dernières neiges de printemps, conduisant des troupeaux de ces éberdines qu'on appelait des minules. Cornues, à moitié sauvages, campées sur de longues pattes et donnant une laine longue de couleur pâle, elles paissaient tant que l'herbe poussait et mettaient bas dans les prairies alpines les plus hautes. Leur toison douce et soyeuse restait très prisée malgré la prévalence des fibres artificielles. Les villageois vendaient leur laine, buvaient leur lait, tannaient leur peau pour fabriquer des chaussures et des vêtements, et brûlaient leurs excréments pour le chauffage et la cuisine.

Ces gens menaient cette existence depuis toujours. À leurs yeux, Okzat-Ozkat, un simple avant-poste provincial, représentait la civilisation. C'étaient tous des Rangma. On parlait un peu dovzien sur les contreforts, et Sutty n'avait guère de difficultés à discuter avec Iéyu et Long, mais ici, même si son rangma s'était beaucoup amélioré au cours de l'hiver, elle avait toutes les peines du monde à comprendre le dialecte des montagnards.

Les villageois sortirent tous pour accueillir les visiteurs – une mêlée confuse de visages sales, brûlés par le soleil et souriants, d'enfants courant en tous sens, de bébés timides ligotés dans des cocons de cuir et accrochés à des poteaux tels des trophées miniatures, et de minules bêlantes que flanquaient leurs nouveau-nés silencieux et tout blancs. La vie, la vie, abondante, dans ces lieux déserts et lointains.

Haut dans le ciel, comme d'habitude, deux geyma spiralaient sur leurs fines ailes noires dans le sombre éclat du ciel bleu.

Odiédine et le jeune couple, Siez et Tobadan, étaient déjà occupés à bénir les huttes, les bébés, le bétail, à passer du baume sur les plaies et sur les yeux abîmés par la fumée, et à dire. Bénir, si c'était le terme exact – le mot qu'ils utilisaient signifiait « inclure » ou « adopter » –, consistait à psalmodier rituellement au son du tambourin et à donner un morceau de papier rouge ou bleu sur lequel le maz inscrivait le nom et l'âge du récipiendaire, et l'épisode personnel qu'on lui indiquait.

— J'ai épousé Témazi cet hiver.

— J'ai construit ma maison dans le village.

— J'ai eu un fils l'hiver dernier. Il a vécu un jour et une nuit. Il s'appelait Énu.

— Mon troupeau a vu naître vingt-deux minulibi cette saison.

— Je m'appelle Ibien. J'ai eu six ans ce printemps.

Pour autant que Sutty pouvait en juger, les villageois ne savaient lire, au mieux, que quelques caractères. Ils manipulaient les morceaux de papier avec respect et une satisfaction manifeste. Ils les étudiaient longuement, dans tous les sens, puis les pliaient avec soin et les glissaient dans le sac ou le coffret magnifiquement décoré et réservé à

cet effet qu'ils gardaient dans leur maison ou leur tente. Les maz avaient effectué de telles bénédictions ou adoptions dans tous les villages traversés qui n'avaient pas de maz résidents. Certaines des boîtes à dits sculptées et décorées contenaient des centaines de ces petits mémentos rouges et bleus, des dits de vies actuelles et de vies passées.

Odiédine en rédigeait pour une famille, Tobadan dispensait des herbes et des baumes à une autre famille, et Siez, ayant terminé sa psalmodie, était allé s'asseoir avec le reste des habitants pour dire un dit. Jeune homme taciturne aux paupières toujours mi-closes, il se changeait en moulin à paroles dans les villages.

Fatiguée, prise d'une vague migraine – ils avaient dû encore monter d'un kilomètre en altitude – et bercée par la chaleur du soleil, Sutty rejoignit le demi-cercle d'hommes, de femmes et d'enfants attentifs assis en tailleur dans la poussière pour l'écouter.

— Le dit ! annonça Siez d'une voix sonore, impressionnante, avant de marquer une pause.

Son public émit un chuchotis appréciateur, *ah, ah.* On échangea quelques murmures.

— Le dit d'une histoire !

Ah, ah, murmures, murmures.

— L'histoire de Takiéki chéri !

Oui, oui. Takiéki chéri, oui.

— Et l'histoire commence ! L'histoire commence alors que Takiéki chéri habite encore chez sa vieille mère, car il est adulte, mais bête. Sa mère meurt. Elle était pauvre. Tout ce qu'elle lui laisse, c'est le sac de fèves qu'elle a mis de côté pour l'hiver. Le propriétaire arrive et expulse Takiéki.

Ah, ah, murmuraient les auditeurs en hochant la tête d'un air peiné.

— Et Takiéki s'en va par le sentier, son sac de fèves sur l'épaule. Il marche, il marche et, au sommet de la colline suivante, il voit un homme en haillons qui vient vers lui. Ils s'arrêtent tous les deux au moment de se croiser, et l'autre lui dit : « C'est un gros sac que tu as là, jeune homme. Tu veux bien me montrer ce qu'il y a dedans ? » Et Takiéki le lui montre. « Des fèves ! » s'écrie l'homme en haillons.

Des fèves, chuchota un enfant.

— « Et ce sont de bien belles fèves ! Mais elles ne te dureront jamais tout l'hiver. Je te propose un marché, jeune homme. Je te donne un bouton de cuivre, de vrai cuivre, en échange de tes fèves ! » Et Takiéki répond alors : « Oh ! oh ! tu crois me rouler, mais je ne suis pas si bête ! »

Ah, ah.

— Et Takiéki reprend son sac et continue. Et il marche, et il

marche et, sur la colline suivante, il voit une femme en haillons qui vient vers lui. Ils s'arrêtent tous les deux au moment de se croiser, et l'autre dit : « C'est un gros sac que tu as là, jeune homme. Que tu dois être fort ! Je peux voir ce qu'il y a dedans ? » Et Takiéki le lui montre. « De belles fèves ! s'écrie la femme en haillons. Si tu les partages avec moi, jeune homme, je te suivrai, et je ferai l'amour avec toi chaque fois que tu le voudras, tant que les fèves dureront. »

Une femme donna un petit coup de coude à sa voisine, avec un large sourire.

— « Oh ! oh ! dit Takiéki, tu crois me rouler, mais je ne suis pas si bête ! » Et il jette son sac sur son épaule et s'en va. Et il marche, et il marche et, sur la colline suivante, il voit un homme-et-femme venir vers lui.

Ah, ah, tout doucement.

— L'homme a la peau aussi sombre que le crépuscule et la femme la peau aussi claire que l'aurore, et ils portent des vêtements aux couleurs vives, et des bijoux aux couleurs vives, rouges, bleus. Ils s'arrêtent au moment de se croiser, et il/elle/ils dit/disent : « C'est un gros sac que tu as là, jeune homme. Tu veux bien nous montrer ce qu'il y a dedans ? » Et Takiéki le lui/leur montre. Et le/la/les maz dit/disent : « De bien belles fèves ! Mais elles ne te dureront jamais tout l'hiver. » Takiéki ne sait que répondre. Le/la/les maz lui dit/disent : « Takiéki chéri, si tu nous donnes le sac de fèves que ta mère t'a donné, tu recevras en échange la ferme qui se trouve derrière cette colline, avec cinq granges pleines de grain, cinq resserres pleines de nourriture, et cinq étables pleines d'éberdines. Le corps de ferme comprend cinq grandes pièces, son toit est en or, et la maîtresse de maison se trouve dans la maison, et elle attend d'être ta femme. » Et Takiéki répond : « Oh, oh, vous croyez me rouler, mais je ne suis pas si bête ! » Et il continue sa route, il la continue, il franchit la crête de la colline, et il longe la ferme avec ses cinq granges, ses cinq resserres, ses cinq étables et son toit en or, et il a continué de marcher, Takiéki chéri.

Ah, ah, ah ! dirent tous les auditeurs, profondément satisfaits. Et ils se détendirent, et bavardèrent, et portèrent à Siez une tasse et un pot de thé fumant afin qu'il se désaltère, et ils attendirent avec respect son prochain dit.

Pourquoi Takiéki était-il « chéri » ? se demanda Sutty. Parce que stupide ? (Des pieds nus posés sur l'air.) Parce que sage ? Un sage se serait-il défié des maz ? Ce devait être stupide de refuser ferme, granges et épouse. Le récit signifiait-il qu'une ferme, des granges et une épouse ne valent pas un sac de fèves pour un saint ? Ou qu'un saint, un ascète, est un idiot ? Si les gens parmi lesquels elle vivait depuis un an admiraient la mesure, ils méprisaient les privations. Le

jeûne demeurait étranger à leur culture, et ils ne voyaient aucune vertu à l'inconfort ou à la pauvreté.

Dans une parabole terrienne, Takiéki aurait sans doute dû donner les fèves à l'homme en haillons, en échange du bouton de cuivre ou non, et, après sa mort, il aurait reçu sa juste récompense au paradis. Mais sur Aka, la récompense, fiduciaire ou spirituelle, était instantanée. Siez, en effectuant ses devoirs de maz, n'emmagasinait ni la vertu ni la sainteté, il recevait un salaire : louanges, logis, dîner, provisions de voyage et satisfaction du travail accompli. Les exercices ne visaient pas un idéal de santé ou de longévité, mais un bien-être immédiat dans le plaisir de leur pratique. La méditation offrait une transcendance immédiate et passagère, et non un nirvana absolu. L'économie akienne se basait sur l'argent comptant, et non sur le crédit.

D'où la haine de l'usure. À marché honnête, paiement comptant.

Pourtant, la fille offrait de partager ce qu'elle avait s'il partageait ce qu'il avait. N'était-ce pas un marché honnête ?

Sutty y songea pendant le récit qui suivit, un extrait fameux de *La Guerre de la vallée* qu'elle avait entendu Siez raconter dans plusieurs villages des contreforts.

— Je pourrais le dire dans mon sommeil, lui avait-il expliqué.

Elle décida que beaucoup de choses devaient dépendre de la conscience que Takiéki avait de sa stupidité. Savait-il que la fille risquait de le piéger ? Qu'il s'avérerait incapable de gérer une grande ferme ? Peut-être qu'il avait bien fait de s'en tenir à ce que sa mère lui avait légué. Et peut-être pas.

Sitôt que le soleil descendit derrière la falaise à l'ouest, l'atmosphère dans son ombre tomba en dessous de zéro. On se tassa dans les huttes pour manger, en étouffant dans la fumée et la puanteur. Au village, on dormait nu, malpropre, sans souci de promiscuité, sous des tas de peaux infestés de puces et poisseux de graisse. Les voyageurs avaient dressé le camp à côté des yourtes des villageois. Sutty pensa à eux avant de s'endormir dans la tente qu'elle partageait avec Odiédine. Des gens brutaux, primitifs, avait dit le Moniteur, appuyé à la rambarde du transbordeur, les yeux levés vers le long versant obscur qui cachait la Montagne. Il avait raison. Ils étaient primitifs, sales, illettrés, ignorants, superstitieux. Ils refusaient le progrès, le fuyaient, ne savaient rien de la Marche aux Étoiles. Ils se raccrochaient à leur sac de fèves.

Une dizaine de jours plus tard, alors qu'ils campaient sur un névé au fond d'une longue vallée étroite parmi de pâles falaises et des glaciers, Sutty entendit un bruit de moteur – d'avion, ou d'hélicoptère – distordu par le vent et les échos, mais tout proche, à moins que le son n'ait voyagé, rebondissant de versant en versant. Un

brouillard dense s'effilochait près du sol, sous un plafond de nuages. Leurs tentes d'un brun grisâtre plantées à l'abri d'un glacier pouvaient être invisibles dans le paysage immense, ou visibles du ciel. Ils restèrent immobiles aussi longtemps qu'ils entendirent le bourdonnement dans le vent.

Un drôle d'endroit que cette vallée étirée. L'air refroidi par les glaciers s'amassait au niveau du sol, et des fantômes de brume serpentaient sur la neige d'un blanc cadavérique.

Leurs réserves de nourriture s'épuisaient. Elle en avait conclu qu'ils approchaient du but.

Au lieu de grimper pour quitter la vallée, comme elle s'y attendait, ils la descendirent par un dévers caillouteux. Le vent soufflait si fort que le gravier bruissait sans cesse contre les rochers. Chaque pas, chaque souffle exigeait un effort. Quand ils levaient les yeux, Silong paraissait avoir grandi, sa muraille barrait le ciel, mais la crête et l'écharpe de nuages semblaient inaccessibles. Cette nuit-là, Sutty rêva d'une voix qu'elle entendait sans pouvoir la comprendre, d'un joyau qu'elle voyait sans pouvoir le toucher.

Le lendemain, ils continuèrent leur descente en pente raide, vers le sud-ouest. Un refrain prit possession de son esprit hébété : avance qui recule, réussit qui échoue, s'élève qui descend, réussit qui échoue. Plus elle s'efforçait de le chasser de ses pensées, et plus il ponctuait ses pas lourds : s'*élève* qui des*cend*, réu*ssit* qui é*choue*.

Ils atteignirent un sentier qui coupait le dévers, puis une route, puis un mur en pierres sèches, puis un bâtiment en pierres sèches. Était-ce la fin du voyage ? Était-ce le Giron de la Mère ? Mais non, il s'agissait simplement d'un gîte d'étape, d'un abri. Ils passèrent deux jours et deux nuits dans cette maison austère, à se reposer, à dormir dans leurs sacs de couchage. Ils n'avaient rien pour faire du feu, sinon leurs petits réchauds de cuisine, et rien à manger, à part du poisson séché et fumé, dont ils se partagèrent des portions minuscules qu'ils trempèrent dans de la neige bouillie, en guise de soupe.

— Ils vont venir, disaient les autres.

Elle s'abstint de demander de qui ils parlaient. Elle était lasse au point de songer qu'elle pourrait rester étendue pour l'éternité dans la maison de pierres sèches, à l'instar des occupants de ces petites maisons de pierres blanches qu'elle avait vues dans les nécropoles d'Amérique du Sud : reposer en paix. Son peuple brûlait ses morts. Elle avait toujours redouté le feu. Ce silence glacé était préférable.

Au matin du troisième jour, elle entendit des cloches au loin – un tintement de clochettes.

— Viens voir, Sutty. Viens.

À force d'insister, Kiéri la persuada de se lever, d'aller jusqu'à la porte du bâtiment de pierres sèches, et de regarder dehors.

Des gens arrivaient du sud, sinuant parmi d'énormes blocs plus hauts qu'eux et menant des minules chargées de ballots juchés sur de hautes selles. Il y avait des piquets fixés aux selles, auxquels claquaient des longs rubans bleus et rouges. Des grappes de clochettes pendaient à la laine blanche du cou des jeunes animaux qui couraient près de leurs mères.

Le lendemain, ils entreprirent de descendre au village d'estive de ces gens, avec leurs animaux. Il leur fallut trois jours d'un trajet plutôt aisé. Les villageois auraient aimé que Sutty chevauche une minule, mais tout le monde allait à pied, et elle choisit de s'en tenir là. À un endroit, ils durent contourner une falaise vertigineuse sur une corniche dominant un abîme tout aussi vertigineux. Le sentier était plat, mais, par endroits, à peine plus large que le pied, et la neige y était ramollie et rendue glissante par le dégel estival. On laissa les minules ouvrir la marche, et on montra à Sutty comment suivre l'animal dans ses traces, ce qu'elle fit avec prudence, pas à pas. Balançant nonchalamment ses fesses laineuses, la minule flânait, s'arrêtant ici et là pour observer d'un air blasé le précipice dont le fond disparaissait dans la brume. Personne ne prononça un mot de toute la traversée. Puis il y eut des rires, et des plaisanteries, et certains des villageois firent le geste de la montagne et du cœur dans la direction de Silong.

D'en bas, on ne voyait plus le sommet cornu – juste l'épaulement de la montagne la plus proche et, entraperçu, le rempart qui barrait le ciel au nord-ouest. Le village se situait dans un coin de verdure, ouvert au nord et au sud, de belles pâtures estivales, abritées, idylliques. Des arbres poussaient près de la rivière : Odiédine les lui montra. Ils étaient aussi hauts que son petit doigt était long. À Okzat-Ozkat, ces mêmes arbres étaient des broussailles le long de l'Éréha. Elle s'était promenée sous leurs ombrages dans les parcs de Dovza-Ville.

Il y avait eu un décès parmi ces gens, un jeune homme qui avait négligé une coupure sous son pied et qui était mort d'un empoisonnement du sang. On avait gardé le corps congelé dans la neige jusqu'à ce que le maz vienne diriger les funérailles. Comment savaient-ils par avance que le groupe d'Odiédine viendrait ? Comment avait-on effectué ces préparatifs ? Elle ne comprenait pas, mais elle évita d'y songer. Bien des choses lui échappaient, dans la montagne. Elle vivait l'instant présent, comme un enfant. « Tourne et tournoie, impuissante, tel un bébé… » Qui lui avait dit ça ? Elle se contentait de marcher, de s'asseoir au soleil, de calquer sa démarche sur un animal. *Où mes guides m'emmènent par gentillesse, je les suis, d'un pas léger…*

Les deux jeunes maz dirent les funérailles – c'est ainsi que les villageois faisaient référence à leur travail. Comme tous les rites, il s'agirait d'une narration. Deux jours durant, Siez et Tobadan restèrent

en compagnie du père et de la tante de l'homme, de sa sœur, de ses amis, d'une femme qui avait été mariée avec lui quelque temps, à écouter tous ceux qui le voulaient leur dire qui il était et ce qu'il avait fait. Puis les deux jeunes hommes le répétèrent, en grande cérémonie et sur le mode du discours formel, au son grêle du tambourin, en se passant les mots de l'un à l'autre par-dessus le corps drapé d'une fine étoffe blanche encore gelée : un chant de louanges, qui donnait la parole à une vie, l'incluait dans le dit incessant.

Puis Siez récita de sa belle voix la fin de l'histoire de Pénan Téran, un couple-de-héros mythique cher au peuple rangma. Pénan et Téran étaient des hommes de Silong, de jeunes guerriers qui chevauchaient le septentrion venu des montagnes ; ils le sellaient comme une éberdine, et s'en allaient à la bataille, étendards au vent, pour défier l'ennemi ancestral des Rangma, le peuple de la mer, les barbares des plaines occidentales. Mais Téran était tué au combat. Alors Pénan mettait les siens hors de danger, sellait le vent du sud, le vent marin, et le chevauchait jusqu'aux montagnes, où il se jetait dans le vide et mourait.

Les villageois écoutaient, en pleurs, et Sutty avait les larmes aux yeux.

Puis Tobadan produisit à l'aide du tambourin, au lieu du battement de cœur habituel, une cadence qu'elle n'avait jamais entendue, enfiévrée, rythmée ; les villageois levèrent le corps et, accompagnés par ce martèlement, l'emportèrent en procession à vive allure.

— Où vont-ils l'ensevelir ? demanda-t-elle à Odiédine.

— Dans le ventre des geyma, dit-il.

Il désigna les aiguilles rocheuses qui hérissaient un des versants titanesques dominant la vallée, au loin.

— Ils le laisseront là-haut, nu, ajouta-t-il.

Un destin meilleur qu'une maison en pierres sèches, se dit Sutty. Bien meilleur que le bûcher.

— Ainsi, il chevauchera le vent, dit-elle.

Odiédine leva les yeux vers elle et acquiesça, au bout d'un moment, d'un signe de tête.

Il parlait peu, souvent avec sécheresse ; ce n'était pas quelqu'un de doux ; mais, à présent, elle était à l'aise avec lui, et lui avec elle. Il couvrait de signes les petits bouts de papier bleus et rouges dont il gardait une réserve inépuisable dans son sac : il écrivait le nom du mort, les noms des gens de sa famille, afin que ceux qui le pleuraient les emportent chez eux et les conservent dans leurs boîtes à dits.

— Maz, dit-elle, avant que les Dovziens deviennent puissants… changent tout, utilisent des machines, fabriquent les choses dans de grandes usines et non plus à la main… avant qu'ils fassent de

nouvelles lois… et ainsi de suite…

Odiédine hocha la tête.

— Ils ont commencé il y a moins de cent ans, reprit-elle. Après la venue de l'Ékumen. Qu'étaient-ils, auparavant ?

— Des barbares.

Il était rangma ; il n'avait pu s'empêcher de le dire, à voix haute et claire. Mais elle le savait franc, et attentionné.

— Ils ne connaissaient pas le Dit ?

Un temps. Il posa sa plume.

— Il y a longtemps, non. À l'époque de Pénan Téran, non. De la rédaction de *La Charmille*, non. Puis les gens des plaines centrales, de Doy, ont commencé à les apprivoiser. À commercer avec eux, à les instruire. Ils ont donc appris à lire, à écrire et à dire. Mais c'étaient toujours des barbares, yoz Sutty. Ils préféraient la guerre au commerce. Quand ils commerçaient, ils employaient des méthodes guerrières. Ils autorisaient l'usure, recherchaient d'énormes profits. Ils ont toujours eu des gobey, des chefs auxquels ils payaient tribut, des hommes détenant un pouvoir sur les autres de manière permanente, des hommes riches. Des patrons. Et quand ils ont commencé à avoir des maz, ils en ont fait des patrons, ils leur ont donné le pouvoir de gouverner, de punir. Ils leur ont donné le pouvoir de lever des impôts. Ils les ont rendus riches. Ils ont fait des gens ordinaires des moins que rien. Tout allait de travers. Oui, tout allait de travers.

— Maz Uming Ottiar m'a parlé de ce temps-là.

Odiédine hocha la tête.

— C'était une mauvaise période… moins mauvaise que celle-ci, ajouta-t-il avec un petit rire dur.

— Mais cette époque-ci… vient de celle-là. Elle y prend ses racines. N'est-ce pas ?

Il prit un air pensif, dubitatif.

— Pourquoi ne la dites-vous jamais ?

Aucune réponse.

— Vous n'en parlez jamais, maz. Elle ne fait pas partie des histoires et des récits que vous dites du monde entier à travers les âges. Vous dites le passé lointain. Et la vie des gens du présent… des gens ordinaires… aux funérailles, et quand les enfants disent leur dit. Mais vous ne parlez pas de ces événements importants. Rien sur la façon dont le monde a changé au cours des cent dernières années.

Un silence tendu s'ensuivit. Puis :

— Rien de tout cela ne fait partie du Dit. Nous disons ce qui est juste, ce qui se passe bien, ce qui se passe comme il se doit. Et non pas ce qui passe mal.

— Pénan Téran ont perdu la bataille, le combat contre Dovza. Cela s'est mal passé, maz. Pourtant, vous le dites.

Il leva les yeux et la dévisagea, sans agressivité, sans inimitié, mais comme d'une grande distance. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il pensait, de ce qu'il dirait.

À la fin, il se borna à répondre :

— Ah.

L'explosion d'une mine ? L'assentiment de l'auditeur ? Elle l'ignorait.

Il baissa la tête afin d'inscrire trois caractères nerveux, élégants, sur le morceau de papier d'un rouge terne : le nom du mort. Il avait moulu le bloc d'encre qu'il transportait, il l'avait mélangé à l'eau de la rivière dans un minuscule pot en pierre. La plume qu'il utilisait était une plume de geyma, d'un gris cendré. Il aurait pu être assis en tailleur dans la poussière, en train d'écrire ce nom, trois cents ans plus tôt. Trois mille ans plus tôt.

Elle n'avait pas le droit de lui poser de telles questions. Erreur, erreur, erreur.

Mais, le lendemain, il lui dit :

— Peut-être connaissez-vous les Énigmes du Dit, yoz Sutty ?

— Non, je ne crois pas.

— On les apprend aux enfants. Elles sont très anciennes. Ils les disent toujours de la même manière. *Où se termine une histoire ? Quand tu commences à la raconter.* C'est une des Énigmes.

— J'appellerais plutôt cela un paradoxe, dit Sutty.

Elle s'accorda un moment de réflexion.

— Les événements doivent donc avoir pris fin avant que le dit ne commence ? demanda-t-elle.

Il parut quelque peu surpris, à l'instar de chaque maz lorsqu'elle essayait d'interpréter une devise ou un conte.

— Ah, ce n'est pas ce que ça veut dire, soupira-t-elle.

— Cela pourrait vouloir dire ça.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Pénan chevauchait le vent, il a sauté dans le vide et il est mort. Telle est l'histoire de Téran.

Elle avait d'abord cru qu'il répondait à sa question sur le refus des maz d'évoquer l'État corporatiste et les abus qui l'avaient précédé. Où se situait le rapport avec les héros d'antan ?

L'abîme entre le mode de pensée d'Odiédine et le sien était si vaste qu'il aurait fallu à la lumière des années pour le franchir.

— L'histoire s'est bien passée, dit-il alors. Ce n'est donc que justice de la dire. Vous voyez ?

— J'essaie.

Ils se reposèrent six jours au village d'estive, dans la vallée profonde. Puis ils repartirent, avec de nouvelles provisions, deux

nouveaux guides. Au nord, toujours plus haut. Sutty cessa de compter les jours. L'aube pointait, ils se levaient, le soleil brillait sur eux et sur les pentes infinies de pierre et de neige, et ils marchaient. Le crépuscule venait, ils campaient, les bruits d'eau cessaient lorsque les ruisselets créés par le dégel gelaient de nouveau, et ils dormaient.

L'air était raréfié, l'itinéraire abrupt. Sur leur gauche se dressaient les escarpements et les pentes de la montagne qu'ils suivaient. Derrière eux, sur leur droite, une théorie de sommets émergeait de la brume et de l'ombre, mer immobile de vagues gelées et brisées qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Le soleil était un tambour blanc dans le ciel bleu sombre. C'était le milieu de l'été, la saison des avalanches. Ils cheminaient en silence, à pas prudents, parmi les géants menaçants. De temps en temps, durant la journée, le silence se brisait en un long vacarme multiplié et brouillé par les échos.

Sutty entendit les autres nommer la montagne qu'ils suivaient Zubuam. Un terme rangma : Tonnerre.

On ne voyait plus Silong depuis le départ du village. De sa masse griffée de crevasses, Zubuam fermait l'horizon oriental. Ils progressaient, peu à peu, vers le nord, toujours plus haut, négociant les rides au flanc de la montagne.

Respirer était une tâche ardue.

Une nuit, la neige se mit à tomber. Elle continua toute la journée du lendemain, légère, mais insistante.

Odiédine et les guides qui avaient rejoint le groupe au village d'estive s'accroupirent hors des tentes ce soir-là et palabrèrent, dessinant des lignes, des courbes, des zigzags sur la neige avec leurs doigts gantés. Le lendemain, le soleil jaillit dans le ciel, éclatant, au-dessus de la mer de glace des pics orientaux. Ils repartirent, déjà en sueur, à pas lents, vers le nord, plus haut, toujours plus haut.

Un matin, Sutty s'avisa qu'ils marchaient dos au soleil. Deux jours durant, ils montèrent vers le nord-ouest, en rampant sur l'épaule gigantesque de Zubuam. Le troisième jour, à midi, ils contournèrent un pan de glace et de roche, et ils se retrouvèrent face à une immense muraille par-delà un océan d'air : Silong, surgissant comme une vague blanche montée des abysses vers la lumière. Le jour immobile avait l'éclat du diamant. On apercevait le sommet du pic cornu derrière le rempart. Une tramée argentée s'effilochait vers le nord à sa pointe la plus élevée.

Le vent du sud soufflait, le vent depuis lequel Pénan avait sauté pour trouver la mort.

— Ce n'est plus si loin, dit Siez tandis qu'ils entamaient leur lente descente vers le sud-ouest.

— Je crois que je pourrais continuer de marcher éternellement, dit Sutty.

C'est ce que je vais faire, répondit son esprit.

Au village d'estive, Kiéri, la seule autre femme du groupe avant l'arrivée des nouveaux guides, avait emménagé dans sa tente. Jusque-là, Sutty logeait avec Odiédine. Veuf, chaste, silencieux, ordonné, il offrait une présence discrète et rassurante. Elle avait hésité, mais l'autre avait insisté : elle en avait assez de partager la tente d'Akidan.

— Ki a dix-sept ans, il est en rut tout le temps. Je n'aime pas les garçons ! J'aime les hommes et les femmes ! Je veux dormir avec toi. Tu veux bien ? Maz Odiédine peut partager la tente de Ki.

Dans sa bouche, les mots *partager* et *dormir* avaient un sens précis : partager, cela signifiait loger à deux, et dormir, joindre les sacs de couchage.

Lorsqu'elle s'en avisa, Sutty hésita plus que jamais ; mais la passivité cultivée au cours de ce voyage l'emporta sur sa réticence, et elle accepta. Le sexe ne comptait plus depuis la mort de Pao. C'était une chose qu'on désirait, dont on avait besoin. Parfois, son corps exigeait un contact, des caresses. Du moment qu'on n'attendait d'elle aucune sorte de sentiment, elle était capable d'éprouver des sensations.

Kiéri était forte, et douce, et chaude, et aussi propre que n'importe qui d'autre en de pareilles circonstances.

— Et on se réchauffe ! s'écriait-elle chaque soir en se glissant dans leurs sacs de couchage joints.

Elle faisait l'amour à Sutty brièvement, énergiquement, puis s'endormait pressée contre elle. Elles évoquaient deux bûches d'un feu de camp, songeait Sutty ; peu à peu, elles se consumaient, se laissaient engloutir par la chaleur ambiante.

Akidan s'était senti honoré de partager sa tente avec son maître, son professeur, mais la désertion de Kiéri l'avait aussi vexé, ou frustré. Après avoir broyé du noir pendant un ou deux jours, il s'intéressa à la femme qui les avait rejoints au village. Les nouveaux guides étaient un frère et une sœur aux longues jambes, au visage rond, infatigables, âgés d'une vingtaine d'années, appelés Naba et Shui. Le lendemain, Ki et Shui partageaient une tente et Odiédine, toujours patient, invitait Naba dans la sienne.

Qu'avait dit Diodi, le charretier, des années plus tôt, à des années-lumière de distance, là où on trouvait des rues le long desquelles les gens vivaient ?

— Du sexe qui dure trois cents ans ! Après trois cents ans de sexe, n'importe qui volerait !

Je peux voler, se disait Sutty en continuant son trajet, sa descente vers le sud. Il n'y a rien d'autre au monde que de la pierre et de la lumière. Tout, toute chose, retourne aux deux, à la pierre, à la lumière, et les deux retournent à l'un, au vol… Et tout renaîtra, tout

renaît, toujours, à tout instant, mais il n'y a que le un, le vol… Elle marchait à pas lourds dans le paysage glorieux.

Ils atteignirent le Giron de la Terre.

Tout en sachant que c'était peu plausible, impossible, ridicule, Sutty avait persisté tout du long à s'imaginer que la destination de leur voyage serait un grand temple, une cité cachée au sommet du monde, remparts de pierre, étendards au vent, prêtres psalmodiant, or, gongs, processions. Lhassa, aujourd'hui disparue, le mont Dragon-Tigre, Machu Picchu, toutes les ruines de la Terre nourrissaient son esprit de cette imagerie.

Ils descendirent les flancs ouest abrupts de Zubuam pendant trois jours d'un temps nuageux, sans guère voir la muraille de Silong par-delà l'abîme dans lequel le vent chassait des tortillons vaporeux et des averses de neige qui ne touchaient pas le sol. Ils suivirent les guides pendant toute une journée dans les nuages et le brouillard le long d'une arête, une épine dorsale de pierre couverte de neige flanquée de deux précipices.

Le temps s'améliora brusquement ; les nuages avaient disparu, le soleil brillait au zénith. Déroutée, Sutty chercha la muraille sans la trouver. Odiédine s'approcha. Il souriait.

— Nous sommes sur Silong, dit-il.

Ils étaient passés d'un sommet à l'autre. L'énorme masse de pierre et de glace derrière eux à l'est était Zubuam. Une avalanche se déroula soudain sur un versant élevé, dans un poudroiement de neige. Ils l'entendirent rugir longtemps après. Tonnerre leur disait ce qu'il avait à dire.

Zubuam et Silong étaient donc deux et un. De vieilles montagnes maz. Un vieux couple aimant.

Elle leva les yeux vers Silong. La barrière les surplombait, cachant le sommet. Le ciel était une brèche brillante aux bords déchiquetés, courant du nord au sud.

Odiédine désignait le sud. Elle ne vit que de la roche, de la glace, le scintillement de l'eau de fonte. Ni tours, ni étendards.

Ils repartirent à pas lents. Ils suivaient un chemin horizontal, bien délimité, marqué ici et là par des piles de pierre plates. À de nombreuses reprises, Sutty remarqua des crottes de minule, petites boules séchées, le long du sentier.

Au milieu de l'après-midi, elle discerna deux piliers de pierre qui jaillissaient d'un angle de la montagne telles des défenses de la mâchoire inférieure d'un crâne. Le sentier se rétrécit à mesure qu'ils approchaient, devint une corniche à flanc de falaise. Quand ils arrivèrent à l'angle, les défenses rougeâtres se dressèrent devant eux ainsi qu'un portail ; le sentier le traversait.

Là, ils firent halte. Tobadan sortit son tambourin, le tapota, et les

trois maz entonnèrent un discours entrecoupé de parties chantées. Ils employaient un rangma si ancien ou si formel que Sutty n'y comprit goutte. Les quatre guides, les leurs et ceux du village, sortirent de leurs sacs à dos des fagots de brindilles attachés par du fil rouge et bleu. Ils les donnèrent aux maz qui, tournés vers Silong, les acceptèrent avec le signe de la montagne et du cœur. Ils les allumèrent et les fixèrent à l'aide des pierres alentour pour les laisser se consumer. La fumée de cet encens embaumait la sauge. Elle serpentait en minuscules volutes bleutées, sans hâte, parmi les cailloux, le long du chemin. Un fleuve d'air agité se ruait en sifflant par la brèche entre les deux montagnes mais, ici, devant ce portail, Silong les protégeait du vent.

Ils reprirent leurs sacs à dos et passèrent à la file entre les rochers en dents de sabre. Le sentier s'incurvait vers le versant, et Sutty vit qu'il traversait un cirque en forme de demi-lune dans le flanc de la montagne. Il y avait sur sa paroi intérieure presque verticale, distante d'encore cinq cents mètres, des taches noires, ou des cavités. De la neige jonchait le sol, sur laquelle des pistes tassées par des pieds humains dessinaient des arabesques reliant ces trous noirs.

Il y a des grottes, murmurait dans sa mémoire Adien, l'ancien mineur au visage couturé de cicatrices, mort de la jaunisse au cours de l'hiver. *Des grottes pleines d'existence.*

L'air parut s'épaissir, acquérir la densité de la gelée, et trembler. Elle en eut le vertige. Le vent mugit à ses oreilles, grave et aigu à la fois, un bruit affreux. Pourtant, ils étaient à l'abri du vent, ici, dans ce cirque illuminé de soleil. Elle se retourna, perdue et, prise de terreur, leva les yeux, prête à voir un glissement de terrain l'ensevelir. Des ombres noires traversèrent le ciel, dans un rugissement assourdissant. Elle se tapit à terre, les bras levés pour se couvrir la tête.

Le silence.

Elle se releva. Les autres l'imitaient, et soudain ils se figèrent, statues dans l'éclat du jour, des flaques d'ombre noire à leurs pieds.

Derrière eux, entre les défenses, le portail, gisait ou pendait un objet froissé. Bien qu'aussi noir que les ombres, il brillait, aveuglant, telle une navette vue depuis un vaisseau dans l'espace. Une navette… un glisseur… un hélicoptère. Elle aperçut l'aile du rotor coincée contre le pilier extérieur.

— Ô Ram, dit-elle.

— Mère Silong, chuchota Shui, un poing crispé contre son cœur.

Et ils s'avancèrent vers le portail, vers l'objet. Devant eux, Akidan courait.

— Akidan, attends ! cria Odiédine.

Mais le garçon arrivait déjà à l'objet, à l'épave. Il cria quelque chose en retour. Odiédine se mit à courir.

Sutty n'arrivait plus à respirer. Elle dut s'arrêter un petit moment et laisser les battements de son cœur s'apaiser. Le plus âgé des deux guides venus des contreforts, Long, un homme timide et gentil, se tenait près d'elle. Lui aussi, il tremblait, et s'efforçait de respirer calmement. Ils étaient descendus, mais ils se trouvaient encore à 18 000 pieng, avait-elle entendu dire par Siez, à 6 000 mètres, dans un air raréfié, terriblement raréfié. Elle se répéta les nombres en pensée.

— Vous allez bien, yoz Long ?

— Oui, vous allez bien, yoz Sutty ?

Ils repartirent de concert. Kiéri disait :

— Je l'ai vu, je m'étais retournée… je n'en croyais pas mes yeux… il essayait de passer entre les piliers…

— Non, j'ai tout vu, il était là-bas, il suivait le défilé, il nous suivait, et puis il a dû y avoir une saute de vent qui l'a déséquilibré et projeté entre les rochers.

Akidan.

— Elle a décidé d'agir, dit Naba, l'homme du village d'estivation.

Les trois maz étaient autour de l'épave, dans l'épave.

Shui, agenouillée à proximité, réduisait quelque chose en miettes avec un caillou, rageusement, méthodiquement. Le débris d'un transmetteur, à ce que vit Sutty. La revanche de l'Âge de pierre, s'entendit-elle penser, froidement.

Son esprit lui semblait glacial, détaché de son corps, comme victime du gel.

Elle s'approcha de l'hélicoptère écrasé. Sous le choc, il s'était ouvert d'étrange façon. Le pilote pendait à sa ceinture de sécurité, sens dessus dessous, ou presque, le visage caché par une écharpe en laine trempée de sang. Elle vit ses yeux, deux morceaux de gelée.

Sur le sol rocailleux, entre Odiédine et Siez, gisait un autre homme. Ses yeux à lui étaient vivants. Il les levait vers elle. Au bout d'un moment, elle le reconnut.

Tobadan, le guérisseur, passait vivement des mains légères sur le corps et les membres du survivant, même s'il ne devait pas diagnostiquer grand-chose à travers la tenue épaisse. Il parlait sans cesse, comme pour le tenir éveillé.

— Pouvez-vous retirer votre casque ? demanda-t-il.

Au bout d'un moment, l'autre essaya de s'exécuter ; ses doigts triturèrent l'attache. Tobadan l'aida. Il continuait de fixer Sutty d'un regard perplexe. Les traits de son visage, d'ordinaire si durs, étaient à présent relâchés.

— Il est blessé ?

— Oui, dit Tobadan. Son genou. Et son dos a été touché, mais n'est pas brisé, je crois.

L'esprit glacial de Sutty prit la parole.

— Vous avez eu de la chance, dit-elle.

L'homme fronça les sourcils, détourna la tête, esquissa un geste sans force, tenta de s'asseoir. Odiédine appuya sur ses épaules, sans insister.

— Du calme, dit-il. Attendez. Sutty, empêchez-le de se redresser. Nous devons extraire l'autre. Des gens arrivent.

Un regard vers les grottes permit à Sutty d'apercevoir des silhouettes minuscules sur la neige se dirigeant vers eux à la hâte.

Elle prit la place d'Odiédine au-dessus du Moniteur. Il gisait sur le dos, les bras croisés sur la poitrine. De temps en temps, un spasme le secouait. Sutty, quant à elle, frissonnait, et claquait des dents. Elle s'entoura de ses bras.

— Votre pilote est mort.

Il ne dit rien. Il tremblait.

Soudain, il y eut des gens tout autour d'eux. Efficaces, ils ne mirent qu'une ou deux minutes à sangler l'homme sur une civière de fortune et à l'emporter dans une des grottes. D'autres s'occupèrent du mort. D'autres encore se réunirent autour d'Odiédine et des deux jeunes maz. Sutty entendit un bourdonnement de voix qui ne signifiait rien. Ç'auraient pu être des mouches.

Elle chercha Long du regard, le rejoignit, et traversa le cirque en sa compagnie. La distance à parcourir jusqu'à la falaise et aux entrées de grottes était plus grande qu'il n'y paraissait. Dans le ciel, deux geyma tournoyaient en spirales languides. Le soleil avait déjà disparu derrière le sommet de la barrière. L'ombre immense de Silong s'étendit, bleutée, sur Zubuam.

Les grottes ne ressemblaient à rien de ce qu'elle avait pu voir auparavant. Il y en avait beaucoup, des centaines, les unes minuscules, à peine plus que des bulles dans la roche, d'autres aussi vastes, aussi hautes que des entrepôts. Elles formaient une dentelle de cercles entrelacés dans la muraille de pierre, des motifs, des remplages. Le rebord des entrées était éraillé par des cercles de moindre diamètre, pierre argentée brillant sur fond d'ombre noire, petites bulles de savon agglutinées à une plus grande ; le tout évoquait les bords de figures de Mandelbrot. L'une de ces entrées était fermée par une barrière peu élevée ; Sutty jeta un coup d'œil dans la cavité au passage : une jeune minule à tête blanche l'observait de ses yeux sombres et tranquilles. Il y en avait de pleines étables, dans ces grottes. Elle sentait leur odeur d'herbe, chaude et âcre. Les entrées avaient été élargies et abaissées au niveau du sol si nécessaire, mais on avait laissé leur forme intacte. Le groupe qu'ils suivaient, Long et elle, pénétra dans la montagne par une de ces grandes ouvertures rondes. Une fois à l'intérieur, elle jeta un regard en arrière et vit la clarté du jour, au-dehors, comme un

disque de lumière enchâssé dans un écrin d’un noir terne.

7.

Au lieu d'une ville avec étendards et processions, ou d'un temple avec tambours, clochettes, et prêtres en prières, c'était un endroit froid et sombre, peuplé de pauvres gens, où régnait le silence.

Nourriture, literie, huile pour les lampes, les réchauds, le chauffage, tout ce qui permettait de subsister au Giron de Silong venait des contreforts orientaux à dos d'homme ou de minule, peu à peu, par petits convois qui ne devaient pas attirer l'attention, pendant les quelques mois où l'on pouvait atteindre ce lieu. Durant l'été, trente ou quarante personnes, hommes et femmes, vivaient ici. Certains faisaient don de livres, de papiers, de textes du Dit. Ils séjournaient là pour ranger et protéger la bibliothèque, des milliers de volumes apportés au cours des décennies de tous les coins du grand continent. Ils séjournaient là pour lire et étudier, pour être avec les livres, pour être dans ces grottes pleines d'existence.

Les premiers jours que Sutty y passa avaient tout d'un rêve obscur et bizarre. Les grottes mêmes la désorientaient : une infinité de bulles de pierre interconnectées, entrelacées, des murs, des sols et des plafonds noirs qui se fondaient les uns dans les autres… L'effet était si déroutant qu'elle avait parfois l'impression de flotter en apesanteur. Tous les bruits se répercutaient, si bien qu'on n'arrivait pas à en déterminer la source. Il n'y avait jamais assez de lumière.

Les pèlerins dressèrent leurs tentes dans une vaste salle voûtée et dormirent dedans, agglutinés en quête de chaleur, comme au cours de leur trajet. D'autres salles accueillaient des constellations de tentes similaires. Un couple de maz s'était fait un nid d'une cavité de trois mètres de diamètre presque parfaitement sphérique. Les tables et les réchauds se trouvaient dans une grande grotte au sol plat éclairée par la lumière du jour grâce à deux conduits d'aération ; on s'y retrouvait pour les repas. Les cuisiniers veillaient à partager la nourriture équitablement : portions congrues, régime invariable – du thé clairet, des fèves bouillies, du fromage, des feuilles de yota séchées à l'aspect d'épinards, quelques légumes conservés dans la saumure. De la nourriture d'hiver en été. De l'énergie pour les racines, l'endurance.

Maz, étudiants et guides présents cet été-là venaient du nord et de l'est – des collines et des plaines du centre du continent, d'Amaréza, du Doy, du Kangnégné. Ces maz, des citadins, étaient bien plus érudits et sophistiqués que ceux de la petite ville de montagne que Sutty connaissait. Formés à une discipline intellectuelle, corporelle et spirituelle ardue et encore intacte, héritiers d'une tradition plus vaste, même dans sa ruine et sa clandestinité forcée, qu'elle aurait osé la concevoir, ils paraissaient réservés, et dotés d'une autorité personnelle

palpable. Ils ne jouaient pas aux pontes (pour reprendre l'expression d'oncle Hurree), mais même les plus aimables d'entre eux étaient entourés d'une sorte d'aura – Sutty détestait ce genre de mots, mais devait se résoudre à l'employer – qui interdisait les relations informelles. Doux, distants, ils se consacraient exclusivement au Dit, aux livres, aux trésors cachés dans ces grottes.

Le matin qui suivit leur arrivée, les maz Ignéba et Ikak les emmenèrent visiter ce qu'ils appelaient la Bibliothèque. Des nombres tracés à la peinture luminescence au-dessus des ouvertures correspondaient à un plan des grottes que les maz leur montrèrent ; en choisissant toujours le nombre inférieur, une personne égarée dans le labyrinthe – et il était très facile de s'y perdre – retournerait aux grottes ouvrant sur l'extérieur. L'homme, Ignéba Ikak, portait une torche électrique, mais, comme la plupart des objets manufacturés akiens, elle était de mauvaise qualité, ou défectueuse, et ne cessait de s'éteindre. Ikak Ignéba tenait, elle, une lanterne à huile. À deux ou trois reprises, elle alluma des lampes accrochées aux murs afin d'éclairer les cavernes de l'existence, les pièces sphériques pleines de mots, où le Dit reposait, caché, dans le silence. Sous la roche, sous la neige.

Des livres, par milliers, à la reliure de cuir, de tissu, de bois ou de papier, liasses dans des coffrets peints, sculptés, marquetés, fragments anciens enluminés, parchemins dans des tubes, des boîtes, ou attachés par des rubans, livres sur vélin, sur parchemin, sur papier chiffon, sur mauvais papier, manuscrits, imprimés, livres par terre, dans des boîtes, dans des caisses, sur des rayonnages bancals en bois récupéré sur les caisses. Dans une salle, ils s'alignaient sur deux étagères creusées dans la paroi sur toute sa circonférence, à hauteur de taille et d'yeux. Un labeur de longue haleine, dit Ikak, accompli par les maz qui vivaient ici quand il s'agissait d'un petit umyazu dont la bibliothèque entière tenait dans cette pièce. Ils avaient le temps et les moyens de travailler ainsi. À présent, on se contentait de poser des bâches en plastique pour protéger les livres de la saleté et de la roche nue, de les empiler ou de les ranger le mieux possible, de les trier tant bien que mal et, surtout, de les tenir cachés, en sûreté. De les protéger, de les conserver et, quand on en avait le temps, de les consulter.

Mais une vie n'aurait pas suffi à lire ne serait-ce qu'un fragment de ce qu'il y avait ici, ce labyrinthe de mots, cette histoire immense, éclatée, interrompue, d'un peuple et d'un monde à travers siècles et millénaires.

Odiédine s'assit dans une de ces grottes silencieuses, mal éclairées, où des rangées de livres partaient de l'entrée, tels de sombres sillons d'herbe coupée, et disparaissaient dans l'obscurité. Il s'assit à même le sol entre deux de ces rangées, prit un petit livre à la

couverture en tissu usée, et le posa sur ses genoux. Des larmes roulaient sur ses joues.

Ils avaient le droit de visiter les grottes à livres autant qu'ils le souhaitaient. Durant les jours qui suivirent, Sutty ne cessa d'y retourner ; elle errait, avec pour seul guide le mince rayon lumineux de sa lampe à huile, elle s'installait ici ou là, et elle lisait. Elle avait son noteur, de sorte qu'elle scannait ce qu'elle lisait et ce qu'elle n'avait pas le temps de lire – bénédictions, protocoles de cérémonies, prescriptions pour soigner les engelures et atteindre un âge avancé, vies de maz célèbres et de marchands oubliés, recettes, histoires, annales, légendes, témoignages remontant à des millénaires ou quelques années, récits de voyage, traités de philosophie et de mathématiques, réflexions mystiques, bestiaires, précis anatomiques, herbiers, manuels de géométrie métaphysique, voire physique, cartes d'Aka, cartes de mondes imaginaires, histoires de pays antiques, poèmes (il y avait ici les poèmes du monde entier), elle emmagasinait tout ce qu'elle pouvait.

Elle s'agenouilla devant une caisse remplie de papiers et de vieux livres faits main, rescapés d'un village, ou d'un petit umyazu, sauvés du bulldozer et du bûcher, et apportés ici, par les sentiers longs et difficiles de la Montagne, afin d'être lus, conservés, dits. À la lueur de la lampe posée sur le sol en pierre, elle ouvrit un livre d'enfant. Il contenait des idéogrammes écrits gros, et simplifiés : pas de qualificatifs d'aspect, d'humeur, de nombre, d'Élément. Elle y trouva, au détour d'une page, une gravure sur bois grossière montrant un homme qui pêchait du haut d'un pont en dos d'âne. *La Montagne est la Mère du Fleuve*, disait la légende du dessin.

Elle lisait jusqu'à ce que la bizarrerie ambiante – les mots des morts, le silence absolu, le globe de ténèbres qui l'entourait et le froid – lui porte sur les nerfs ; elle retournait alors vers la lumière du jour et les voix des vivants.

Elle savait qu'elle ne connaîtrait qu'un infime fragment du Dit, qu'elle n'en aurait jamais qu'un vague aperçu, et elle s'y résignait. C'était ainsi. Au moins, il survivait.

Deux maz établissaient un catalogue à l'aide de leur version akienne du noteur de Sutty. Ils venaient ici depuis vingt ans pour y travailler. Ils en discutèrent volontiers avec elle, et elle promit d'essayer de relier son appareil au leur pour dupliquer et partager les informations.

Les maz ne manquaient pas de la traiter avec respect et courtoisie, pourtant les échanges restaient très formels, et souvent difficiles. Chacun devait user d'une langue qui lui était étrangère. Même si les Akiens parlaient tous dovzien en public dans leur vie quotidienne « en bas », ce n'était pas la langue dans laquelle ils pensaient, ce n'était pas

la langue du Dit, mais bien la langue de l'ennemi. Une barrière. Sutty comprit alors à quel point elle s'était rapprochée des gens d'Okzat-Ozkat en apprenant le rangma. Plusieurs maz de la Bibliothèque parlaient hainien, car on l'enseignait dans les universités corporatistes où il servait à distinguer les élèves les plus doués. Cependant, il ne lui servit guère, ici, à part, peut-être, lors d'une conversation qu'elle eut avec la jeune maz Unroy Kigno.

Elles étaient sorties prendre le soleil pendant une heure et effacer les sentiers. Depuis que l'hélicoptère avait failli découvrir cet endroit, ce qui n'était jamais arrivé, les gens d'ici veillaient davantage à balayer les empreintes de pas et les traces dans la neige qui auraient pu conduire un œil dans le ciel vers l'entrée des grottes. Sutty et Unroy avaient fini d'aplanir la neige légère poudreuse et légère – tâche plutôt agréable, d'ailleurs –, et reprenaient leur souffle, assises sur des rochers près de l'étable des minules.

— Qu'est-ce que l'histoire ? demanda soudain Unroy, usant du mot hainien. Et que sont les historiens ? Vous en êtes ?

— D'après les Hainiens, oui, dit Sutty.

Elles se lancèrent dans une longue et intense discussion linguistique et philosophique : qu'est-ce qu'était l'histoire, qu'est-ce qu'était le Dit, pouvait-on les considérer comme identiques, similaires ou bien différents ; ce que faisaient les historiens, ce que faisaient les maz ; et pourquoi.

— Il me semble que l'histoire et le Dit sont identiques, conclut Unroy. Qu'ils sont un moyen de conserver leur caractère sacré aux choses.

— Qu'est-ce que le sacré ?

— Ce qui est vrai est sacré. Ce qui a été subi. Ce qui est beau.

— Donc le Dit s'efforce de découvrir la vérité dans les événements… ou la douleur, ou la beauté ?

— Il n'est pas besoin de les découvrir. Le sacré est là. Dans la vérité, dans la souffrance, dans la beauté. Et le dit de ces choses est sacré, par définition.

Son partenaire, Kigno, était détenu dans un camp de travail au Doy. Il avait été arrêté et condamné pour avoir enseigné la religion athée et le dogme antiscientifique réactionnaire. Unroy savait où Kigno se trouvait – dans une immense aciérie dont le fonctionnement était assuré par des prisonniers –, mais aucune communication n'était possible.

— Il y a des centaines de milliers de personnes dans les Centres de réhabilitation, avait-elle dit. De la main-d'œuvre à bon marché pour la Corporation.

— Qu'allez-vous faire de votre prisonnier, ici ?

Unroy secoua la tête.

— J'aurais préféré qu'il meure dans l'accident, comme l'autre. Voilà bien un problème auquel nous n'avons aucune solution.

Sutty marqua son accord d'un silence amer.

On s'occupait bien du Moniteur ; plusieurs maz étaient guérisseurs de profession. Ils l'avaient installé seul dans une petite tente, au chaud, et le nourrissaient. Sa tente et les sept ou huit autres qu'occupaient des guides et les gardiens de minules se trouvaient dans une vaste salle où il traînait toujours un œil et une oreille, comme disaient les maz. De toute manière, jamais il n'essaierait de fuir tant que son dos et son genou n'iraient pas mieux.

Odiédine lui rendait visite tous les jours. Sutty n'avait pas encore pris cette peine.

— Il s'appelle Yara, lui dit-il.

— Il s'appelle Moniteur, répliqua-t-elle avec dédain.

— Plus maintenant. Il n'avait pas la permission de nous suivre. S'il rentre au Dovza, on l'enverra dans un Centre de réhabilitation.

— Un camp de travail ? Pourquoi ?

— Les officiels ne doivent ni outrepasser leurs ordres, ni agir sans autorisation.

— L'hélicoptère n'appartenait pas à la Corporation ?

Odiédine secoua la tête.

— Non, mais au pilote, qui s'en servait pour livrer des provisions à des alpinistes dans la Chaîne méridionale. Yara l'avait loué. Pour nous chercher.

— Étrange, dit Sutty. Il était sur mes traces, alors ?

— Il comptait sur vous pour le guider jusqu'ici.

— C'est ce que je redoutais.

— Pas moi.

Odiédine soupira.

— La Corporation est si énorme, son appareil d'État si lent, que les petites gens échappent à leur attention dans ces grandes collines, expliqua-t-il. Passent à travers les mailles du filet. Et c'est ce que nous faisons depuis bien des années. Je n'étais donc pas inquiet… Mais, au lieu de la police, c'est un homme seul qui est parti en croisade. Un fanatique.

— Un fanatique ? répéta-t-elle sans pouvoir retenir un rire. Il croit en leurs slogans ? Il adore la Corporation ?

— Il nous déteste. Nous, les maz, le Dit. Quant à vous, il vous craint.

— Parce que je suis étrangère ?

— Il croit que vous allez persuader l'Ékumen de vous allier aux maz contre l'État corporatiste.

— Qu'est-ce qui lui fait penser ça ?

— Je l'ignore. C'est un drôle d'individu. Il me semble que vous

devriez parler avec lui.

— Pourquoi ?

Odiédine la regarda droit dans les yeux.

— Pour entendre ce qu'il a à dire.

Elle ne cessa de repousser la rencontre, mais sa conscience la taraudait. Odiédine n'était pas un sage lettré comme ces maz des plaines, mais il ne manquait ni d'esprit ni de cœur. Au cours de leur long voyage, elle avait fini par se fier totalement à lui ; et, depuis qu'elle l'avait vu pleurer face aux livres de la Bibliothèque, elle avait compris qu'elle l'aimait beaucoup. Elle voulait faire ce qu'il lui demandait, même si cela impliquait d'entendre ce que le Moniteur avait à dire.

Peut-être pourrait-elle lui dire ce qu'il devrait entendre, aussi. De toute manière, il lui faudrait l'affronter tôt ou tard. Et se poser la question de son devenir. Et savoir dans quelle mesure elle était responsable de sa présence ici.

Le lendemain, avant le repas du soir, elle se rendit dans la salle où il était installé. Deux gardiens de minules jouaient de l'argent, en jetant des bâtonnets marqués, à la lueur d'une lampe à huile. Sur la paroi de la grotte, une concavité du noir le plus absolu, les maz des siècles passés avaient gravé la silhouette de l'Arbre : le tronc unique, les deux branches, les cinq lobes du feuillage. De l'or brillait encore au fond des lignes, et des morceaux de cristal, de jais et d'adulaire scintillaient parmi les feuilles sculptées. Elle s'était habituée à la pénombre. La lueur d'une petite lampe électrique dans la tente adossée au mur du fond lui parut aussi brillante que la clarté du jour.

— Le Dovzien ? demanda-t-elle aux joueurs.

L'un d'eux releva son menton en direction de la tente éclairée.

Le rabat était fermé. Elle hésita quelques secondes, et dit :

— Moniteur ?

Le rabat s'ouvrit. Elle glissa un regard prudent avant d'entrer. Il faisait chaud dans la tente bien éclairée. On lui avait fait une couchette avec support dorsal incliné pour lui éviter de devoir rester allongé sur le dos. Il avait à sa portée le cordon du rabat, une lampe électrique à dynamo, un minuscule réchaud, une bouteille d'eau et un petit noteur.

Le choc avait été terrible, et il en portait les marques : bleues, noires et vertes sur tout le côté droit du visage, l'œil droit mi-clos sous des paupières gonflées, les bras ponctués de taches d'un marron bleuté. Deux des doigts de sa main gauche étaient tenus par des attelles. Mais Sutty regardait le noteur.

Elle pénétra dans la tente à quatre pattes, s'agenouilla dans l'espace libre entre le bord de la couchette et la paroi, ramassa le petit

appareil et l'examina.

— Il ne peut pas transmettre, dit l'homme.

— C'est vous qui le dites.

Sutty le manipula, appela ses fonctions. Au bout d'un moment, elle dit, d'un ton ironique :

— Je regrette de devoir étudier vos fichiers personnels, Moniteur. Ils ne m'intéressent pas. Mais je dois m'assurer des capacités de cet objet.

Il ne répondit rien.

Il s'agissait d'un enregistreur de poche, assez voyant, mais handicapé par divers défauts de conception, comme la majorité de la technologie akienne – elle voyait là une fascination mal digérée pour les gadgets. Il n'avait aucune fonction d'envoi ou de réception. Elle le reposa à sa portée.

Soulagée après cette alerte, elle prit conscience de sa gêne et de son inconfort de devoir partager un espace aussi réduit avec cet homme dans une intimité forcée. Elle n'avait qu'une envie, prendre ses distances. La seule manière d'y parvenir, c'était par les mots.

— Qu'est-ce que vous essayiez de faire ?

— De vous suivre.

— Votre gouvernement vous l'avait interdit.

Il laissa passer un moment.

— Je ne pouvais pas l'accepter, dit-il enfin.

— Oh, la dent est plus sage que le rouage ?

Il ne dit rien. Il n'avait pas esquissé le moindre geste depuis qu'il avait ouvert le rabat. La rigidité de sa posture trahissait sans doute une vive souffrance. Peu lui importait.

— Si vous ne vous étiez pas écrasés, qu'est-ce que vous auriez fait ? Vous seriez retourné au Dovza pour signaler… quoi donc ? Quelques entrées de cavernes ?

Il ne dit rien.

— Que savez-vous de cet endroit ?

Tout en posant la question, elle s'avisa qu'il n'en avait rien vu, hormis cette grotte, quelques gardiens de troupeau et quelques maz. Ils pouvaient lui bander les yeux… mais ce ne serait sans doute même pas nécessaire ; dès qu'il serait transportable, il suffirait de l'emmener. Il n'avait vu qu'un gîte d'étape. Il n'avait rien à signaler.

— C'est le Giron de Silong. La dernière Bibliothèque.

— Qu'est-ce qui vous fait croire une chose pareille ? rétorqua-t-elle, furieuse d'être déçue.

— C'est là que vous alliez. L'Office de la pureté éthique cherche depuis longtemps l'endroit où ils cachent les livres. Nous y sommes.

— « Ils », Moniteur ? De qui parlez-vous ?

— Les ennemis de l'État.

— Ô, Ram !

Elle s'adossa à la paroi de la tente et replia ses jambes, afin de s'éloigner de lui le plus possible.

— Vous avez adopté tous nos défauts, et négligé toutes nos qualités. J'aimerais que nous ne soyons jamais venus sur Aka. Mais puisque nous avons jugé bon de venir, avec notre arrogance habituelle, nous aurions dû vous refuser les informations que vous réclamiez, vous enseigner l'histoire de la Terre. Mais, bien sûr, vous n'auriez pas écouté. Vous ne croyez pas à l'histoire. Vous vous êtes débarrassés de la vôtre comme d'un tas d'ordures.

— C'était un tas d'ordures.

Sa peau brune avait viré au gris. Il parlait d'une voix rauque, épaisse. Il est blessé, réduit à l'impuissance, se dit-elle sans la moindre sympathie, sans la moindre honte.

— Je vous connais, dit-elle. Vous êtes mon ennemi. Le fidèle. Le juste dévoué à sa juste mission. Celui qui jette les gens en prison parce qu'ils lisent et qui brûle les livres. Qui persécute ceux qui font les mauvais exercices. Qui répand l'herbier par terre et pisse dessus. Qui pousse le bouton qui envoie les missiles. Et qui se cache derrière un bunker, sans prendre aucun risque. Abrité par Dieu. Ou par l'État. Ou par le premier mensonge susceptible de justifier son envie, son égoïsme, sa lâcheté et sa soif de pouvoir. Il m'a fallu du temps pour vous comprendre. Alors que vous, vous m'avez devinée dès le premier regard. Vous saviez que j'étais votre ennemie. Que je pensais de la mauvaise façon. Comment l'avez-vous su ?

— On vous a envoyée dans les montagnes.

Jusque-là, il regardait droit devant lui, mais il tourna la tête pour croiser son regard.

— En un endroit où vous rencontreriez des maz. Je ne tenais pas à ce qu'il vous arrive malheur, yoz.

— Yoz ?! releva-t-elle au bout d'un moment.

Il s'était encore détourné. Elle observa son visage tuméfié, indéchiffrable. Il tendit sa main valide et entreprit d'abaisser et de relever la poignée de sa lampe. La petite ampoule carrée se raviva aussitôt. Dans un des recoins de son esprit, Sutty se demandait pour la centième fois pourquoi on fabriquait des ampoules carrées, sur Aka. Les autres recoins étaient pleins d'ombres, de colère, de haine.

— Si vos collègues m'ont laissée aller à Okzat-Ozkat, c'est parce que je servais d'appât ? D'outil idéologique ? Ils espéraient que je les conduirais ici ?

— C'est ce que j'ai pensé, dit-il au bout d'un moment.

— Mais vous m'avez dit de rester à l'écart des maz !

— Je les croyais dangereux.

— Pour qui ?

— Pour… l'Ékumen… Pour mon gouvernement.

Il avait utilisé le vieux terme. Il se reprit :

— Pour la Corporation.

— Vous êtes illogique, Moniteur.

Cessant de recharger la lampe, il regarda de nouveau droit devant lui.

— Le pilote a dit : « Les voilà », et on a longé le sentier. Puis il a poussé un cri et j'ai vu votre groupe. Et de la fumée derrière vous, de la fumée sortant des rochers. Mais on a été projetés sur le côté, contre la montagne. Contre les rochers. L'hélicoptère a été dévié. Poussé.

Il tenait sa main gauche blessée dans sa main droite, de toutes ses forces, pour combattre ses tremblements.

— Des vents descendants, yoz, dit-elle tout bas après un temps. Et une altitude très élevée pour ce genre d'appareil.

Il hocha la tête. Sans doute s'était-il fait les mêmes réflexions. Maintes fois, peut-être.

— Ils tiennent cet endroit pour sacré, dit-elle.

D'où venait ce mot ? Elle ne l'utilisait pas, d'ordinaire. Pourquoi le torturait-elle ? Erreur, erreur.

— Écoutez, Yara… c'est votre nom ?… ne laissez pas le cadavre pourrissant de la superstition vous apeurer. Je doute que Mère Silong nous prête une quelconque attention.

Il secoua la tête sans piper mot. Peut-être s'était-il fait cette réflexion-là, aussi.

Elle ne savait plus quoi dire. Le silence s'éternisait.

— Je mérite le châtiment, déclara-t-il enfin.

Elle tressaillit.

— Vous l'avez, dit-elle enfin, et ce n'est peut-être que le début. Que va-t-on faire de vous ? Cela reste à définir. L'été s'achève. Ils songent à repartir dans quelques semaines. En attendant, ménagez-vous. Entraînez-vous à marcher. Où que vous alliez, ce ne sera pas en chevauchant le vent du sud…

Il la regarda de nouveau. Quelque chose l'effrayait. Ses propos ? Le sentiment de culpabilité qui l'avait, lui, poussé à dire : « Je mérite le châtiment » ? Ou le simple fait de se retrouver impuissant aux mains de l'ennemi ?

Il lui adressa son hochement de tête sec et douloureux.

— Mon genou sera bientôt guéri.

Tandis qu'elle revenait en cheminant parmi les grottes, elle se dit qu'aussi grotesque que cela puisse paraître, il y avait quelque chose d'enfantin chez cet homme, quelque chose de simple, de pur. De simple ? De simpliste, plutôt, se morigéna-t-elle. Et qu'est-ce que ça veut dire, « pur » ? Saint, sacré, toutes ces idioties ? (*Ne me joue pas ta Mère Térésa, fillette*, entendit-elle l'oncle Hurree marmonner.) Il était

idiot, avec son jargon sur les « ennemis de l'État ». Et stupide. Un fanatique, comme disait Odiédine. Un terroriste, en réalité. Purement et simplement.

Discuter avec lui l'avait aigrie. Elle aurait préféré s'en être abstenue, ne pas l'avoir vu. À force d'angoisses et de frustrations, elle trouvait même ses amis agaçants.

Si Kiéri, dont elle continuait de partager la tente, mais plus le lit, était gaie, aimable, son assurance était lassante. Kiéri savait tout ce qu'elle voulait savoir. Du Dit, elle aimait les histoires, les superstitions. Elle n'avait rien à apprendre des maz d'ici, elle n'allait jamais dans les grottes aux livres. Ce qui l'avait attirée, c'était le frisson de l'aventure.

Akidan, pour sa part, souffrait d'un accès de culte du héros mêlé de désir sexuel. Shui avait regagné son village peu après leur arrivée, le laissant seul dans sa tente. Il s'était aussitôt épris de Maz Unroy Kigno. Il la suivait partout, comme une petite minule fait avec sa mère, la contemplait d'un regard adorateur, apprenait ses mots par cœur. Hélas, selon l'ancien système, les maz étaient les seuls individus dont la vie sexuelle obéissait à une discipline très stricte qui tenait en une seule règle : la monogamie à vie, quelles que soient les circonstances. Les maz que Sutty connaissait la respectaient sans faillir, à ce qu'elle avait constaté. Le jeune homme, un modèle de gentillesse, n'avait aucune intention de la combattre ou de la remettre en question. Il était sous le charme, follement amoureux, victime de ses hormones.

Unroy en était désolée, mais le lui dissimulait. Elle le décourageait rudement, mettait en doute son autodiscipline, son instruction, sa capacité à devenir maz. Voici peu, alors qu'il exprimait ses sentiments de manière trop patente, elle s'était tournée vers lui et avait cité un passage célèbre de *La Charmille* :

— « Les Deux qui sont Un ne sont pas Deux, mais l'Un qui est Deux est Un… »

La rebuffade paraissait subtile, mais Akidan avait pâli de honte et s'était éclipsé. Depuis lors, il était inconsolable. Kiéri lui parlait souvent, et semblait encline à le réconforter. Sutty aurait aimé qu'elle s'y résolve. Elle refusait le flux et le reflux de l'émoi adolescent. Elle avait envie de conseils adultes, de certitudes longuement mûries. Elle éprouvait la sensation de devoir aller de l'avant mais de se trouver dans une impasse, de devoir prendre une décision sans savoir ce qu'il fallait décider.

Le Giron de Silong était coupé du reste du monde. On n'y amenait jamais de radios ni de communicateurs, de peur qu'on en repère les signaux. Les nouvelles leur parvenaient par les chemins de l'est ou par l'itinéraire, long et difficile, que le groupe de Sutty avait emprunté

depuis le sud-est. Si tard dans la saison d'été, il n'y avait guère de chances de voir arriver d'autres pèlerins ; en fait, comme elle l'avait dit au Moniteur, les gens d'ici évoquaient déjà leur départ.

Elle les écouta discuter de leurs projets. Ils avaient coutume de partir à plusieurs et de se séparer aux croisées des chemins. Dès qu'ils le pouvaient, ils se joignaient aux petits convois par lesquels les gens des villages d'estive regagnaient les contreforts. Ils gardaient ainsi le secret sur leur pèlerinage et le chemin des grottes depuis quarante ans.

Il était déjà trop tard, lui apprit Odiédine, pour rentrer par la piste sud-est suivie à l'aller. Les guides du village de la vallée étaient retournés chez eux sans délai, pourtant ils s'attendaient à essuyer chutes de neige et tempêtes sur Zubuam. Les autres devraient descendre en Amaréza, la région de collines au nord-est de Silong, pour contourner l'extrémité de la Chaîne des Sources et remonter vers les contreforts où se nichait Okzat-Ozkat. Cela leur prendrait plusieurs semaines de marche. Ils trouveraient sans doute à voyager dans les camions montant vers les contreforts, mais il leur faudrait se séparer par groupes de deux.

Sutty jugea cette perspective étonnante et alarmante. C'était une chose de suivre des guides dans la montagne sur un itinéraire clandestin qui vous menait par-delà les nuages jusqu'à un lieu sacré. C'en était une autre que d'errer telle une mendiante ou une autostoppeuse anonyme, sans aucune protection, à travers la campagne d'une autre planète. Elle se fiait à Odiédine, certes, mais elle aurait beaucoup aimé prendre l'avis de Tong Ov.

Et qu'allait-on faire du Moniteur ? Le libérer pour qu'il coure parler de la dernière grande cache de livres proscrits aux officiels des divers bureaux et ministères concernés ? Il finirait peut-être en disgrâce, mais ses patrons l'écouteraient faire son rapport avant de le bannir dans une mine de sel.

Et que dirait-elle à Tong lorsque, finalement, elle le reverrait ? Il l'avait envoyée découvrir l'histoire d'Aka, son passé perdu, hors la loi, son être véritable, et elle l'avait, de fait, découverte. Et maintenant ?

Ce que les maz attendaient d'elle était important, patent : qu'elle sauve leur trésor. C'était la seule évidence dans l'obscurité de ses pensées et de ses sentiments depuis sa discussion avec le Moniteur.

Ce qu'elle voulait – ce qu'elle aurait voulu, si possible –, c'était rester ici. Vivre dans les grottes de l'existence, lire, écouter le Dit, là où il était encore entier ou presque, là où il composait encore une seule et même histoire. Vivre dans la forêt des mots. Écouter. C'était ce à quoi on l'avait formée, ce à quoi elle aspirait, et ce qui lui était dénié.

Un point commun avec les maz.

— Nous avons été stupides, yoz Sutty.

Goïri Engnaké venait de Kangnégné, la grande ville au centre du continent. Professeur de philosophie, elle avait passé quatorze ans dans un camp de travail agricole – pour dissémination d'idéologie réactionnaire. C'était une femme usée, dure, directe.

— Stupides de tout emmagasiner ici. Nous aurions dû mieux réfléchir. Laisser les textes à ceux qui les avaient, et les copier. Nous y consacrer, au lieu de les rassembler en un seul endroit, où tout pourrait se voir détruit d'un coup. Nous vivons à l'ancienne mode, voyez-vous. On a pensé au temps qu'il faudrait pour copier les livres, au danger de vouloir les imprimer, et pas aux machines que la Corporation se mettait à produire, aux divers procédés de reproduction instantanée, au transfert de bibliothèques entières dans un ordinateur. À présent, nous avons notre trésor là où ces technologies nous sont inaccessibles. Il est impossible d'apporter un ordinateur ici, d'ailleurs, comment l'alimenter en énergie ? Et combien de temps faudrait-il pour tout transférer ?

— Avec la technologie akienne, des années, dit Sutty. Avec celle dont dispose l'Ékumen, un été, au plus.

Voyant l'expression du visage de Goïri, elle ajouta, en détachant bien ses mots :

— Si nous étions autorisés à le faire. Par la Corporation d'Aka. Et les Stabiles de l'Ékumen.

— Je comprends.

Elles se trouvaient dans la « cuisine », la grotte où l'on préparait les repas et où l'on mangeait. On l'avait scellée de manière à pouvoir y maintenir une température agréable, et on s'y réunissait à toute heure pour discuter, bavarder. Elles avaient pris leur petit déjeuner et sirotaient leur tasse de thé de bézit clairet. *Il enclenche la circulation et réunit*, souffla Iziézi dans le souvenir de Sutty.

— Yoz, vous demanderiez à l'Envoyé de présenter cette requête ?

— Oui, bien sûr… Du moins je lui demanderais s'il estime qu'elle a des chances d'aboutir et ne présente aucun risque. Indiquer à votre gouvernement que cet endroit existe reviendrait à vendre la mèche, Maz.

Goïri sourit de l'expression. Elles s'exprimaient en dovzien, bien sûr.

— Peut-être le fait que vous connaissiez l'existence de la Bibliothèque et que l'Ékumen s'y intéresse la protégerait-il. Et empêcherait-il qu'on envoie la police la détruire.

— Peut-être.

— Les cadres de la Corporation tiennent l'Ékumen en très haute estime.

— Oui. Ils tiennent aussi ses envoyés à l'écart de tous ceux qui ne sont pas ministres ou bureaucrates. Nous leur avons fourni toutes

sortes d'informations utiles. En retour, ils nous ont fourni de la propagande inutile.

Goïri s'octroya un temps de réflexion.

— Si vous le savez, pourquoi les laissez-vous faire ?

— Maz Goïri, l'Ékumen œuvre à long terme. À si long terme qu'un être éphémère peut avoir du mal à l'admettre. Selon nous, la rétention d'informations est une erreur… à long terme. Si on nous demande ce que nous savons, nous le disons. À cet égard, l'Ékumen et les maz se ressemblent.

— Se ressemblaient, la reprit Goïri avec amertume. Ce que nous savons, nous le dissimulons, désormais.

— Vous n'avez pas le choix. Vos bureaucrates sont des gens dangereux. Ce sont des fidèles…

Sutty but un peu de thé. Elle avait la gorge sèche.

— Sur mon monde, durant mon enfance, il y avait un groupe de fidèles, très puissant. Ils estimaient que leurs croyances devaient l'emporter, n'admettaient aucun autre mode de pensée. Ils ont saboté les réseaux de stockage des informations, détruit des bibliothèques et des écoles, partout dans le monde. Ils n'ont pas réussi à tout détruire, bien sûr. On peut reconstituer ce qui est perdu. Mais… ils ont fait des dégâts. Ce genre de dégâts s'apparente à ceux d'une attaque cérébrale. On retrouve *presque* toutes ses facultés. Mais je ne vous apprends rien.

Elle s'interrompit. Elle parlait trop. Sa voix tremblait. Elle s'impliquait. Elle s'impliquait trop. Erreur.

Goïri semblait bouleversée, elle aussi.

— Yoz, tout ce que je sais de votre planète…

— … c'est que nous arrivons en vaisseau spatial pour offrir la lumière de la connaissance aux mondes arriérés, dit Sutty.

Et elle fit claquer sa main sur la table tout en plaquant l'autre sur ses lèvres.

Goïri la dévisagea.

— C'est de cette façon que les Rangma se rappellent qu'ils feraient mieux de se taire, expliqua Sutty.

Elle souriait, mais ses mains tremblaient.

Elles gardèrent toutes deux le silence quelque temps.

— Je vous voyais… tous les peuples de l'Ékumen… comme des gens très sages… incapables de commettre les moindres erreurs, dit Goïri. J'étais puérile. Et injuste.

Un nouveau silence s'ensuivit.

— Je ferai mon possible, Maz. Dès mon retour à Dovza-Ville, si j'y retourne. Appeler le Mobile depuis l'Amaréza, ce serait prendre un risque. Je pourrais toujours prétendre, pour déjouer les écoutes téléphoniques, m'être perdue lors d'une randonnée sur Silong et avoir profité d'un sentier qui allait vers l'est pour quitter la montagne, mais

si on apprend ma présence en Amaréza, où on ne m'a pas autorisée à aller, on me posera des questions. Je pourrai refuser de répondre, mais je ne saurai pas mentir. Ou pas bien… Et il subsiste le problème du Moniteur.

— Oui. J'aimerais que vous lui parliez, yoz Sutty.

Tu quoque, filii ? dit oncle Hurree avec un froncement de sourcils sarcastique.

— Pourquoi, Maz Goïri ?

— Eh bien, c'est un… fidèle, comme vous dites. Il est donc dangereux. Dites-lui ce que vous m'avez dit de votre Terre. Dites-lui-en plus qu'à moi. Dites-lui que la foi est la blessure que le savoir guérit.

Sutty but le reste de son thé, au goût amer, délicat.

— Je connais cette expression. Je ne l'ai pas lue. Je l'ai entendue. Mais où ?

— C'est ce que Téran dit à Pénan après avoir été blessé au combat contre les barbares.

Le souvenir lui revint alors : le cercle en deuil dans la vallée verdoyante sous les versants de pierre et de neige, le corps du jeune homme recouvert d'une fine étoffe blanchie par le gel, la voix du maz qui disait l'histoire.

— Téran est à l'agonie. Il dit : « Mon frère, mon époux, mon amour, mon moi, nous croyions tous deux que vaincre notre ennemi ramènerait la paix dans notre pays. Mais la foi est la blessure que le savoir guérit, et la mort entame le Dit de notre vie. » Puis il meurt dans les bras de Pénan.

Le tombeau, yoz. Là où commence le tout.

— Je peux lui transmettre ce message, dit enfin Sutty. Mais les fanatiques sont durs d'oreille.

8.

Sa tente n'était éclairée que par la lueur du chauffage. Dès l'entrée de Sutty, il entreprit de recharger sa lampe, et il lui fallut un certain temps pour obtenir un éclat falot, hésitant.

Elle s'assit en tailleur dans la moitié libre de la tente. À ce qu'elle pouvait constater, le visage du Moniteur avait désenflé, mais restait décoloré. Le dossier était incliné de telle sorte que le blessé était presque assis sur son lit.

— Vous restez allongé dans le noir nuit et jour, dit-elle. Ce doit être bizarre, un peu comme le cachot ou la privation sensorielle. Que faites-vous pour passer le temps ?

— Je dors. Je pense.

— Donc vous êtes.

Aucune réaction.

— Vous vous récitez des slogans ? Plus haut, plus loin, plus vite ? La pensée réactionnaire est l'ennemi vaincu ?

Toujours pas de réponse.

Un livre gisait près de sa couchette. Elle le ramassa. Il s'agissait d'un manuel scolaire, d'un recueil de poèmes, d'histoires, de biographies, destiné à un enfant d'une dizaine d'années. Elle mit un moment à remarquer qu'il était rédigé en écriture idéographique. Elle avait presque oublié que, dans le monde du Moniteur, l'Aka moderne, tout était alphabétique, que les idéogrammes étaient interdits, illicites, bannis, oubliés.

— Vous savez lire cette notation ? demanda-t-elle d'un ton sec, surprise et un peu agacée.

— C'est Odiédine Manma qui m'a donné ce livre.

— Et vous le lisez ?

— Lentement.

— Quand avez-vous appris à lire l'écriture primitive antiscientifique rétrograde, Moniteur ?

— Dans mon enfance.

— Qui vous l'a apprise ?

— Les gens chez qui je vivais.

— Qui étaient-ce ?

— Les parents de ma mère.

Il marquait un temps avant chaque réponse, et parlait bas, au point de marmonner, tel un écolier humilié par un examinateur dédaigneux. Sutty sentit soudain le rouge de la honte lui venir aux joues ; elle en avait la tête qui tournait.

Erreur, encore. Pire qu'une simple erreur.

— Je vous prie de m'excuser pour la façon dont je vous ai traité,

dit-elle après un long silence. Je n'ai pas aimé vos manières sur le bateau, ni à Okzat-Ozkat. J'en suis venue à vous haïr quand je vous ai cru coupable de la destruction de l'herbier de Maz Sotyu Ang, de l'œuvre de sa vie, et de sa vie. Détesté d'avoir traqué mes amis. Et de m'avoir traquée, moi. Je hais vos convictions fanatiques. Mais je vais essayer de ne plus vous haïr, vous.

— Pourquoi ?

Il avait repris la voix glaciale qu'elle lui connaissait.

Elle cita un passage bien connu du Dit :

— « La haine blesse qui la ressent. »

Il restait impassible, aussi tendu que d'habitude. Elle, par contre, commença à se détendre. Sa confession l'avait lavée non seulement de sa honte, mais aussi de l'oppression et de la gêne qu'elle éprouvait en sa présence. Elle relâcha sa position du lotus, se redressa, et le regarda au lieu de lui jeter des coups d'œil à la dérobée. Elle observa son visage fermé pendant quelque temps. Il ne voulait, ou ne pouvait, rien dire, mais elle le pouvait, et elle le voulait.

— Ils tiennent à ce que je vous parle. À ce que je vous dise à quoi la vie ressemble sur Terre. Les tristes vérités que vous trouverez à l'issue de la Marche vers les Étoiles. Afin que, peut-être, vous vous posiez la question cruciale : Est-ce que je sais ce que je fais ? Mais vous n'en avez sans doute pas envie… Et moi, je veux savoir à quoi la vie ressemble pour quelqu'un comme vous. Savoir ce qui fait d'un homme un Moniteur. Vous voulez bien me le dire ? Pourquoi est-ce que vous viviez chez vos grands-parents ? Pourquoi avez-vous appris à lire l'écriture ancienne ? Vous devez avoir quarante ans, il me semble. Elle était déjà proscrite durant votre enfance, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête. Elle avait reposé le livre. Il le prit et parut étudier la calligraphie cursive du titre : *Les Joyaux de l'Arbre de la Connaissance.*

— Dites-moi, dit-elle. Où êtes-vous né ?

— À Bolov Yéda. Sur la côte ouest.

— Et on vous a appelé Yara – « Fort ».

Il secoua la tête.

— On m'a appelé Azyaru.

Azya Ara. Elle lisait leur biographie dans une *Histoire des pays occidentaux* qu'Unroy lui avait indiquée lors d'une de leurs visites de la Bibliothèque. Deux cents ans plus tôt, ils avaient amené et propagé le Dit au Dovza. Les premiers maz patrons. Des héros, jusqu'à la sécularisation. Nul doute que la Corporation en avait fait des repoussoirs, avant de les gommer, de les effacer, de les nier.

— Vos parents étaient maz, alors ?

— Mes grands-parents.

Il tenait le livre comme s'il s'agissait d'un talisman.

— Mon premier souvenir, c'est mon grand-père me montrant comment écrire le mot « arbre ».

Du doigt, il esquissa les deux traits de l'idéogramme sur la couverture.

— De là où on était assis, sur la véranda, à l'ombre, on apercevait la mer. Les bateaux de pêche rentraient. Bolov Yéda se trouve sur des collines qui dominent une baie. La plus grande ville de la côte… Mes grands-parents avaient une maison magnifique. Il y avait une plante grimpante qui s'enroulait sur la véranda, jusqu'au toit, avec un tronc épais et des fleurs jaunes. Ils disaient le Dit dans la maison tous les jours. Le soir, ils allaient à l'umyazu.

Il employait le pronom interdit, il/elle/ils. Sutty songea qu'il n'en avait pas conscience. Son ton s'était adouci.

— Mes parents étaient maîtres d'école. Ils enseignaient la nouvelle écriture alphabétique à l'école de la Corporation. Je l'ai apprise, mais je préférais l'ancienne. Je m'intéressais aux textes, aux livres. Aux choses que m'enseignaient mes grands-parents. Ils me voyaient maz, plus tard. Grand-mère disait : « Oh, Kiem, laisse-le aller jouer ! » Mais Grand-père voulait toujours que je reste, que j'apprenne encore d'autres idéogrammes, et je tenais à lui faire plaisir. À faire mieux… Grand-mère m'apprenait l'oral, ce que les enfants savaient du Dit, mais je préférais l'écrit. Je pouvais m'appliquer à le copier. Le conserver. Les paroles s'envolaient, il fallait les répéter sans cesse pour les garder à l'esprit. L'écrit restait, et on pouvait apprendre à l'améliorer. À le rendre plus beau.

— Donc, vous êtes allé vivre chez vos grands-parents pour étudier avec eux ?

Il répondit avec le même calme, le même air rêveur.

— Quand j'étais petit, on vivait tous ensemble chez eux. Mon père est devenu administrateur d'école, et ma mère est entrée au ministère de l'information. On les a mutés, També puis Dovza-Ville. Ma mère devait voyager pour son travail. Ils ont vite progressé dans les rangs de la Corporation. Des officiels de valeur. Très actifs. Mes grands-parents ont jugé préférable que je séjourne à la maison, tant que mes parents bougeaient beaucoup et travaillaient dur. Je suis resté.

— C'est ce que vous vouliez ?

— Oh, oui, dit-il avec une simplicité désarmante. J'étais heureux.

Ce mot parut éveiller un écho dans son esprit, le tirer de sa quiétude. Il détourna la tête, d'un geste brusque qui rappela à Sutty leur rencontre dans la rue à Okzat-Ozkat, quand il lui avait dit, avec rage, avec passion : « Ne nous trahissez pas ! »

Ils restèrent un long moment sans mot dire. Rien ne bougeait, personne ne parlait dans la Grotte de l'Arbre. Le silence régnait dans le Giron de Silong.

— J'ai grandi dans un village, avec mon oncle et ma tante, dit Sutty. Mon grand-oncle et ma grand-tante, en fait. Oncle Hurree était maigre, brun, presque noir de peau, et il avait des cheveux et des sourcils blancs et broussailleux… terribles. Quand j'étais petite, je croyais qu'ils lançaient des éclairs quand il les fronçait. Tata était une cuisinière et une organisatrice exceptionnelles. En sa compagnie, tout le monde devenait efficace. Je savais cuisiner avant de savoir lire. Mais Tonton a fini par m'apprendre. Il avait enseigné à l'université de Calcutta… une grande ville de ma région sur la Terre. Il était professeur de littérature. Notre maison avait cinq pièces, et elles étaient toutes pleines de livres, à part la cuisine. Tata refusait qu'il y ait des livres dans la cuisine. J'en avais plein ma chambre, sur tous les murs, sous le lit, sous la table. Quand j'ai vu les grottes de la Bibliothèque, ici, elles m'ont rappelé ma chambre, chez moi.

— Votre oncle enseignait au village ?

— Non. Il se cachait. On se cachait tous. Mes parents aussi, ailleurs. Ils vivaient dans la semi-clandestinité. Il y avait une révolution culturelle. Comme la vôtre, mais dans le sens inverse. Faite par des gens qui… Je préférerais vous écouter que parler de ça. Dites-moi ce qui s'est passé. Vous avez dû quitter vos grands-parents, ensuite ? Quel âge est-ce que vous aviez ?

— Onze ans.

Elle l'écouta parler.

— Mes grands-parents étaient eux aussi très actifs. Mais pas comme loyaux producteurs-consommateurs. C'étaient les chefs d'une bande d'activistes réactionnaires clandestins. Ils pratiquaient des activités cultuelles, enseignaient l'antiscience. Je ne m'en rendais pas compte. Ils m'emmenaient aux réunions qu'ils organisaient. Je ne savais pas qu'elles étaient illégales. L'umyazu était fermé, et ils ne m'avaient pas dit que c'était par la police. Ils ont cessé de m'envoyer à l'école de la Corporation. Ils m'ont gardé chez eux et m'ont appris la superstition et la moralité déviationniste. À la fin, mon père a compris ce qu'ils faisaient. Ils vivaient séparés, ma mère et lui. Il n'était pas venu me voir depuis deux ans, mais il a envoyé quelqu'un. Un homme. Il est arrivé un soir, tard. J'ai entendu ma grand-mère parler, très fort ; jamais je ne l'avais entendue prendre ce ton. Je me suis levé et je suis allé dans la pièce principale. Mon grand-père était dans son fauteuil ; il restait là sans parler, sans me voir. Grand-mère et un homme que je ne connaissais pas se faisaient face, de part et d'autre de la table. Ils m'ont regardé, puis l'homme l'a regardée, elle. Elle a dit : « Azyaru, ton père veut que tu ailles le voir. » Je suis parti m'habiller et, à mon retour, rien n'avait changé : Grand-père assis à fixer le néant, comme un vieil homme sourd et aveugle, Grand-mère les poings sur la table, l'homme debout face à elle. J'ai fondu en larmes, j'ai dit : « Je ne veux

pas y aller, je veux rester ici. » Alors elle est venue me prendre par les épaules, mais elle m'a poussé. Poussé tout droit vers l'homme. Il a dit : « Viens. » Et elle a dit : « Va, Azyaru ! » Et je… je suis parti avec lui…

— Pour où ? murmura Sutty.

— Chez mon père, à Dovza-Ville. Je suis allé à l'école là-bas.

Un long silence.

— Parlez-moi… de votre village… Pourquoi est-ce que vous vous cachiez ?

— Donnant donnant, hein ? Mais je vous préviens, c'est une longue histoire.

— Toutes les histoires le sont, souffla-t-il.

Le Fertiliseur lui avait dit quelque chose de similaire, un jour. *Les histoires courtes ne sont que des moments de la longue histoire.*

— Ce qui est difficile à expliquer, c'est Dieu, sur mon monde.

— Je connais Dieu, dit Yara.

Elle ne put réprimer un sourire qui la détendit quelque peu l'espace d'un instant.

— Je n'en doute pas, dit-elle. Mais ce qui pourrait être dur à saisir, ici, c'est ce que signifie Dieu, là-bas. Ici, c'est un mot, guère plus. Dans votre Théisme d'État, il représente ce qui est bien. Ce qui est juste. N'est-ce pas ?

— Dieu, c'est la Raison, oui, dit-il d'un ton hésitant.

— Eh bien, sur Terre, le mot « Dieu » est d'une importance cruciale depuis des milliers d'années et pour de nombreux peuples. D'ordinaire, il ne fait pas référence à la raison, mais au mystère. À l'incompréhensible. Il y a donc toutes sortes de conceptions de Dieu. L'une veut que Dieu soit une entité qui a créé tout le reste, responsable de tout ce qui existe et de tout ce qui arrive. Une sorte de Corporation universelle et éternelle.

Il avait l'air absorbé par ses dires, mais perplexe.

— Au village où j'ai grandi, on connaissait ce type de Dieu, mais on en avait beaucoup d'autres. Des dieux locaux. Très nombreux. Interchangeables, en vérité. Il y en avait de supérieurs, mais je ne savais pas grand-chose à leur sujet durant mon enfance. Sauf du fait de mon nom. Tata me l'a expliqué, un jour. Je lui ai dit : "Pourquoi je m'appelle Sutty ?" Et elle m'a dit : "Sutty est la femme de Dieu." Et je lui ai dit : "Je suis la femme de Ganesh ?" Ganesh était le dieu que je connaissais le mieux, et je l'aimais bien. Mais elle m'a dit : "Non, de Shiva."

« Ce que je savais de Shiva, c'est qu'il a des cheveux longs et sales et que c'est le meilleur danseur de l'univers. Il danse, et le monde naît et meurt par sa danse. Il est bizarre, il est laid, et il jeûne tout le temps. Tata m'a dit que Sutty l'aimait tellement qu'elle l'a épousé contre la volonté de son père. À l'époque, c'était une chose très

difficile à faire, pour une fille, et j'ai donc pensé qu'elle était très courageuse. Mais Tata m'a dit ensuite que Sutty retournait voir son père. Et son père insultait Shiva, en parlait dans les termes les plus grossiers. Et Sutty était si furieuse, si honteuse, qu'elle en mourait. Elle ne *faisait* rien, elle mourait. Depuis lors, les épouses fidèles qui meurent en même temps que leur mari portent son nom. Quand Tata m'a dit ça, j'ai dit : "Pourquoi tu m'as donné le nom d'une idiote pareille ?"

« Et mon oncle, qui écoutait, a dit : "Parce que Sati est Shiva, et Shiva, Sati. Tu es l'amante et la pleureuse. Tu es la colère. Tu es la danse." Alors j'ai décidé que je serais Sutty du moment que j'étais Shiva, aussi…

Elle dévisagea Yara. Bien que concentré, il semblait ne rien comprendre.

— Bon, peu importe. C'est trop compliqué. Cela dit, avoir beaucoup de Dieux, c'est peut-être plus simple qu'en avoir un seul. On avait un Dieu rocher entre les racines d'un grand arbre au bord de la route. Les villageois le peignaient en rouge et le nourrissaient de beurre, pour lui faire plaisir, pour se faire plaisir. Tata mettait des soucis… ce sont des fleurs… aux pieds de Ganesh tous les jours. C'était un petit Dieu en bronze avec un nez d'animal, dans la pièce du fond. Le fils de Shiva, en fait. Beaucoup plus gentil que son père. Tata lui récitait des choses, chantait pour lui. Elle faisait *pooja.* Je l'aidais à faire *pooja.* Je savais chanter quelques chansons. J'aimais l'encens, les soucis… Mais les gens dont je dois parler maintenant, les gens dont nous nous cachions, ils n'avaient pas de petits Dieux à eux. Ils les détestaient. Ils n'en avaient qu'un seul, un Dieu supérieur, un Dieu patron. Tout ce que ces gens-là disaient que Dieu disait de faire était juste. Et ceux qui ne faisaient pas ce que ces gens-là disaient que Dieu disait de faire avaient tort. Beaucoup de gens croyaient à ce genre de choses. On les appelait des Unistes. *Un Dieu, une Vérité, une Terre…* Et ils… ils ont causé beaucoup de problèmes…

Des années de souffrance résumées par ces phrases d'enfant.

— Vous voyez, mon peuple, je veux dire tout le peuple de la Terre, avait ravagé notre monde, à force de guerres, d'exploitation, de gaspillage. Il y avait eu des épidémies, des famines, la misère pendant trop longtemps. Les gens voulaient du réconfort, de l'aide. Ils voulaient croire qu'ils faisaient le bien. À mon avis, s'ils rejoignaient les rangs des Unistes, ils pouvaient croire que tout ce qu'ils faisaient était juste.

Il hocha la tête. Voilà une attitude qu'il comprenait.

— Selon les Pères Unistes, c'était le « mauvais savoir » qui causait tous ces malheurs. Sans cela, les gens seraient bons. Il fallait détruire le savoir profane pour laisser la place à la croyance sacrée. Ils

combattaient la science, la connaissance, tout ce qui ne venait pas de leurs propres livres.

— Comme les maz.

— Non. Non, je crois que vous vous trompez, Yara. À ma connaissance, en aucun cas le Dit n'exclut un savoir, ni ne le considère comme mauvais ou profane. Il n'inclut rien de ce qu'Aka a appris au cours des cent dernières années, au contact des autres civilisations, c'est vrai. J'y vois le fait que les maz n'ont pas eu le temps d'incorporer ces nouvelles informations : l'État corporatiste a pris le pouvoir, remplacé les maz par des bureaucrates, criminalisé le Dit. Condamné à la clandestinité, il ne pouvait plus se développer. En fait, la Corporation l'a mis à l'index en tant que savoir profane, justement. Ce qui m'échappe, c'est la raison de cet usage du pouvoir, de cette violence.

— Les maz avaient toutes les richesses, tout le pouvoir. Ils maintenaient les gens dans l'ignorance, en les droguant à l'aide de leurs rites, de leurs superstitions.

— Ils ne les maintenaient pas dans l'ignorance ! Le Dit, c'est au contraire enseigner tout le savoir disponible à qui le désire !

Il hésita, se passa une main sur la bouche.

— Ça se passait peut-être comme ça dans… l'ancien mode de vie, dit-il. Autrefois. Mais ce n'était plus le cas. Au Dovza, les maz opprimaient les pauvres. La terre appartenait aux umyazu. Leurs écoles n'enseignaient plus qu'un savoir fossile, inutile. Ils refusaient aux gens les nouveaux codes de loi, les nouveaux enseignements…

— Par la violence ?

Il eut une nouvelle hésitation.

— Oui. À Belsi, la foule des réactionnaires a tué deux officiels de l'État corporatiste. La désobéissance civile était partout. Le mépris de la loi.

Il se frotta vigoureusement le visage, malgré la douleur qu'un tel geste devait raviver.

— Ce qui s'est passé, reprit-il, c'est que votre peuple est venu ici et a apporté un monde nouveau. La promesse d'un monde nouveau, plus juste. Ils voulaient nous l'offrir, mais ceux qui souhaitaient l'accepter en étaient empêchés par les anciens modes de pensée. L'ancien mode de vie. Les maz qui marmonnaient sans cesse que les choses se passaient de telle et telle façon il y a dix mille ans, qui prétendaient savoir tout sur tout, qui refusaient d'apprendre quoi que ce soit de neuf, qui nous maintenaient dans la pauvreté, dans le passé. Ils avaient tort, c'étaient des égoïstes, des usuriers du savoir. Il fallait les écarter, pour laisser la place au futur… et s'ils refusaient de s'écarter, les punir. Il a fallu montrer aux gens qu'ils étaient dans l'erreur. Mes grands-parents étaient dans l'erreur. C'étaient des

ennemis de l'État. Ils refusaient de le reconnaître. Ils refusaient de changer.

Il avait commencé sur un ton modéré, assuré, mais, à présent, il respirait par à-coups, les yeux dans le vague, la main crispée sur le manuel d'apprentissage de la lecture.

— Que leur est-il arrivé ?

— On les a arrêtés peu après que je suis allé vivre chez mon père. Ils ont passé un an en prison à També.

Une longue pause.

— Beaucoup de chefs réactionnaires récalcitrants ont été transférés à Dovza-Ville pour un procès équitable. Ceux qui ont renié leurs pratiques ont eu droit à la rééducation par le travail dans les fermes corporatistes.

Sa voix avait perdu toute intonation.

— Les autres ont été exécutés par les producteurs-consommateurs d'Aka.

— On les a abattus ?

— On les a amenés sur la Grand-Place de la Justice.

Il s'interrompit.

Sutty se rappelait cet endroit : une plaine de pavés entourée par les quatre immenses bâtiments massifs de la Cour centrale de justice et encombrée de voitures immobilisées et de piétons pressés.

Yara reprit la parole, le regard toujours dans le vague.

— On les avait rassemblés au milieu, derrière une corde, gardés par des policiers. Il y avait des milliers de personnes, autour d'eux et dans les rues adjacentes. Mon père m'avait amené. On était à une fenêtre dans les étages du bâtiment de la Cour suprême. Il m'avait placé devant lui, pour que j'y voie. Il y avait des pierres, des pierres de taille, prises sur les umyazu qu'on avait démolis, empilées, aux quatre coins de la place. Je ne savais pas à quoi elles devaient servir. Puis la police a donné un ordre et tout le monde s'est avancé vers le centre, vers les criminels, et s'est mis à les frapper avec les pierres. Les bras se levaient, retombaient… On était censé jeter les pierres, lapider les criminels, mais la foule était trop importante. La cohue trop forte. Des centaines de policiers, et tous ces gens. Alors, ils les ont battus à mort. Ça a duré longtemps.

— Et vous deviez regarder ça ?

— Mon père tenait à ce que je constate leur erreur.

Il parlait d'une voix ferme, mais sa main, ses lèvres le trahissaient. Il n'avait jamais quitté cette fenêtre dominant la place. Toute sa vie il aurait douze ans, et il continuerait de regarder.

Une justice de l'Âge de pierre.

Il avait donc vu que ses grands-parents étaient dans l'erreur. Qu'aurait-il pu voir d'autre ?

De nouveau, un long silence – partagé – s'ensuivit.

Enfouir la douleur si profond qu'on ne la sentira jamais plus. L'enfouir sous n'importe quoi, tout ce qui se présente. Être un bon garçon. Une bonne fille. Marcher sur les tombes sans baisser les yeux. *Éloignez donc ce chien…* Mais il n'y avait pas de tombes. Des visages réduits en bouillie, des crânes fracassés, des cheveux gris collés par le sang, en tas, au milieu d'une place. Des esquilles d'os, des couronnes dentaires, des cendres de chair, une bouffée de gaz. L'odeur de l'incendie dans les ruines d'une ville après la pluie.

— Ensuite, donc, vous avez vécu à Dovza-Ville. Et vous avez rejoint la Corporation. Le Bureau socioculturel.

— Mon père a engagé des tuteurs. Pour remédier à mon éducation. J'ai obtenu de bonnes notes aux examens.

— Vous êtes marié, Yara ?

— Je l'ai été. Pendant deux ans.

— Pas d'enfant ?

Il secoua la tête.

Il fixait le néant, assis, tout raide, sans bouger. Son sac de couchage saillait au-dessus de son genou que Tobadan avait enfermé dans une sorte de cadre pour l'immobiliser et soulager la douleur. Le petit livre, *Les Fruits de l'Arbre de la Connaissance*, gisait près de sa main.

Sutty se pencha en avant pour dénouer les muscles de ses épaules, puis se redressa.

— Goïri m'a demandé de vous parler de mon monde. Et c'est vrai que je n'ai pas eu une vie si différente de la vôtre, au fond… Je vous ai parlé des Unistes. Ils avaient pris le pouvoir dans notre région. Ils ont commencé à « purifier » les villages, comme ils disaient. Le danger augmentait sans cesse, pour nous. Les gens nous conseillaient de cacher nos livres, de les jeter dans le fleuve. Oncle Hurree se mourait. Selon lui, son cœur était trop fatigué. Il a dit à Tata de se débarrasser de ses livres, mais elle a refusé. Et il est mort parmi eux.

« Ensuite, mes parents ont réussi à nous faire sortir d'Inde, Tata et moi. Ils nous ont amenées au bout du monde, sur un autre continent, au nord, dans une ville qui n'était pas gouvernée par les religieux. Il y en avait quelques-unes dans ce cas, notamment là où l'Ékumen avait créé des écoles qui enseignaient l'Éducation hainienne. Les Unistes haïssaient l'Ékumen et voulaient tenir tous les extraterrestres à l'écart de la Terre, mais ils n'osaient pas s'y essayer directement. À la place, ils encourageaient les attentats terroristes contre les Enclaves, les installations du lien ansible, et tout ce dont les démons étrangers étaient responsables.

Elle avait utilisé le mot anglais pour « démon », faute d'un équivalent dovzien. Elle marqua un temps d'arrêt pour reprendre sa

respiration. Yara gardait le silence concentré de l'auditeur attentif.

— Là-bas, je suis allée au lycée, puis en faculté, et j'ai commencé ma formation afin de travailler pour l'Ékumen, lequel nous a alors dépêché un nouvel Envoyé, un homme du nom de Dalzul, qui avait grandi sur Terre. Il a acquis beaucoup d'influence sur les Pères unistes, qui bientôt lui abandonnaient de plus en plus de leur pouvoir et obéissaient à ses ordres. Ils disaient que c'était un ange… un messager de Dieu. Certains le proclamaient Sauveur, et le…

Mais il n'y avait pas de mot akien pour « prier ».

— Ils se prosternaient devant lui, le louangeaient, le suppliaient d'être bon pour eux. Et ils le suivaient en tout, parce qu'ils croyaient faire ce qui était juste : obéir à Dieu. Et ils croyaient que Dalzul parlait au nom de Dieu. Ou qu'il était Dieu. En l'espace d'un an, il leur avait fait démanteler leur régime théocratique. Au nom de Dieu. La plupart des régions et des États retrouvaient des gouvernements démocratiques, choisissaient leurs chefs par élection, restauraient le Commonwealth terrien, et accueillaient d'autres citoyens de l'Ékumen. Une époque passionnante. C'était merveilleux de voir l'Unisme se déliter, se fragmenter. De plus en plus de fidèles croyaient que Dalzul était Dieu, mais il y en avait aussi de plus en plus qui le tenaient pour le… l'opposé de Dieu, un être maléfique. Ceux qu'on appelait les Repentants marchaient en procession, se jetaient des cendres sur la tête et se fouettaient pour racheter l'erreur d'interprétation de la volonté de Dieu qu'ils pensaient avoir commise, et nombre d'entre eux ont quitté les autres Unistes et placé à leur tête un homme, un Père uniste ou un chef terroriste, auquel ils obéissaient. Ils étaient tous très dangereux, très violents. Les Dalzulites devaient protéger Dalzul des anti-Dalzulites qui voulaient le tuer et qui ne cessaient de poser des bombes, de lancer des attaques suicides. Ils recouraient à la violence parce que leur croyance le justifiait. Leur croyance disait que Dieu récompense ceux qui détruisent les infidèles. Mais, en général, ils se détruisaient les uns les autres, ils se réduisaient à néant. Ils appelaient ce processus les Guerres saintes… C'était une époque terrifiante, mais nous croyions aussi que nous, les autres, n'étions pas concernés : l'Unisme se déchirait, et voilà tout.

« Avant qu'on en arrive là, ma ville avait été libérée… c'était le tout début de la Libération. Et on dansait dans les rues. Et j'ai vu une femme qui dansait. Et j'en suis tombée amoureuse.

Elle s'interrompit.

Jusque-là, c'était facile. Elle n'était jamais allée plus loin. L'histoire qu'elle ne se racontait qu'à elle-même, en silence, dans l'attente du sommeil, s'arrêtait toujours à cet endroit précis. Elle sentit sa gorge se contracter, se serrer, l'élancer.

— Je sais que vous désapprouvez cela, dit-elle.

— Je…

Il hésita.

— Aucun enfant ne pouvant naître d'une telle union, le Comité de l'hygiène morale a décrété que…

— Oui, je sais. Les Pères unistes en avaient décrété de même. Car Dieu a créé la femme en tant que réceptacle de la semence de l'homme. Mais, après la Libération, on n'avait plus besoin de se cacher de peur d'être envoyé en Camp de résurrection, comme ces couples de maz que vous enfermez dans des Centres de réhabilitation.

Elle le défia du regard.

Mais il refusa le défi. Il se contenta d'accepter ses dires et d'attendre, tout ouïe.

Le refus, les échappatoires n'étaient plus de mise. Elle devait en parler. Elle devait le dire.

— Nous avons vécu ensemble pendant deux ans.

Elle parlait si bas qu'il se tourna quelque peu dans sa direction, pour l'entendre.

— Elle était beaucoup plus jolie que moi, et beaucoup plus intelligente. Et plus gentille. Et elle riait. Parfois, elle riait dans son sommeil. Elle s'appelait Pao.

Prononcer ce nom raviva la vieille douleur, mais elle ravala ses larmes.

— J'avais deux ans de plus qu'elle, et de l'avance sur elle dans ma formation, que j'ai suspendue pendant un an pour pouvoir rester avec elle à Vancouver. Puis il m'a fallu partir au Centre ékuménique, au Chili. Loin au sud. Pao devait m'y rejoindre une fois ses études universitaires terminées. Nous allions étudier ensemble et former une équipe, une équipe d'Observatrices. Visiter de nouveaux mondes ensemble. On a beaucoup pleuré, elle et moi, quand je suis partie pour le Chili, mais ça n'a pas été aussi terrible qu'on l'avait cru. Ce n'était pas si mal, vraiment, on parlait sans cesse au téléphone, sur le réseau, et on savait qu'on se reverrait pendant l'hiver, qu'elle viendrait me rejoindre à la fin du printemps et qu'on resterait ensemble à jamais. Nous *étions* un couple, un ensemble. Comme des maz. Les Deux qui n'étaient pas Deux, mais Un. J'éprouvais même une sorte de plaisir ou de joie lorsqu'elle me manquait, parce que cela signifiait qu'elle était là, ailleurs. Et elle me l'a dit, quand je suis revenue pendant l'hiver, elle m'a dit que mon absence allait lui manquer…

Elle pleurait, à présent, mais ses larmes lui faisaient du bien. Elle dut pourtant s'interrompre pour s'essuyer les yeux et le nez, et renifler un bon coup.

— Je retourne donc à Vancouver pour les vacances d'hiver, alors que c'est l'été, au Chili. Et on… on s'étreint, on s'embrasse, et on prépare le repas… Ensuite, on va voir mes parents, et les siens, et on

se promène dans le parc, où il y avait de grands arbres, de vieux arbres. Il pleuvait. Il pleut souvent, là-bas. J'adore la pluie.

Elle ne pleurait plus.

— Pao devait aller à la bibliothèque, au centre ville, en vue de l'examen qu'elle avait à passer après les vacances. Je voulais l'accompagner, mais j'étais enrhumée, et elle a dit : « Reste là, à quoi ça servirait que tu te fasses tremper ? » J'avais envie de paresser un peu, donc je suis restée à notre appartement et je me suis endormie.

« Il y a eu une attaque. Les Guerres saintes faisaient rage. Un groupe, les Purificateurs de la Terre. Ils croyaient que Dalzul et l'Ékumen servaient l'anti-Dieu et devaient être détruits. Un grand nombre d'entre eux avaient servi dans les forces armées unistes. Ils détenaient des armes que les Pères unistes avaient stockées. Ils les ont utilisées contre les centres de formation.

Elle s'entendit parler d'une voix atone, laborieusement, comme lui quelques instants plus tôt.

— Ils ont utilisé des missiles. Les Purificateurs, eux, se trouvaient à des centaines de kilomètres de là, cachés dans un bunker souterrain ; ils n'ont eu qu'à presser un bouton. Ils ont fait sauter la faculté, la bibliothèque, et des pâtés de maisons entiers du centre ville. Des milliers de gens ont été tués. Des choses comme ça, il s'en passait tout le temps, pendant les Guerres saintes. Pao n'était qu'une victime. Une seule personne parmi beaucoup d'autres, rien. Je n'étais pas là. J'ai entendu le bruit.

Sa gorge lui faisait mal. Mais elle lui faisait toujours mal. Elle lui ferait toujours mal.

— Vos parents ont été tués ? demanda-t-il tout bas.

La question la toucha. Elle la ramenait en un lieu d'où elle pouvait répondre.

— Non. Ils n'ont rien eu. Je suis allée vivre chez eux. Puis je suis retournée au Chili.

Ils étaient assis là, en silence. Au cœur de la montagne. Dans les grottes pleines d'existence. Sutty était lasse, épuisée. À son visage, à ses mains, elle voyait que Yara était fatigué lui aussi, et qu'il souffrait. Le silence qu'ils partageaient, après ces mots, était paisible. Une bénédiction durement gagnée.

Au bout d'un long moment, elle entendit parler, et se détourna du silence.

Elle reconnut la voix d'Odiédine. Peu après, il arrivait près de la tente.

— Yara ?

— Entrez, dit-il, et Sutty écarta l'abattant.

— Ah, dit Odiédine.

Dans la pâle lueur de la lanterne, son visage à la peau sombre et

aux pommettes hautes était un masque de gentil gobelin.

— Nous parlions, dit Sutty.

Elle sortit de la tente, se redressa auprès d'Odiédine, s'étira.

Il s'agenouilla devant l'entrée.

— Je viens pour les exercices, dit-il à Yara.

— Il sera bientôt sur pied ? demanda-t-elle.

Odiédine se retourna.

— Il a du mal à utiliser des béquilles à cause de sa blessure au dos. Certains des muscles sont encore froissés. Mais nous y travaillons.

Il pénétra dans la tente à quatre pattes.

Elle se détourna, et se ravisa. Partir sans un mot, après la conversation qu'ils avaient eue, aurait été une erreur.

— Je reviendrai demain, Yara.

Il murmura son accord. Elle se détourna de nouveau pour observer la grotte à la lueur des tentes. Du bas-relief de l'Arbre sur le mur opposé, elle ne voyait qu'un ou deux des minuscules joyaux qui scintillaient dans son feuillage.

La Grotte de l'Arbre avait une sortie vers l'extérieur, non loin de la tente de Yara. Elle menait, par une salle plus petite, à un passage qui se terminait par une arche si basse qu'il fallait ramper pour retrouver la lumière du jour.

Elle émergea du boyau et se releva. Elle avait sorti ses lunettes noires, car elle s'attendait à être aveuglée, mais le soleil, que la masse imposante de Silong cachait durant tout l'après-midi, se couchait. La lumière était douce, teintée de violet. Il était tombé un peu de neige au cours des dernières heures. Le vaste demi-cercle du cirque rocheux, telle une scène de théâtre vue des coulisses, s'étendait devant elle, vierge de toute trace de pas. L'air était calme, ici, au bas de la muraille, mais là-bas, au bord du précipice, à une centaine de mètres de distance, le vent agitait sans relâche les flocons secs et poudreux, créant rideaux et écheveaux fugaces.

Elle ne s'était approchée du bord qu'une seule fois. Il surplombait une falaise à pic, près de deux kilomètres d'une paroi vertigineuse. Elle avait eu le vertige, et une rafale traîtresse l'avait souffletée.

Elle contempla le ballet incessant de la neige dans le gouffre crépusculaire qui s'étendait entre Silong et Zubuam, et les pentes de Tonnerre, vagues, pâles, lointaines dans le soir. Elle resta longtemps à regarder l'agonie de la lumière.

Désormais, elle discutait avec Yara tous les après-midi ou presque, après avoir exploré une nouvelle section de la Bibliothèque et parlé avec les maz qui l'inventoriaient. Les souvenirs qu'ils avaient échangés ne furent plus abordés, mais ils étaient là, fondations obscures de tous leurs propos.

Elle finit par lui demander s'il savait pourquoi l'État corporatiste avait agréé la requête de Tong et permis à une outremondaine d'échapper aux restrictions sur l'information établies dans l'environnement contrôlé de Dovza-Ville.

— Est-ce que j'ai servi de test ? Ou d'appât ?

Il ne lui était pas facile de surmonter l'habitude qu'il avait prise tout au long de sa carrière, comme tout officiel, d'ailleurs : protéger et accroître son pouvoir en pratiquant la rétention d'information et en laissant croire que le silence impliquait le fait de détenir une information même si c'était faux. Il avait obéi à cette règle durant toute son existence d'adulte, et il n'aurait sans doute pas pu l'enfreindre s'il n'avait vécu, enfant, au sein du Dit. Mais, pour répondre, il dut mener un rude combat intérieur ; Sutty en fut le témoin. Étendu sur sa couche, prisonnier de ses blessures, à la merci de ses ennemis, il n'avait plus que le pouvoir de se taire. Y renoncer, l'abdiquer, pour parler, nécessitait du courage. Il lui fallut recourir à ses dernières ressources.

— Mon département n'était pas informé de… Je crois qu'il y a eu…

Enfin, à force de ténacité, il parvint à parler, dans son jargon bureaucratique habituel.

— Il y a depuis plusieurs années des discussions dans les plus hautes sphères à propos de notre politique étrangère. Vu qu'un vaisseau akien se dirige vers Hain et qu'un vaisseau ékuménique doit arriver ici l'an prochain, certains membres du Conseil ont appelé à la détente. L'ouverture de certaines portes a été envisagée pour permettre des échanges d'informations plus substantiels dans le but d'en retirer des bénéfices. D'autres participants au processus décisionnel sur ces problèmes estimaient que la Corporation maîtrise encore trop mal ses dissidents pour envisager pareil laxisme. Un… compromis a fini par être trouvé entre les diverses opinions.

Sutty se traduisit ce discours crypté, et dit :

— Donc, j'étais le compromis ? Un test, alors. On vous a ordonné de me surveiller.

— Non, dit Yara avec une franchise soudaine. J'en ai fait la requête. On me l'a accordée. Au début. Ils croyaient que, sitôt confrontée à la pauvreté, au retard du Rangma, vous rentreriez aussitôt. Quand vous vous êtes installée à Okzat-Ozkat, le Conseil des Cadres n'a pas su comment vous contrôler sans offenser l'Ékumen. Une fois de plus, on a passé outre les recommandations de mon département. Mes propres supérieurs directs ont ignoré mes rapports. Ils m'ont ordonné de regagner la capitale. Ils sont sourds, ils ne croient pas à la force des maz dans les villes et dans les campagnes, et ils se figurent que le Dit appartient au passé !

Il parlait d'un ton passionné, coléreux et désolé, pris qu'il était au piège de sa souffrance complexe, insoluble. Sutty ne trouvait rien à lui répondre.

Ils restèrent donc sans rien dire, dans un silence qui devint moins lourd à mesure qu'ils se laissaient gagner par la quiétude des grottes.

— Vous aviez raison, déclara-t-elle enfin.

Il secoua la tête, dédain, impatience. Mais lorsqu'elle partit, promettant de revenir le lendemain, il marmonna :

— Merci, yoz Sutty.

Le discours servile, une formule vide de sens. Mais venue du fond du cœur.

Dès lors, ils eurent plus de facilité à discuter. Il voulait qu'elle évoque la Terre, mais il avait du mal à comprendre et souvent, alors qu'elle croyait qu'il y était parvenu, il s'en défendait. Il protestait, aussi :

— Vous ne me parlez que de destruction, de cruauté, de catastrophes. Vous détestez votre Terre.

— Non.

Elle leva les yeux pour contempler la paroi de la tente. Elle revoit la courbe de la route à l'entrée du village, et la poussière du bas-côté sur lequel Moti et elle jouaient. Une poussière rouge. Il lui montra comment faire un petit village avec de la boue et des cailloux et le décorer en plantant des fleurs tout autour. Il avait un an de plus qu'elle. Les fleurs fanèrent sous le soleil brûlant de cet été interminable. Elles se recroquevillèrent, se couchèrent, et retournèrent à la boue rouge qui se changeait en poussière soyeuse.

— Non, non, reprit-elle. Mon monde est plus que beau, Yara. Je l'aime. Ce que je fais, là, c'est de la propagande. J'essaie de vous expliquer pourquoi votre gouvernement, au lieu de nous imiter sur-le-champ, aurait dû regarder qui nous étions. Et ce que nous faisions. Ce que nous nous faisions…

— Mais vous êtes venus ici. Et vous aviez tout ce savoir qui nous était inconnu.

— Je sais. Je sais. Nous avons réagi de même à l'égard des Hainiens. Nous essayons de les copier, de nous hisser à leur hauteur, depuis qu'ils nous ont trouvés… Peut-être que l'Unisme était avant tout une protestation. L'assertion de notre droit divin à nous comporter en imbéciles irrationnels et sûrs de leur bon droit, à réaffirmer notre identité, quitte à verser le sang.

— Mais nous avons besoin d'apprendre. Et vous disiez que l'Ékumen trouve anormal de refuser le savoir.

— Oui. Mais les Historiens tâchent d'étudier la façon dont on doit enseigner ce savoir, de telle sorte que les gens apprennent tout, et non des fragments qui ne collent pas. C'est la parabole hainienne du

Miroir. Si le miroir est entier, il reflète le monde entier, mais s'il est brisé, il n'en montre que des fragments et coupe celui qui le manipule… Ce que la Terre a donné à Aka, c'est un fragment de miroir.

— C'est peut-être pour cela que les Cadres ont renvoyé les Légats.

— Les Légats ?

— Les hommes du second vaisseau terrien.

— Du second vaisseau ? demanda Sutty, surprise.

Mais elle se rappela alors sa dernière véritable conversation avec Tong Ov. Il lui avait demandé si elle croyait que les Pères unistes, agissant de leur propre initiative sans en informer l'Ékumen, avaient pu envoyer des missionnaires sur Aka.

— Il faut m'en parler, Yara ! Aucun d'entre nous ne sait quoi que ce soit de ce vaisseau.

Elle le vit se reculer légèrement, dans son hésitation première à répondre. Ce devait être une information secrète, connue des seuls échelons supérieurs, exclue de l'histoire officielle de la Corporation. Même s'ils estimaient sans doute que *la Terre* était au courant.

— Le vaisseau a été renvoyé sur Terre ?

— C'est ce qu'il paraît.

Exaspérée, elle foudroya du regard le profil qu'il lui présentait : Ah, ne commencez pas à jouer les bureaucrates laconiques *maintenant* ! Elle ne dit rien. Au bout d'un bref instant, il reprit la parole.

— Il y a des traces de cette visite. Dans les archives. Je ne les ai jamais vues.

— Que vous a-t-on dit des vaisseaux venus de la Terre ? Vous pouvez m'en parler ?

Il fronça les sourcils tout en y réfléchissant, puis :

— Le premier est arrivé durant l'année Rédan Trente. Il y a soixante-douze ans. Il a atterri près d'Abazu, sur la côte est. Il transportait dix-huit hommes et femmes.

Cherchant à se faire confirmer la validité de ses dires, il lui jeta un coup d'œil, et elle hocha la tête.

— Les gouvernements provinciaux qui détenaient alors le pouvoir à l'est ont décidé de laisser les étrangers aller où bon leur semblait. Ils ont dit être venus nous étudier et nous inviter à rejoindre l'Ékumen. Quand nous leur posions des questions sur la Terre et les autres mondes, ils répondaient, mais ils étaient là, disaient-ils, en tant qu'élèves et non que maîtres. En tant que yoz et non que maz… Ils sont restés cinq ans. Un autre vaisseau est venu les chercher, et ils se sont servis de son lien ansible pour envoyer le dit de ce qu'ils avaient appris vers la Terre.

Il la regarda de nouveau.

— L'essentiel de ce dit s'est perdu, dit Sutty.

— Ils sont rentrés ?

— Je n'en sais rien. J'ai quitté la Terre il y a soixante ans… soixante et un, maintenant. S'ils sont revenus pendant le règne des Unistes, ou les Guerres saintes, peut-être les a-t-on réduits au silence, jetés en prison, ou abattus… Il y a eu un second vaisseau ensuite ?

— Oui.

— L'Ékumen avait parrainé le premier. Mais ils n'ont pas pu le faire pour une seconde expédition depuis la Terre. Les Unistes avaient pris le pouvoir, réduit les échanges avec l'Ékumen au strict minimum, et l'Ékumen à l'impuissance. Ils ont fermé les canaux de communication, les centres de formation, menacé les Ékuménistes d'expulsion, laissé les terroristes dévaster leurs installations… Si un vaisseau est venu de la Terre, c'était un vaisseau uniste. Je n'en avais jamais entendu parler, Yara. On ne l'a certes pas annoncé à la population.

Acceptant ses dires, il poursuivit :

— Il est arrivé deux ans après le départ du premier vaisseau. Il y avait cinquante personnes à bord, et un maz patron… un chef. Il s'appelait John Fodderdon. Leur vaisseau s'est posé au Dovza, au sud de la ville. Ses passagers sont aussitôt entrés en contact avec les cadres de la Corporation. Ils ont dit que la Terre allait donner tout son savoir à Aka. Ils apportaient toutes sortes d'informations, dans le domaine des techniques, des technologies. Ils nous ont montré en quoi il nous fallait renoncer à nos mœurs anciennes vouées à l'ignorance et changer de mode de pensée afin d'apprendre ce qu'ils pouvaient nous enseigner. Ils apportaient des plans, des livres, et des ingénieurs et des théoriciens pour nous instruire dans ces nouvelles techniques. Eux, ils avaient un ansible à bord de leur vaisseau, si bien que l'information arrivait de la Terre sitôt que nous en avions besoin.

— Un beau coffre à jouets, murmura Sutty.

— Ça a tout changé. Ça a renforcé la Corporation dans des proportions considérables. C'était la première étape de la Marche aux Étoiles… Puis…

Yara marqua une pause.

— Je ne sais pas qui s'est passé alors. Ce qu'on nous a dit, c'est que Fodderdon et les autres nous avaient d'abord fourni les informations sans contrepartie, mais qu'ils avaient commencé à les rationner et à demander un prix excessif.

— J'imagine de quoi il s'agissait.

Il la regarda d'un air interrogateur.

— Votre… essence immortelle, dit-elle.

Il n'existait pas de mot akien pour « âme ». Yara attendait d'autres explications.

— J'imagine qu'il a dit : vous devez croire. Vous devez croire au Dieu Unique. Croire que moi seul, Père John, je suis la Voix de Dieu sur Aka. Que l'histoire que je dis est la seule vraie. Si vous obéissez à Dieu, si vous m'obéissez à moi, nous vous dirons toutes ces choses merveilleuses que nous savons. Mais le prix de notre dit est élevé. Très élevé. Et il n'est pas question d'argent.

Yara hocha la tête d'un air dubitatif, puis s'accorda un temps de réflexion.

— Fodderdon a dit que le Conseil d'administration devrait suivre ses ordres. C'est pour ça que je l'appelle un maz patron.

— C'en était un.

— Je n'en sais pas plus. On nous a dit qu'il y avait eu des désaccords politiques, et que le vaisseau et les Légats avaient été renvoyés sur Terre. Mais… je ne suis pas sûr que ça se soit passé comme ça…

Il avait l'air gêné, et il pesa longtemps ce qu'il allait dire.

— Je connaissais un ingénieur, à La Nouvelle Alyuna, qui a travaillé sur l'*Aka Un*.

Il parlait du vaisseau NAFAL qu'Aka avait lancé vers Hain cinq ans auparavant, la fierté de la Corporation.

— Il a dit qu'ils s'étaient servis du vaisseau terrien comme modèle. Peut-être voulait-il dire qu'ils en avaient les plans. Mais on aurait cru qu'il était monté à bord. Il était saoul. Je ne sais pas…

Les cinquante missionnaires-conquistadors unistes étaient sans doute morts dans les camps de travail de l'État corporatiste. Mais Sutty voyait à présent comment le Dovza avait pu, par traîtrise, être amené à trahir le reste d'Aka.

Cette histoire lui serrait le cœur. Les mêmes erreurs, répétées une fois de plus. Elle poussa un long soupir.

— Et comme vous n'avez aucun moyen de différencier les légats unistes des observateurs ékuméniques, vous nous traitez depuis lors avec la plus grande méfiance… Vous savez, Yara, je crois que vos cadres ont eu raison de refuser le marché que Père John leur proposait. Même s'ils ne l'ont considéré que comme une lutte de pouvoir. Le plus difficile à saisir, c'est que même le don du savoir a toujours un prix. Encore aujourd'hui.

— Bien sûr, dit Yara. Mais nous ignorons le prix en question. Pourquoi le dissimulez-vous ?

Elle le dévisagea, interloquée.

— Je n'en sais rien. Je ne m'étais pas rendu compte… Il faudra que j'y réfléchisse.

Yara se laissa aller contre son dossier, l'air épuisé. Il se frotta les yeux, les ferma. Au bout d'un moment, il souffla :

— Le don est la foudre.

À l'évidence, il citait le Dit.

Sutty revit de beaux idéogrammes haut sur un mur blanc plongé dans la pénombre… *l'arbre à foudre deux fois fourchu s'élance du sol…* Elle revit Sotyu Ang esquissant, de mains brunes usées par les ans, la forme d'un pic sur son cœur. *Et le prix, rien…*

Ils partageaient un silence pensif.

— Yara, demanda-t-elle au bout d'un long moment, vous connaissez l'histoire de Takiéki chéri ?

Il la dévisagea, puis acquiesça. À l'évidence, c'était un souvenir qu'il devait puiser dans sa lointaine enfance. Après un instant supplémentaire, il ajouta d'une voix assurée :

— Oui.

— Takiéki chéri était-il fou ? Après tout, c'est sa mère qui lui avait donné les fèves. Il avait peut-être raison de ne pas les céder, quel que soit ce qu'on lui offrait en échange.

Yara y réfléchit.

— Ma grand-mère m'a raconté cette histoire… Je lui ai dit… je me rappelle avoir pensé que j'aurais aimé aller partout, comme lui, sans personne pour me surveiller. J'étais petit, mes grands-parents ne me laissaient jamais sortir seul. Alors, j'ai dit qu'il avait dû vouloir continuer son chemin, plutôt que rester sur une ferme. Et Grand-mère m'a dit : "Mais qu'est-ce qu'il aurait fait une fois ses fèves toutes mangées ?" Et j'ai dit : "Il aurait peut-être pu marchander. Il aurait pu donner au maz une partie des fèves, et ne prendre que quelques-unes des pièces. Puis il aurait pu poursuivre sa route, et acheter quand même de la nourriture l'hiver venu."

Il eut un pâle sourire à ce souvenir, mais il gardait un air troublé.

Il avait toujours l'air troublé, désormais. Son visage qu'elle se rappelait dur, froid, fermé, s'était ouvert sous les coups.

Il avait de bonnes raisons d'être troublé. Il n'arrivait pas encore à marcher. Son genou ne le soutenait guère que quelques minutes, et son dos l'empêchait de se servir des béquilles sans vives souffrances ; de plus, chaque fois, il courait le risque d'aggraver ses blessures. Odiédine et Tobadan lui faisaient faire des exercices tous les jours, avec une patience infinie. Yara, lui aussi, se montrait patient, et tenace, mais cet air troublé ne le quittait plus.

Deux groupes avaient déjà quitté le Giron de Silong, furtivement, à l'aube : quelques personnes, deux ou trois minules lourdement chargées. On était bien loin des convois décorés de bannières…

La vie dans les grottes était régie presque entièrement par la coutume et le consensus. Sutty avait remarqué qu'on évitait toute hiérarchie. Les gens veillaient à ne jamais faire état de leur rang. Elle en parla à Unroy.

— C'est ça qui a mal tourné durant les cent ans qui ont précédé l'arrivée de l'Ékumen, lui répondit celle-ci.

— Les maz patrons, hasarda Sutty.

— Les maz patrons, confirma Unroy en souriant.

Elle adorait l'argot de Sutty et ses archaïsmes hérités du rangma.

— La Réforme dovzienne. Les hiérarchies. Les luttes de pouvoir. D'immenses umyazu taxant les villages. L'usure fiscale et spirituelle ! Votre peuple a débarqué au mauvais moment, yoz.

— Les vaisseaux qui arrivent sur un nouveau monde le font toujours au mauvais moment.

Unroy la dévisagea, quelque peu étonnée.

S'il y avait des responsables au Giron de Silong, c'étaient les maz Ignéba et Ikak. Une fois le consensus général atteint, ils prenaient les décisions et endossaient les responsabilités. L'ordre et le moment de chaque départ relevaient de ces prérogatives. Ikak vint la voir un soir, au dîner.

— Yoz Sutty, si vous n'y voyez pas d'objection, votre groupe partira dans quatre jours.

— Tous ceux d'Okzat-Ozkat ?

— Non. Vous, Maz Odiédine Manma, Long et Iéyu. Un petit groupe, accompagné d'une minule. Vous devriez aller vite et atteindre les contreforts avant que l'automne ne soit sur nous ici.

— Très bien, maz. Je déteste laisser des livres non lus derrière moi.

— Vous pourrez peut-être revenir. Et les préserver pour nos enfants.

L'espoir fou qu'ils partageaient, qu'ils plaçaient en elle et en l'Ékumen l'effrayait chaque fois qu'elle constatait son intensité.

— J'essaierai, maz.

Puis :

— Et Yara ?

— Il faudra le transporter. Les guérisseurs disent qu'il ne sera pas en état de couvrir de longues distances à pied d'ici au changement de temps. Dans son groupe, il y a vos deux jeunes gens, et Tobadan Siez, ainsi que deux guides à nous, et trois minules et leur gardien. Plus de monde que la normale, mais c'est ainsi. Ils partiront demain matin, en profitant du beau temps. J'aurais aimé que l'on sache par avance qu'il ne pourrait pas marcher. On les aurait envoyés bien plus tôt. Mais ils prendront le chemin de Réban, le plus facile.

— Qu'adviendra-t-il de lui quand vous atteindrez l'Amaréza ?

Ikak écarta les bras.

— Que faire de lui ? Le garder prisonnier ! Il le faut ! Il pourrait dire à la police, très précisément, où se trouvent les grottes. Ils enverraient des gens, dès que possible, placer des charges explosives

et tout détruire. Comme ils ont détruit la Grande Bibliothèque de Marang et toutes les autres. L'État corporatiste n'a rien changé à sa politique. Si *vous* arriviez à les convaincre, yoz Sutty… de laisser les livres en paix, de laisser l'Ékumen venir les étudier et les préserver… alors on le relâcherait, bien sûr. Mais, dans ce cas, ses compagnons l'arrêteront et l'emprisonneront pour avoir agi sans autorisation. Le pauvre, son avenir n'est pas très brillant.

— Il se pourrait qu'il ne dise rien à la police.

Ikak, surprise, l'interrogea du regard.

— Je sais qu'il s'était assigné pour mission de localiser la Bibliothèque et de la détruire. C'était même devenu une obsession. Mais il… il a été élevé par des maz. Et…

Elle hésita. Elle ne pouvait pas plus confier à Ikak les secrets de Yara qu'elle ne pouvait lui avouer les siens.

— Il a dû devenir ce qu'il était. Mais je crois que seul le Dit lui importe, désormais. Je crois qu'il en est revenu là. Je sais qu'il n'éprouve aucune inimitié envers Odiédine, envers personne ici. Peut-être qu'il pourrait séjourner en Amaréza au lieu d'y être tenu captif. S'y cacher.

— Peut-être, dit Ikak, plus sceptique qu'indifférente. Mais il est très difficile de cacher quelqu'un dans son genre, yoz Sutty. Il a un implant LIZ. Et c'est un officiel de haut rang, pour qu'on le charge de surveiller une Observatrice de l'Ékumen. Ils seront à sa recherche. Une fois qu'ils l'auront capturé, je crains fort qu'ils lui fassent dire tout ce qu'il sait, quels que soient ses sentiments.

— Dans ce cas, il pourrait rester caché dans un village pour l'hiver. Éviter de redescendre en Amaréza. J'aurai besoin de temps, maz Ikak Ignéba… l'Envoyé aura besoin de temps… pour parler aux gens… à Dovza-Ville. Si un vaisseau arrive l'an prochain comme prévu, nous pourrons évoquer le problème avec les Stabiles de l'Ékumen. Mais cela prendra du temps.

Ikak hocha la tête.

— J'en discuterai avec les autres. Nous ferons notre possible.

Aussitôt après dîner, Sutty gagna la tente de Yara.

Elle y trouva Akidan et Odiédine ; le premier apportait à Yara les vêtements chauds dont il aurait besoin pendant le voyage, le second venait lui assurer qu'il y arriverait. La perspective du départ enthousiasmait Akidan. Sutty fut émue de voir le beau jeune homme rayonnant parler avec gentillesse à Yara.

— Ne vous en faites pas, yoz, disait-il, le chemin est facile, et notre groupe solide. On aura atteint les contreforts en une semaine.

— Merci, dit Yara, impassible.

Il avait de nouveau le visage fermé.

— Tobadan Siez sera là, dit Odiédine.

Yara acquiesça.

— Merci, répéta-t-il.

Kiéri arrivait, porteuse d'un poncho isolant qu'Akidan avait oublié, et elle se fraya un passage dans la petite tente avec son fardeau. Il y avait trop de monde dans cet espace restreint. Sutty s'agenouilla à l'entrée pour poser sa main sur celle de Yara. Jamais elle ne l'avait ne fût-ce qu'effleuré auparavant.

— Yara, merci de m'avoir parlé comme vous l'avez fait.

Elle se sentait timide, pressée par le temps.

— Et merci de m'avoir laissée vous parler. J'espère que vous… j'espère que tout ira bien. Au revoir.

Il leva les yeux vers elle, hocha brièvement la tête, et se détourna.

Nerveuse et soulagée à la fois, elle regagna sa tente.

Celle-ci était en désordre : Kiéri avait étalé ses affaires partout afin de préparer ses bagages plus tard. Sutty aspirait à retrouver Odiédine comme compagnon de tente, aspirait à l'ordre, au silence, à la chasteté.

Elle était épuisée, après avoir passé toute la journée à travailler sur le catalogue avec les programmes akiens, aussi lents que peu pratiques. Résolue à se lever tôt pour saluer ses amis sur le départ, elle se coucha et s'endormit aussitôt. C'est à peine si le retour de Kiéri, venue faire ses bagages, troubla son sommeil. Il lui sembla qu'il ne s'était passé que cinq minutes quand la lampe se ralluma et que Kiéri se leva, s'habilla, s'en alla. Sutty s'extirpa de son sac de couchage.

— Je viens prendre le petit déjeuner avec toi, dit-elle.

Mais lorsqu'elle arriva à la cuisine, au lieu du groupe affairé à manger le repas chaud destiné à leur offrir l'énergie nécessaire au départ, elle ne trouva que Long, de corvée ce matin-là.

— Où sont-ils passés, Long ? demanda-t-elle, inquiète. Ils ne sont pas déjà partis, si ?

— Non.

— Il y a un problème ?

— Je crois, oui, yoz Sutty.

Il paraissait bouleversé. D'un coup de menton, il lui indiqua les grottes qui ouvraient sur l'extérieur. Elle se dirigeait vers le boyau d'accès quand elle croisa Odiédine.

— Que se passe-t-il ?

— Oh, Sutty…

Il esquissa un geste de désespoir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Yara.

— Quoi ?

— Venez.

Elle le suivit dans la Grotte de l'Arbre. Il dépassa la tente de Yara.

Il y avait beaucoup de gens autour, mais elle ne le vit pas, lui. Odiédine traversa à grands pas la petite salle au sol accidenté et longea à la même allure le corridor qui menait dehors par l'arche sous laquelle il fallait passer à quatre pattes.

Lorsque Sutty en émergea, elle le trouva debout, qui l'attendait. L'aube était encore loin, mais la pâleur du ciel semblait aveuglante après les ténèbres confinées des grottes.

— Regardez où il est allé, dit-il.

Elle baissa les yeux pour suivre la direction qu'il lui indiquait de son doigt pointé. Il y avait de la neige jusqu'à hauteur de chevilles sur le sol du cirque. De l'arche devant laquelle ils se tenaient, des traces de bottes menaient tout droit au bord du précipice et revenaient : les empreintes de trois ou quatre personnes, à ce qu'elle put constater.

— Pas les traces de pas, dit-il. Ce sont les nôtres. Il était à quatre pattes. Il ne pouvait pas marcher. Je n'imagine pas comment il a pu ramper sur une aussi longue distance, avec son genou.

Elle vit alors les profonds, les larges sillons dans la neige. Les traces de bottes les suivaient sur leur gauche.

— Personne n'a rien entendu. Il a dû se faufiler dehors un peu après minuit.

À ses pieds, devant l'arche, là où la couche de neige était plus fine sur la roche noire, elle discerna l'empreinte floue d'une main.

— Là-bas, au bord, il s'est levé. Pour pouvoir sauter.

Sutty émit un petit bruit de gorge. Elle s'accroupit et se balança sur ses talons. Les larmes refusaient de venir, mais elle avait la gorge serrée, douloureuse. Elle n'arrivait plus à respirer.

— Pénan Téran, dit-elle.

Odiédine la dévisagea sans comprendre.

— Il a chevauché le vent, expliqua-t-elle.

— Il n'était pas forcé de faire ça, dit-il d'un ton farouche et désolé. Il n'aurait pas dû.

— Il a fait ce qu'il estimait juste, dit Sutty.

9.

L'avion de la Corporation qui la ramenait de Soboy, en Amaréza, à Dovza-Ville prit de l'altitude au-dessus de la Chaîne des Sources. En regardant par le hublot, vers l'ouest, elle aperçut une immense montagne escarpée, irrégulière, rocailleuse, massive : Zubuam ; et, derrière elle, la blancheur de la muraille qui cachait, quelque part dans ses vastes étendues, le cirque rocheux et les cavernes de l'existence. Au-dessus du crénelage, au niveau de ses yeux, la corne de Silong se dressait, d'un blanc doré sur fond d'azur. Elle la vit en entier, pour une fois. La bannière accrochée à son sommet comme toujours s'effilochait en direction du nord.

Le voyage vers le sud avait été difficile, deux longues semaines de marche, sur un sentier facile, mais dans un mauvais temps presque incessant ; et elle n'avait pas pu se reposer à Soboy. La police de la Corporation surveillait toutes les routes sortant de la Chaîne des Sources. Des officiels, très polis, très tendus, étaient venus à la rencontre du groupe dès son entrée en ville.

— L'Observatrice doit regagner la capitale en avion tout de suite.

Elle avait exigé de parler à l'Envoyé par téléphone, et on le lui avait passé à l'aéroport.

— Revenez au plus tôt, lui avait-il dit. Tout le monde était inquiet. Nous nous réjouissons de vous savoir en bonne santé. Akiens comme étrangers. Notamment l'étranger qui vous parle.

— Je dois veiller à ce que mes amis n'aient aucun problème.

— Amenez-les, dit Tong.

Odiédine et les deux guides du village des contreforts à l'ouest d'Okzat-Ozkat étaient donc assis côte à côte dans les trois sièges derrière elle. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que Long et Iéyu pensaient de la situation. Odiédine leur avait expliqué ce qu'il pouvait, les avait rassurés du mieux qu'il le pouvait, et ils avaient pris place dans l'appareil d'un air impassible. Ils étaient tous les quatre épuisés, hébétés, usés.

L'avion vira vers l'est. Lorsqu'elle regarda vers le bas, elle aperçut le jaune des contreforts vierges de neige, le fil argenté de la rivière. L'Éréha. La Fille de la Montagne. Ils le suivirent, ce fil, jusqu'à Dovza-Ville, en le voyant peu à peu s'épaissir et se ternir.

— La culture de base, sous le vernis dovzien, n'est ni verticale, ni militante, ni agressive, ni progressiste, dit Sutty. Elle est horizontale, mercantile, discursive, homéostatique. Lors d'une crise, je pense qu'elle reprend le dessus. Je crois que nous pouvons marchander avec eux.

Napoléon Bonaparte considérait les Anglais comme une nation de boutiquiers, lui soufflait l'oncle Hurree. *Ce n'est peut-être pas si mal, au fond ?*

Elle avait trop de choses en tête ; trop à dire à Tong ; trop à lui demander. Ils n'avaient eu qu'à peine plus d'une heure pour discuter, et cadres et ministres devaient arriver d'une minute à l'autre.

— Marchander ? dit le Mobile.

Ils s'exprimaient en dovzien, car Odiédine assistait à l'entretien.

— Ils sont nos débiteurs.

— Nos débiteurs ?

Les Chiffewariens n'avaient rien de militants ni de marchands. Malgré leur subtilité et l'étendue de leur savoir, il y avait des concepts qui leur échappaient.

— Faites-moi confiance.

— C'est le cas, dit l'Envoyé. Pourriez-vous cependant m'expliquer, même brièvement, ce que nous marchandons ?

— Si vous admettez que l'on devrait tâcher de préserver la Bibliothèque de Silong…

— Oui, bien sûr, en principe. Mais si cela implique de se mêler de politique akienne…

— Nous nous en mêlons depuis soixante-dix ans.

— Mais comment, à présent, leur refuser arbitrairement des informations, puisque nous ne pouvons plus revenir sur le premier cadeau énorme qui leur a été fait, en matière de technologie ?

— Le problème, c'est qu'il ne s'agissait en rien d'un cadeau. Il avait un prix : la conversion.

— Les missionnaires, dit Tong en hochant la tête.

Un peu plus tôt durant leur discussion hâtive, il avait montré le plaisir habituel à l'être humain qui voit se réaliser sa prévision.

Odiédine écoutait, l'air grave, attentif.

— Les Akiens tenaient la chose pour une pratique usuraire. Et ils ont refusé de s'y prêter. Depuis lors, nous leur avons, en fait, donné plus d'informations qu'ils n'en demandaient.

— Dans l'espoir de leur démontrer qu'il existait des modes de relation autres que basés sur l'exploitation, oui.

— Oui, mais nous les leur avons offertes, sans exiger quoi que ce soit en retour.

— Bien entendu.

— Or, les Akiens paient toujours biens et services. En argent liquide, sur-le-champ. De leur point de vue, ils n'ont payé ni les plans de la Marche aux Étoiles, ni ce qu'ils ont reçu depuis. Ils attendent depuis des dizaines d'années que nous leur disions dans quelle mesure ils sont nos débiteurs. D'ici là, ils se méfieront de nous.

Tong ôta son chapeau, frotta son crâne brun, satiné, et remit son

couvre-chef en place un peu plus bas sur les yeux.

— Donc, nous demandons… d'autres informations ?

— Exactement. On leur a donné un trésor. Ils en ont un qui nous intéresse. Donnant donnant, dit-on en anglais.

— Mais, pour eux, ce n'est pas un trésor… plutôt de la sédition et des superstitions morbides. Non ?

— Oui et non. Je crois qu'ils en connaissent la valeur. Sinon, pourquoi se donneraient-ils la peine de le détruire ?

— Nous n'avons pas à les persuader de la valeur de la Bibliothèque de Silong ?

— Ils doivent tenir cette valeur pour équivalente aux informations que nous leur avons fournies, et nous y laisser libre accès… sous peine de la voir se déprécier. Tout comme ils auront libre accès à nos informations.

— Donné donné.

Tong avait saisi le concept, sinon l'expression.

— Autre chose… et c'est très important… On ne parle pas que des livres conservés dans le Giron de Silong, mais de tous les livres, partout, et des gens qui les lisent. Du système entier. Du Dit. Ils devront le décriminaliser.

— Sutty, ils n'accepteront jamais.

— Il faudra bien. Nous devons essayer.

Elle se tourna vers Odiédine, qui était assis, bien droit, et toujours aussi attentif, près d'elle à la longue table.

— J'ai raison, maz, n'est-ce pas ?

— Vous ne devriez peut-être pas réclamer tout à la fois, yoz Sutty, dit-il. Chaque chose en son temps. Pour garder de quoi marchander. Et des interlocuteurs pour ce faire.

— Quelques pièces d'or contre une partie des fèves ?

Il mit un moment à saisir.

— À peu près, concéda-t-il d'un air plutôt dubitatif.

— Des fèves ? dit l'Envoyé en les observant tour à tour.

— Une histoire que nous devrons vous raconter, dit-elle.

Mais les premiers cadres entraient dans la salle de réunion. Deux hommes et deux femmes, en bleu et marron. Il n'y eut, bien sûr, ni salutations, ni formules de politesse ; mais il fallut faire les présentations. Sutty observa leurs visages, au fur et à mesure. Des visages de bureaucrates. De pouvoir. Confiants, lisses, assurés. Fermés. Des variations sur celui du Moniteur. Mais c'était le visage de Yara qu'elle avait à l'esprit lorsque le marchandage commença.

Sa vie à lui, voilà ce qui sous-tendait son marchandage. Sa vie, la vie de Pao. Tels étaient les enjeux, intangibles et incalculables. De l'argent réduit en cendres, de l'or jeté dans la rivière. Des traces de pas sur l'air.

notes

Note

1

La Baghavad-Gita et les Upanishads sont des textes sacrés hindouistes. On donne aux poètes romantiques anglais dits de la première génération, dont les représentants les plus célèbres furent Coleridge et Wordsworth, le surnom de « Lakistes », parce qu'ils célébraient la beauté des lacs du nord-ouest de l'Angleterre. (*N.d.T.*)